

2^e ÉDITION

Jean CHOLEAU

DE ROSCANVEL A LANDAVRAN

BAIE
DES TRÉPASSÉS

—
BAIE
DE
DOUARNENEZ

—
EN
CORNOUAILLES

—
EN ARGOAT

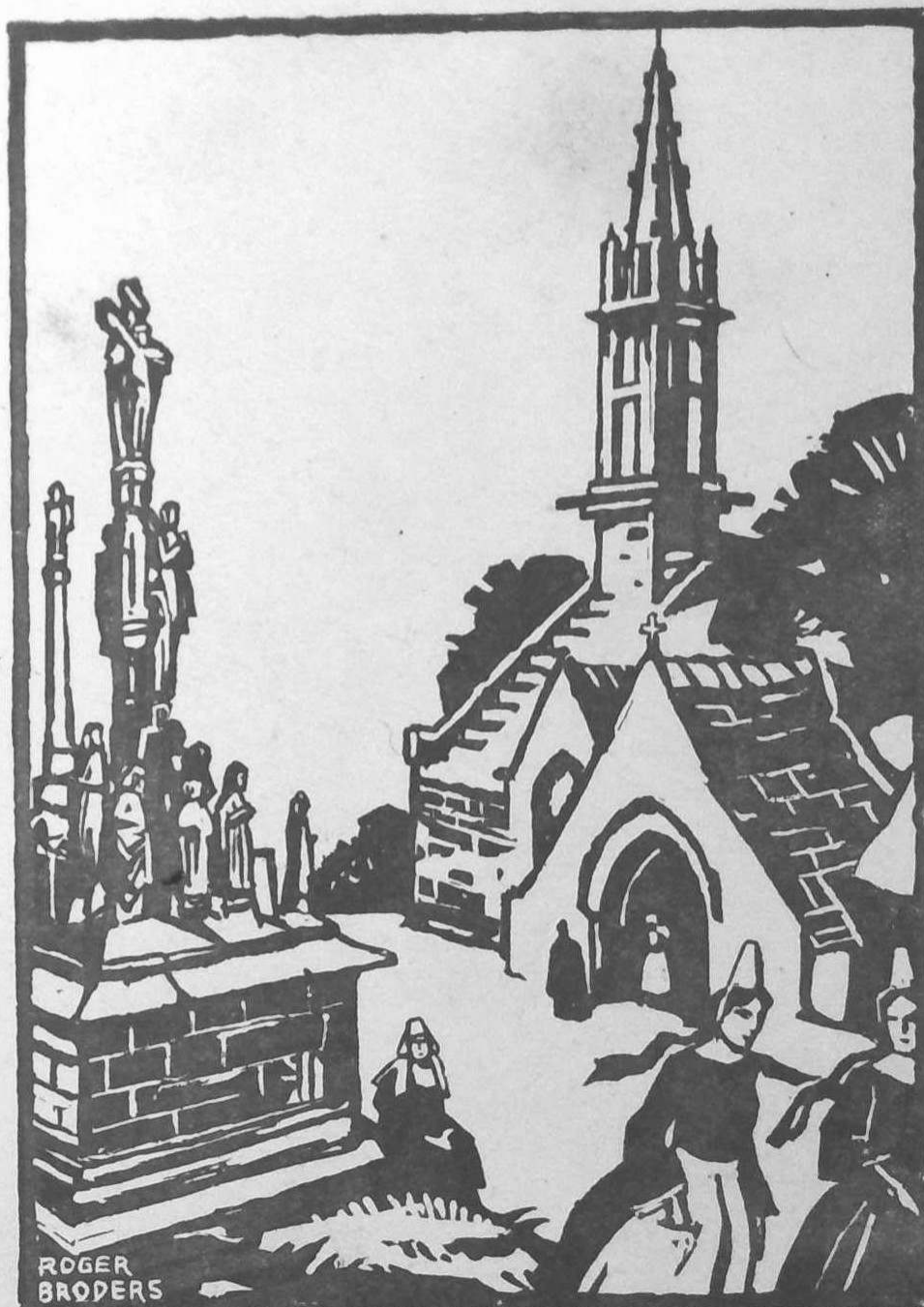
—
DE L'AULNE
A L'ELORN

—
PAYS DE LÉON

—
DES MARAIS
DE REDON
AUX SOURCES
DE LA VILAINE

—
DES CONFINS
MAINIAUX
AUX RIVES
DU NANÇON

—
DES
TISSERANDS



ILLUSTRATIONS de Roger BRODERS, H. BROUTELLE, Raoul DAVID, Jac. POHIER, A. ROBIDA

Unvaniez-Arvor, Vitré.

DE ROSCANVEL

A LANDAVRAN

DE ROSCANVEL A LANDAVRAN

BAIE
DES TRÉPASSÉS

—
BAIE
DE
DOUARNENEZ

—
EN
CORNOUAILLES

—
EN ARGOAT

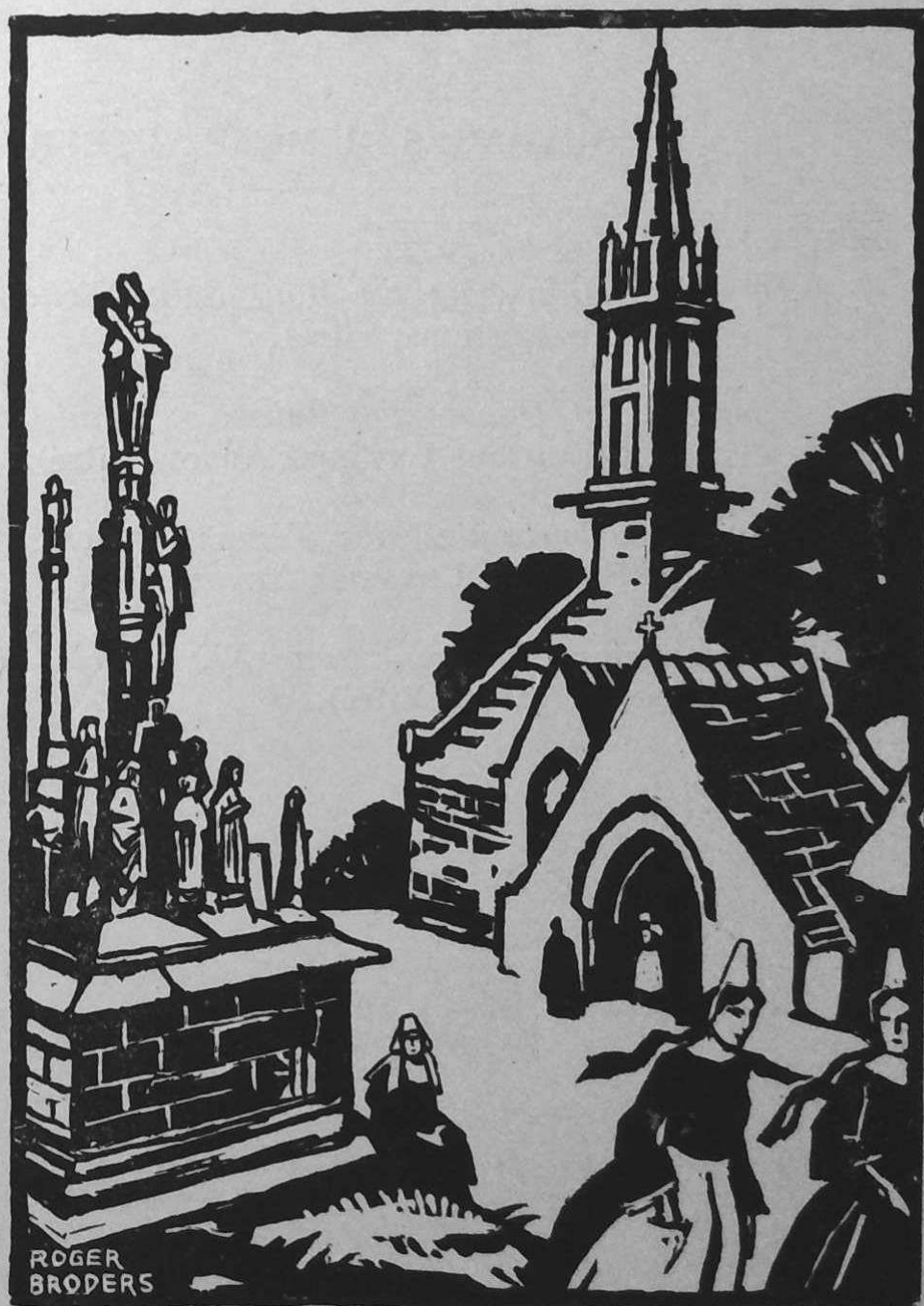
—
DE L'AULNE
A L'ELORN

—
PAYS DE LÉON

—
DES MARAIS
DE REDON
AUX SOURCES
DE LA VILAINE

—
DES CONFINS
MAINIAUX
AUX RIVES
DU NANÇON

—
DES
TISSERANDS



ILLUSTRATIONS de Roger BRODERS, H. BROUTELLE, Raoul DAVID, Jac. POHIER, A. ROBIDA

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

De Vitré à la baie du Mont Saint-Michel, tome I
(BRETAGNE-EDITIONS, Vitré).

Chansons et Danses populaires de Haute Bretagne,
tome I (EDITIONS UNVANIEZ ARVOR, Vitré).

Questions bretonnes des Temps Présents, tomes I
et II (EDITIONS UNVANIEZ ARVOR, Vitré).

L'Expansion bretonne au XX^e siècle. (EDITIONS
UNVANIEZ ARVOR, Vitré).

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
150 EXEMPLAIRES SUR SURGLACÉ CONDAT
NUMÉROTÉS DE 1 A 150
ET DÉDICACÉS

Copyright by Editions Jean Choleau 1946.

Tous droits de reproduction, traduction et toutes adaptations réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

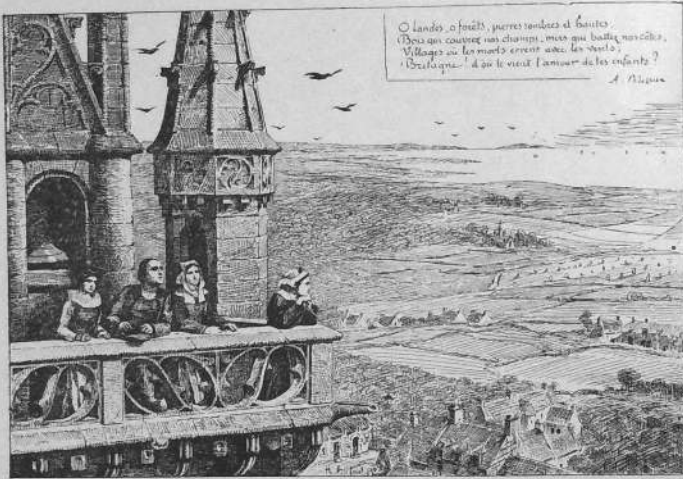
Eaux fortes de Raoul DAVID.

Bois gravé d'H. BROUTELLE.

*Dessins de Roger BRODERS, Raoul DAVID, V^{te} FROTTIER de la
MESSELIÈRE, Jac POHIER, A. ROBIDA et de l'AUTEUR.*

*Photographies et clichés de Le CORNEC, à Douarnenez, J. Le DOARÉ,
à Châteaulin, LAURENT-NEEL, à Rennes, FAVERAIS, FRAIN, VEN-
TURINO et de l'AUTEUR.*

Les clichés H. T. et Ch. sont la propriété de l'auteur.



Cl. H. T.

SONNET LIMINAIRE

Oui, j'aime extrêmement la bonne promenade
Dont on évoque, un jour, l'agréable trajet,
Car ce lointain rappel, comme à la cantonade,
Peut nous orienter vers un nouveau projet.

Souvent nos horizons, vus de quelque esplanade,
Forment, devant les yeux un merveilleux sujet ;
Logis ou mobilier, clocher ou colonnade
Tout révèle notre art dans le plus simple objet.

Mais surtout observons les anciennes coutumes
Pour maintenir parlars, coiffures et costumes ;
Si l'on perdait cela, vrai, ce serait navrant

Or, nous retrouvons bien notre fière province,
Nos gens et leur terroir, nos mœurs que rien n'évince,
En vous suivant de Roscanvel à Landavran.

Jac. POHIER.

MOISSONS BRETONNES

Moissons humbles, grains de blé à peine ouverts qui percez la terre dans les sillons mouillés, sur qui plane la triste désolation de mars ; haies dénudées, pommiers lamentables qui étendez vos longs bras décharnés comme le Christ étendait les siens sur la croix ; pâtres en sabots qui vous chauffez du feu des brindilles aux carrefours des chemins.

Moissons vertes et déjà hautes de mai qui, comme la mer, ondulent au moindre souffle de la brise. Les pommiers robustes sur vous jettent leurs rameaux protecteurs, fleuris de blanc, de rouge et de rose. Les rideaux d'arbres : châtaigniers, chênes et hêtres vous abritent des vents mauvais...

Moissons blondes, moissons dorées, moissons de feu, qui inclinez vos épis lourds vers la terre chaude et rude... Coquelicots pourpres comme des lèvres de bretonnes, qui égayez la plaine et le coteau. Pommiers prometteurs et déjà fléchissants d'une récolte abondante...

Vous voici enfin : annonciateurs de l'août proche !

Moissons augustes. Gerbes d'or des blés mûrs sur les charrettes où se reposent, alanguies, les filles de chez nous. Gerbes sur les batteurs, autour de qui s'affairent les gars en toile bis et les femmes hâlées. Fléaux s'abattant en cadence au chant rythmé des groupes. Blés entassés dans les sacs de chanvre gris, que les plus forts, par les échelles ployantes, montent dans les vastes greniers, au-dessus de la salle commune. Gerbes d'or que, contre de l'or, autrefois, on échangeait chez le marchand du bourg... Or, qui serez demain la dot

des jeunes filles alanguies des charrettes, sur les gerbes...

Moissons fructueuses, moissons divines, que l'on porte au moulin dont les ailes tournent lentement sur la lande de bruyères rougie ou dont la roue fait cas-



Ph. et Cl. Ch.

La rentrée des gerbes à Lescoff

cader en pluie de diamants l'eau de la rivière. Farine qui bientôt, pétrie par la fermière, serez le pain quotidien, la galette épaisse du Vendelais ou la crêpe légère des Cornouailles.

Moissons de l'automne pâli, pareilles à l'automne. Fruits jaunes, fruits rouges, fruits délicieux de la

pomme. Bouquets de toutes les sèves bretonnes, qui tombez sous les battements répétés des longues gaules et tapissez l'herbe des vergers, les fossés des haies et



Cl. H. T.

*Liqueur d'or, qui mettez
au cœur des Bretons l'amour du Pays
et l'amour de la Race...*

la terre nue où poussait le blé, de vos mille boules rondes. Pommes qui emplissez les lourds tombereaux et, en tas, faites des taches dans les cours de ferme. Fruits qu'écrase le pressoir et qui faites bouillir les tonnes. Liqueur d'or qui mettez au cœur des Bretons l'amour du Pays et l'amour de la Race. Cidre pétillant,

cidre écumant, cidre doux, cidre amer... gloire des
pays de Fouesnant et de la Guerche...

Sarrazin dont les abeilles butinent les fleurs. Fleur
de blé noir, couleur de Bretagne. Lin bleu de la Vierge,
fil ténu dont le tisserand fera le doux voile de l'épou-
sée ou le linceul de la veuve.



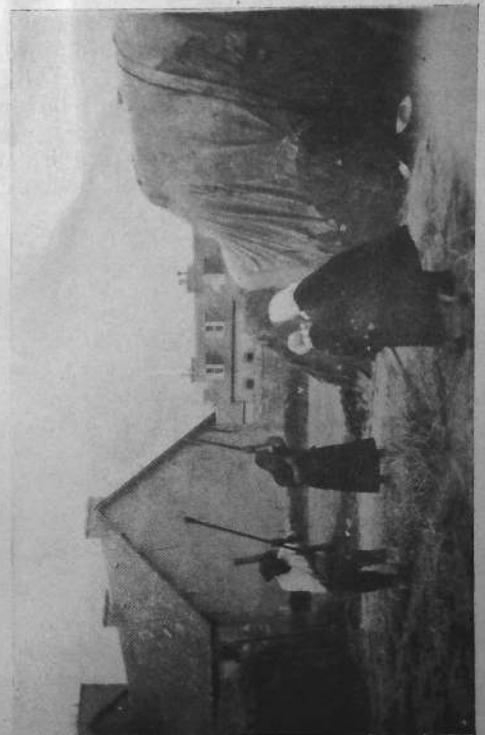
Ph. et Cl. Ch.

Rentrée de la gerbe à Lescoff

Or de la gerbe, or de la pomme, or du cidre, or de
la crêpe, or de la toile, or breton à nul autre pareil.

Moissons que seule la Bretagne donne...

Des landes conquises sur les flancs des Menés aux
rochers de Saint-Aubin-la-Bataille, vous êtes, moissons



*Fleurs s'abattant en cadence...
(le battage à Lagatjar)*

Ph. et Cl. Ch.

humbles d'hiver, moissons vertes de mai, moissons dorées de juillet, moissons fructueuses de l'août, moissons savoureuses d'automne, vous êtes la récompense promise au laboureur taciturne et robuste.

De Roscanvel à Landavran, de l'Arcouet et du Désert à l'Argoat et à l'Armor, de Landivisiau à Landivy, de Pendreff à Penpont, des hauts talus du Léon en prières aux collines rousses d'outre-Loire, des rives tourmentées du Couasonn cascasant aux bords du Blavet forestier ou du Goayen profond, vous êtes, moissons bretonnes, l'espérance qui fait tressaillir, au fond des chaumières branlantes de paille vêtues et des riches métairies, les hommes de chez nous.

Les 15-16 juillet 1931.



Bois gravé de Broutelle

DE LA BAIE DES TRÉPASSÉS A LA BAIE DE DOUARNENEZ

Une Ilienne

— Ebars ar ger pa arrufet,
Dirag ho priejou' taoulinfet,
Dirag ho priejou' taoulinfet ;
Pardon digant-he 'c'houlinfet.

Bars ar ger pa'z int arruet,
Ho friejou n'ho anveent ket,
Dre ar boan 'r binijen galet
Ha dre forz hir-hent ho doa gret ;

Nag ho bugale, ker-neubeud,
Dre an tri-chant lew ho doa gret ;
Ha pa'z int bet em anvezet,
Ho c'halonou a zo rannet... (1)

- (1) — Quand vous arriverez chez vous,
Vous vous mettrez à genoux devant vos maris ;
Vous vous mettrez à genoux devant vos maris,
Et vous leur demanderez pardon.

Quand elles arrivèrent à la maison,
Leurs maris ne les connaissaient plus,
A cause de la peine, de la dure pénitence,
Et aussi de la longue route qu'elles avaient faite.

Et leurs enfants ne les connaissaient pas davantage,
A cause des trois cents lieues qu'elles avaient faites ;
Et quand ils se sont enfin reconnus,
Leurs cœurs se sont brisés.

(F. M. LUZEL, *Gwerziou Breiz-Izel*. Tome I^{er}.
Ann ter groeg kabluz).

Savez-vous vraiment ce que cela veut dire : une Ilienne, vous, qui ne connaissez la Pointe du Raz que grâce à la brusque échappée que vous fîtes, naguère, par l'autocar de Quimper en ce pays de tourmente et de solitude profondes et qui, de là, crûtes apercevoir l'île de Sein ?

Savez-vous ce que c'est qu'une Ilienne, qui passe toute son enfance, toute sa jeunesse, isolée, avec les

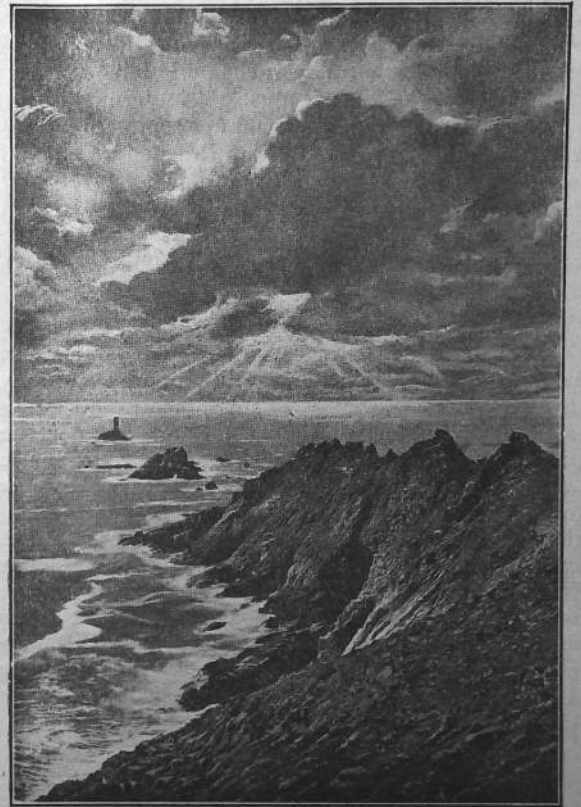


Ph. et Cl. Ch.

Baie des Trépassés. — Au fond à gauche, l'île de Sein.

autres enfants, avec les autres filles, avec les autres femmes, sur cette petite, longue et basse terre de Sein, face à la « Pointe », par delà ce phare de la Vieille, qu'on aperçoit à peine, les jours clairs de l'été ou les froides et glaciales journées d'hiver ?

Marc'harid Kerninon ne connaît rien de rien, en dehors de son île qui, pour elle, est le Monde, la seule terre habitée, où sa vie se passe de la vieille maison des parents au coin de terre entouré de murs de pierres sèches, à l'église où elle va prier, quand les hommes sont en mer...



Cl. H. T.

*Coucher de soleil sur la Pointe du Raz
Le Phare de la Vieille*

Une fois l'an peut-être, depuis qu'elle en compte seize, elle va sur le continent, par le bateau, jusqu'à Audierne. De là, il lui arrive de pousser à Pont-Croix, pour les achats, pour une consultation plus sérieuse... pour les pores, la vache ou la laine...

Pont-Croix, c'est, bien plus qu'Audierne et que Douarnenez, bien plus que Quimper, la capitale, la vraie, la seule, de ce pays du Cap : Cleden-Cap Sizun, Esquibien, Goulien, tous ces noms qu'à la française on prononce en « ain » mais qu'à la bretonne, on dit en « enne ».

★★

Or, un jour, il arriva, ce qui n'arrive jamais aux Iliennes, qu'allant par extraordinaire, en un long voyage, jusqu'à Brest, — avant le temps des autocars qui, maintenant, relie la Pointe au port de guerre, en contournant la baie et la rade, — par le train de Quimper à Landerneau, elle eut comme voisin de compartiment un sous-officier de la coloniale. L'Ilienne plut au soldat qui, comme par hasard, avait de la famille du côté du Cap. Marguerite Kerninon était une belle fille, brune de peau, comme toutes celles d'Enez-Sizun, aux grands yeux noirs pensifs, au regard profond, au front haut. Elle portait élégamment la coiffe nouée de drap noir que les touristes peu avertis prennent pour celle des Alsaciennes...

★★

Pell a zo dleet a vezo
Ce qui doit être sera...

Marc'harid Kerninon, de l'île de Sein, épousa Yves Penamen, de Kergleger, en Plogoff, où sa famille vivait de la terre et de la mer, comme tous les gens du Cap...

Quelques mois de service, puis ce fut la retraite à la Pointe, tout près de l'île natale.

★★

Si Pont-Croix est la capitale du Cap, capitale commerciale, agricole, religieuse, Plogoff, « Plogon » comme on dit en breton, en est le symbole. Dernière



Ph. et Cl. Ch.

La ferme de Milin Karn, à Lescoff

terre habitée avant l'immensité, baignée à la fois par l'Atlantique et par la Manche, toujours en guerre à la barre, elle synthétise l'austérité, la désolation, la rudesse et la douceur d'un pays unique au monde, d'une race serviable, aimable, intelligente et fine qui sait joindre à la puissance d'un travail opiniâtre, l'accueil hospitalier et confiant des races toujours jeunes...

Paroisse aux villages innombrables disséminés au milieu des bouquets de bois, abrités par de hautes haies, maisons basses aux volets peints de rouge ou de vert, aux salles petites comme des cabines de

navires et propres comme elles : un couloir au milieu, une pièce de chaque côté, telle est d'ordinaire l'habitation... Une petite cour fermée d'un mur, l'étable, le refuge à porcs, le hangar, des tas de mottes de tourbe, un peu de paille, voici le décor familial. Au loin, par delà la lande, on aperçoit les deux baies. l'Atlantique, ou bien l'intérieur de la presqu'île, la grande route par où, l'été, passent les caravanes



Ph. et Cl. Ch.

Maison de pêcheur à Lescoff

d'automobiles, les fumées des varechs qui montent en colonnes légères...

Pays aux noms étranges, qu'il s'agisse des villages ou des habitants.

Ici, on est de Lescoff, Pendreff, Kerhuret, le Dreff, Laoual, Kergouno, Penneac'h ou Kerguidy, Kervergar ou Kerudavel, Trogor, Saoutenet ou Cupléis.

Si le pays est rude, les noms ont parfois des douceurs inaccoutumées, quand on est de Kerdigazul, qu'en français on dit Kerdugazel...

Les familles, toutes de même origine, dans ce pays

où l'on se marie entre cousins, s'appellent : Kerninon, Carval, Marzin, Coatmeur, Ladan, Cozic, Couillandre, Moullec, Floc'h, Bloc'h, Arhan, Coquet, Normant, Marchant, Gargadennec. Il est indispensable d'y ajouter le nom de baptême, si l'on veut éviter les confusions : Jean, Yves, Guillaume ou Clet et même d'y accoler le nom de fille au nom de l'époux et encore, par mesure de précaution, de joindre le nom du village.

C'est là que désormais, Marc'harid Kerninon, épouse d'Yves Penamen, passerait sa vie...

Tout alla bien les premières années. Une fille naquit.

Mais, Marc'harid n'avait jamais, contrairement à ses compagnes, cultivé la terre ni pris soin des bœufs. Elle avait été élevée en demoiselle. Il avait fallu l'amour d'Yves pour qu'elle quittât son île, acceptât de venir habiter le continent et prendre place au milieu de cette population mi-maritime, mi-terrienne de la Pointe.

Les motifs de désaccord se multiplièrent. Elle se prit à rêver, à lire des romans, n'importe lesquels, car il n'y avait alors guère de choix chez les marchands d'Audierne ou de Pont-Croix...

Lentement son esprit se détachait de Plogoff, de sa maison, lentement son cœur se détachait d'Yves, lentement prenait corps son désir de quitter le pays et de partir vers des horizons inconnus, vers d'autres amours...

Ce fut à une foire de Pont-Croix, à la foire des gages dite aussi « foar ar teut », un jour comme aujourd'hui, que je la rencontrai pour la première fois, voici près de huit ans. Elle me parla d'abord affaires et nous causâmes longuement ensuite de son pays...

Chaque fois qu'elle venait dans la petite et vieille cité, nous avions coutume de faire un bout de causerie. Si tant est qu'à la longue des mois et des années,

je n'ignorai plus rien de sa vie, de son passé, de ses intentions d'avenir...

Un jour que, désespérée, elle me contait ses peines, elle m'avoua sa volonté de quitter à tout jamais son mari, sa famille et de partir loin, bien loin, vers Paris...



Ph. et Cl. Ch.

Vieilles maisons à Pont-Croix, route de Plouhinec

« Je suis faite pour l'amour » me disait-elle, et ses yeux profonds et sombres parlaient plus haut et plus clair que ses lèvres...

Je fus des années sans la revoir, mais aussi sans l'oublier, car il est, de par la vie, des caractères, des figures, qui demeurent gravés dans la mémoire.

Quand je demandai à ses anciennes voisines, de ses nouvelles, au hasard de mes déplacements, toutes avaient l'air de ne pas comprendre, de ne la connaître pas même ; tant cette race a de pudeurs et sait cacher aux étrangers — car malgré tout, je l'étais toujours un peu pour eux — les mystères et les fautes des leurs...

Mil neuf cent trente-quatre, année de crise, d'appréhension, de doute, allait s'achever...

Me voici à nouveau au pays de Notre-Dame...

La température froide de cette fin de décembre a durci la terre sur laquelle mon pied botté résonne agréablement...

C'est la grande foire des gages...

Les autocars de Plogoff, d'Audierne, de Pouldavid, de Plouzevet, de Confort, de Plonevez-Portzay, de Plouhinec, de Tréboul, de Plomodiern, de Plogonnec, de Beuzec, de Mahalon, de Pont-Labbé même, déversent à chaque heure de la journée leur contingent de jeunes filles et de jeunes gens.

Le croisement des routes d'Audierne et de Confort, du bourg de Beuzec, revêt l'animation des carrefours des grandes villes, un jour de fête.

Toute cette foule défile devant le mur du Petit Séminaire comme sur un écran.

Les hommes d'abord, les voici : ceux de la presqu'île de Crozon, venus de Saint-Nic, de Telgruc, des flancs du Menez-Hom, avec leurs larges bérêts de marins ; ceux du Cap, avec la casquette de drap bleu à visière vernie et les larges pardessus ; ceux de Meilars, de Guengat, aux chapeaux à rubans, gilets de velours et ceintures bleues ; ceux du pays de Pont-Labbé, avec les multiples rubans flottants de leurs « tokou » demi-ronds...

Puis les femmes et les jeunes filles.

Les « kiz fouen » de Scaër et de Fouesnant, gracieuses et fines en leurs riches toilettes rehaussées de broderies de perles, de collerettes plissées, femmes ou filles des conducteurs d'autos, épouses des marchands de vaches qui remuent à brassées les billets de banque ; les « bourledenn » très nombreuses, de la région quimpéroise, de Plogonnec et de Plomodiern ; les « bigoudenn », de Plogastel, hiératiques sous la mitre de dentelles ; les « penn sardin » de Douarnenez, de Poullan, à l'allure fine et au sang bleu ; les

artisanes de Pont-Croix, affairées, en bonnets « Pomponne » ; les paysannes de Beuzec, en capen, coiffes roides, dont le col de linge empesé et ajouré encadre singulièrement le buste ; les jeunes filles de Cleden, d'Esquibien, de Plogoff, dont la coiffe posée en arrière, déformation de la précédente, ressemble étonnamment à celle d'entre La Trinité-Porhoët et Malestroït ; les veuves coiffées de la « chipilinen »



Cl. H. T.

Vers la rue Chère, qui dégringole par ses marches de pierres...

de drap noir tombant sur les épaules ; quelques rares filles de Sein au nœud sombre...

Tous se hâtent, se pressent, vers des buts différents : vers le champ de foire où s'alignent, par un miracle d'équilibre, les cages de porcelets et les pores gras qui bientôt, chargés sur les camions, s'en iront vers Pleyben, Scrignac, Landivisiau, plus loin encore, vers la rue Chère qui dégringole par ses marches de pierres les pentes abruptes du Goayen et où doit nicher le bureau de quelque percepteur ou notaire ;

vers les halles de bois où voisinent farine, orge, blé, poulets et lapins, pains de froment et gâteaux... ; vers cette place plantée où déballeurs de toutes nationalités font aux boutiquiers une rude concurrence... ; vers ce coin proche la Mairie et cette maison rendue célèbre par les « Cavaliers de la Mer » (1) où les paysannes vendent les toisons de leurs brebis brunes et blanches... ; vers cette rue étroite de la Prison où se pressent, en une double rangée, les vaches bretonnes... ; vers Notre-Dame de Roscudon, près d'où



Ph. et Cl. Ch.

Pont-Croix : Porte de l'ancien cimetière de l'Eglise

se tiennent les marchés aux veaux et aux moutons... ; vers ces ruelles pittoresques aux portes ogivales si basses où, dans les boutiques sombres, s'offrent aux regard des enfants les jouets, les bonbons, les cadeaux du nouvel an qui vient...

(1) JEANNE NABERT : *Les Cavaliers de la Mer*, Paris, Plon, éd.

Et voici que tout à coup, au milieu de la foule, m'apparut, au détour de la route, une figure de femme...

C'était, après huit longues années d'absence, Mar-
c'harid Penamen. de retour au pays...



Ph. et Cl. Ch.

Oratoire de N.-D. de Roscudon

Je devais la revoir dans la journée. Elle m'arriva, en effet... et j'eus peine à la reconnaître, tant elle avait changé.

Elle ne portait plus son costume d'Ilien... Elle avait troqué sa coiffe de drap contre un petit béret

qui cachait mal les longues boucles dorées de ses cheveux.

« Vous ici ? dis-je... »

— Je reviens de bien loin... », me répondit-elle tristement.



Ph. et Cl. Ch.

Pêcheurs au repos à Lescoff

Et ce fut toute notre conversation.

Car je savais tout. Elle ne voulait pas, devant d'autres, redire ce qu'elle m'avait avoué jadis... et ce que je devinais...

En vain essayai-je de la retenir, de provoquer quelques confidences nouvelles. Ce fut inutile : la

« capen » qui l'accompagnait et ne la quittait pas l'entraîna au dehors...

Je l'aperçus, dans la soirée, à la foire...

Les chars-à-bancs, les autos, traversaient la foule dense à ce coin de la grand-place où toute la popu-



Ph. et Cl. Ch.

Ruelle du village, Lescoff

lation passe les jours d'affluence ; les forains emballaient leurs marchandises, les paysans poussaient devant eux leurs vaches ou portaient sur leurs bras les petits porcelets de lait ; la foule se pressait au bureau de tabacs où le phonographe donnait les airs bretons enregistrés par le barde Cueff... Il se faisait

tard, quatre heures et demie de décembre, la nuit tout proche...

★★

Marc'harid, avec la « capen » collée à elle, allait et venait sur la place, sans but apparent, s'arrêtant aux bancs d'une charcutière, d'une marchande de châtaignes grillées, d'un Espagnol vendant des oranges, d'un Italien offrant ses coupons de tissus, d'un Sénégalais distribuant des barres de chocolat en réclame, d'un Annamite étalant sa pacotille sur la terre humide, d'un Sidi, aux imperméables de toile cirée, d'un Français chantant, avec sa femme, la dernière « goulante » de Montmartre...

Elle errait, sans intention arrêtée, indécise, songeant qu'il lui faudrait bientôt quitter cette foule bruyante, qui lui rappelait les souvenirs douloureux de ces dernières années, de ce séjour à Paris qu'elle avait tant souhaité, quand, soudain, descendant vers la rue Chère, elle entendit un chant étrange qui venait du côté des halles où se tenait le bal annuel des écoles laïques...

Mais, ce n'était pas le son du jazz qui l'attirait ainsi.

C'était, devant le mur de soutien de la grand-place, le barde aveugle d'Elliant qui, s'aidant de sa main ouverte en porte-voix, chantait les malheurs d'une fille partie vers le pays de l'amour.

Elle disait, sa chanson :

*Janedig 'r Rouz a lavare
D'ann aotro Tremblai en de-se :
— Ma lest mont war vur ar vered,
Da laret adieu d'am fried ?*

*— Savet pa garfet war ar vur,
Laret kenavo d'ez-han sur.
Janedik 'r Rouz a lavare
War vur ar vered pa zave :*

— *Ma fried paour, d'in-me laret,
Ma retornan am c'homerfet ? —*
— *Mar deuet, c'hui vo deuet-mad,
Pa na eo ket gant ho krad-vad* (1)



*Le barde aveugle
d'Elliant...
chantait les malheurs
d'une fille
partie vers le pays
de l'amour...*

Cl. H. T.

Mais personne n'écoutait le barde. C'était autour de lui le vide. Il ne s'en apercevait pas, puisqu'il était aveugle.

(1) Jeanne Le Roux disait
Au sieur de la Tremblais, ce jour-là :
— Laissez-moi monter sur le mur du cimetière,
Pour dire adieu à mon mari ? —

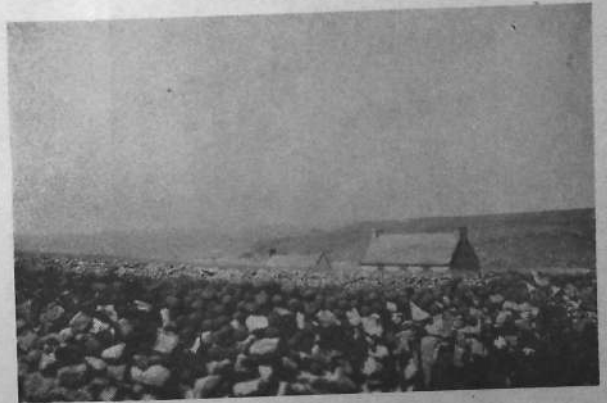
— Montez quand vous voudrez sur le mur,
Et dites-lui au revoir. —
Jeanne Le Roux disait
En montant sur le mur du cimetière :

— Mon pauvre mari, dites-moi
Si je retourne, me reprendrez-vous ?
— Si vous revenez, vous serez la bien-venue,
Puisque ce n'est pas de votre plein gré.

(LUZE, *Gwerziou Breiz-Izel*, Tome I^{er}, 1868.
Janedik ar Rouz, p. 329.

On aime les chansons en langue bretonne au Cap. Mais comment voulez-vous que le chanteur d'Elliant ait du succès quand, à sa droite, à quelques mètres, un couple chante les dernières nouveautés de Paris, et qu'à sa gauche, les dernières sônes levées au pays de Kerne sont données par Bars lui-même et sa femme...

Marc'harid était seule, seule à écouter le barde,



Ph. et Cl. Ch.

C'était la petite maison de Kergleger...

seule avec la « capen » collée à elle. Et elle ne s'en rendait pas compte, tant ce qu'il disait, ce qu'il chantait lui allait au cœur...

La nuit était descendue sur la place et sur la rue. Elle restait là, immobile, malgré le brouillard et le froid, ne semblant pas avoir conscience d'autre chose que de la complainte qu'on eût dit écrite pour elle et murmurée sur sa propre misère...

Mais, elle avait enfin retrouvé en elle le sens de la tradition. Ce que, depuis le matin, elle cherchait à Pont-Croix, elle n'avait pas su jusqu'à présent ce

que c'était et voici qu'elle le savait enfin. C'était le pardon qui venait au-devant elle, c'était la voix de la race qui lui parlait par la bouche du barde, c'était l'île de Sein, c'était la petite maison de Kergleger, c'était le devoir longtemps oublié...



Ph. et Cl. Ch.

*La fontaine Sainte-Thérèse
sur le versant de Laoual
descendant vers la baie des Trépassés*

Le barde disait vrai quand il exprimait le néant des promesses humaines et le néant de l'amour, la douceur du retour et la grandeur du pardon...
Marc'harid m'aperçut qui, de loin, l'observait...
Je vis ses longs regards profonds briller étrange-

ment derrière ses longs cils et brusquement, tirée par la veuve en « chipilinen », elle disparut dans la brume tombante du soir...

★★

La nuit enveloppait la ville de son manteau. Les feux des automobiles traçaient des lignes pareilles aux rayons lumineux des phares sur l'amas des maisons de granit et sur les toits du séminaire...



Ph. et Cl. Ch.

La pointe du Van et la plage

Dans les grands autocars au plafond bas, les vieilles bigoudenn, bien sages, attendaient la bonne volonté des conducteurs... Les jeunes s'en allait dans les auberges collationner avant de retourner aux bals de la « foar dibennet ».

Dans les coins d'ombre, des chuchotements et des rires étouffés disaient assez que les éternelles promesses étaient toujours vraies et que toutes, femmes et filles, se croyaient destinées à l'amour...

Pont-Croix, le jeudi 21 décembre 1934.

Trois bigoudenn

Tablier bleu, tablier blanc, tablier rose : trois bigoudenn s'en vont, par les rues de Pont-Croix, un jour de « foar ar gaj ».

★★

Mitres dressées vers le ciel gris, sur les cheveux : cheveux blonds, cheveux noirs, cheveux roux, brillants et lisses, sous la coiffe brodée.

★★

Bride blanche, bride bleue, bride rose, jetées sur l'épaule gauche, en arrière, étalées sur le velours...

★★

Gas de fermes et pâtres, pêcheurs et marins, rieurs et galants...

★★

Par les rues de Pont-Croix, un jour de « foar ar gaj » trois bigoudenn s'en vont : tablier blanc, tablier bleu, tablier rose...

Pont-Croix, 19 décembre 1930.

Le chanteur aveugle

*Eur ganaoun nevez pehini zo savet
Ebars eur blavez mil nao hant e bars eur blavez [tregont
Savet digan an den dimezet, ho ton da guer deus a [foar
Ha neuz nemet hon dra-ze evit gounit he vara.*

Assises sur le muret de la grand-place, les femmes se penchent, l'oreille tendue au-dessous d'elles. Leurs coiffes, celles des jeunes, de Lescoff, de Mahalon ou

de Beuzec ; celles des vieilles, bigoudenn ou capistes, s'agitent de contentement...

Près de la halle aux grosses poutres de bois, contre le mur, le chanteur aveugle dit sa « chanson nevez ». Il scande ses paroles avec le pied droit, puis avec le pied gauche.



Ph. et Cl. Ch.

*La pointe du Van et la baie des Trépassés
Au premier plan l'étang de Cléden
où se trouve ensevelie la légendaire ville d'Ys*

D'une main, il tient son parapluie, et au coude son panier où voisinent feuilles de chansons, lard et pain noir.

C'est le barde populaire : petite figure souffreteuse et parfois inspirée sous le large chapeau de Scaër... Il est d'Elliant et se nomme Benoît.

Autour, beaucoup de jeunes, beaucoup de vieilles et de vieux, qui écoutent et fredonnent la « son nevez » levée par un cloarec au pays de Cornouailles.

*Eur' ganaoun nevez pehini zo savet
Ebars eur blavez mil nao hant e bars eur blavez tre-
Pont-Croix, 19 décembre 1930. [gont*

Jeanne Le Goff, de Rozgwen

A l'auberge, à côté de moi, à table, Jeanne Le Goff est assise, son fiancé en face d'elle. Elle est brune, il est blond. Bientôt ils se marieront. Ils disent peu de paroles entre eux. Chacun paie son repas.



Ph. et Cl. Ch.

*Champs de Laoual avec leurs séparations
de pierres sèches.
Au premier plan, pierre tombale en granit.*

Jeanne Le Goff porte le costume de Douarnenez, la coiffe plutôt, car de costume, il n'y en a plus guère. Son fiancé est vêtu d'un pardessus cintré à la taille, avec la casquette de drap du navigateur.

Jeanne Le Goff, de Rozgwen, dans le petit train est montée. Elle est assise en face de moi, son fiancé à son côté. Il fait noir, la lampe huileuse projette une lumière confuse. Il est six heures de janvier, au soir. A Poullan, tous deux sont descendus.

Jeanne Le Goff a quatre frères et sœurs. Elle est l'aînée. Depuis la guerre, elle aide à la ferme. Elle a vingt ans. Son père mourut au front en 1915.

Au plateau de Quennevières est mort son père, mort en héros obscur, comme tout Breton...

Une pancarte, sur le plateau fut posée avec cette inscription : « Ici, fut Quennevières. »

Or, ces jours-là, de 1915, j'avais rencontré, soldat, moi aussi, comme lui, j'avais rencontré le père de Jeanne au front.

« Où vas-tu, Guillaume, avec ta compagnie ? »

— Je vais à la bataille », me répondit-il, d'un air triste et las que je ne lui connaissais pas...

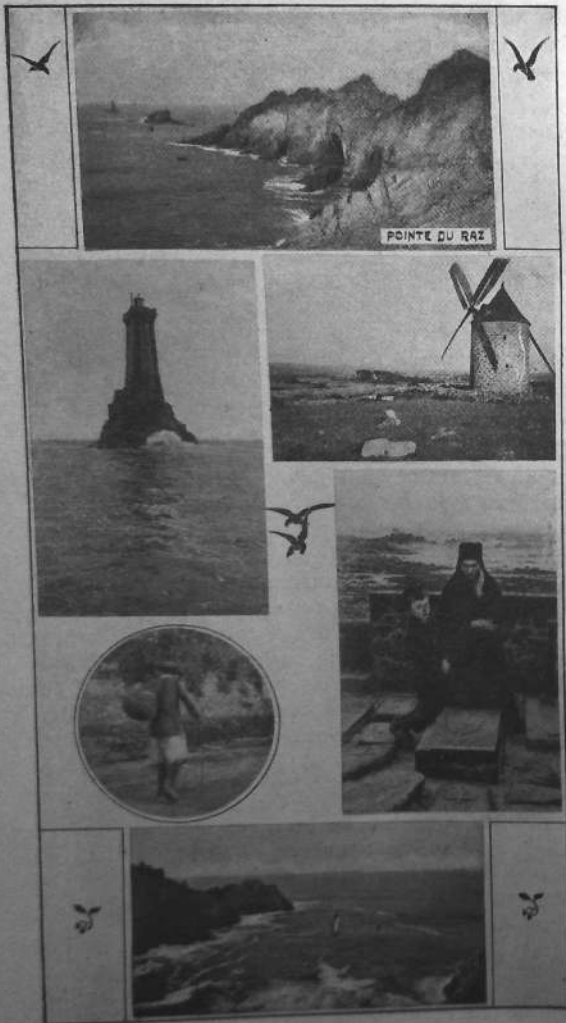
Depuis, je ne l'ai pas revu. Il est tombé, au front de l'Aisne, en brave, laissant à la maison, à Rozgwen, cinq petits enfants et une pauvre veuve...

C'était pourtant un fort gaillard que Guillaume Le Goff. Il était le plus grand, le plus robuste, le mieux bâti des gars de Poullan, et le meilleur aussi...

Jeanne Le Goff se mariera, au mois de mai : les cloches de Poullan sonneront à toute volée... Elle sera bien belle en sa robe d'épousée...

Et je reverrai Jeanne Le Goff, à table, à l'auberge de Pont-Croix, assise en face de son mari.

Jeanne Le Goff aura des enfants : les garçons seront marins ou pêcheurs, cultivateurs aussi.



Cl. H. T.

Ils s'en iront par l'Atlantique et les Océans, vers les pays de l'Est. Ils retrouveront le berceau de leur race.

Et ainsi, ils sauront pourquoi leur mère, Jeanne Le Goff, de Rozgwen, en Poullan, a, sous sa coiffe de Douarnenez, un profil d'Orientale...

Pont-Croix, le 15 janvier 1931.

Baie d'Audierne

Sept heures. — Au bord de la baie sombre, brise très douce. A gauche la montée de Poulgoazec, à



Cl. H. T.

La baie d'Audierne

droite la montagne d'Audierne. En face, des nuages noirs forment une barre horizontale : la baie devient un lac sombre.

Sur la mer, on devine les bateaux à leurs mâts qui seuls émergent de l'obscurité. On entend le clapotis des petites vagues contre la coque des navires. Au fond se reflètent la lune et les étoiles.

Quelque part, un pêcheur vide l'eau de son bateau, en râcle le fond.

Sept heures vingt. — La baie est un lac d'argent clair. A gauche, au-dessus du noir des maisons de Poulgoazec, les rangs de pins laissent filtrer les premières clartés du jour. A droite, les villas de la montagne, les conserveries s'éclairent. A l'horizon, la barre des nuages a disparu, une lumière scintille, tremblotante.

De la baie, monte le halètement d'un moteur à huile lourde.

Sur les quais les sabots font des trainées de cli-clac.

Audierne, le 18 janvier 1945.



Ph. et Cl. Ch.

Sur l'eau claire du port d'Audierne...

Espagnole, Italienne ?

... J'entends une voix chantante qui me répond avec des inflexions qu'on dirait étrangères. Est-ce une espagnole ? une italienne ? qui me parle ainsi.

La peau bronzée, les cheveux frisés, les yeux en

amande... Vraiment, à Audierne, on va bien loin chercher les servantes...

Je la questionne, j'insiste. Elle répond toujours en une même langue qui accentue certaines syllabes, roule les r d'une façon charmante, tout comme le ferait une jeune fille de Guitté ou de Guenroc...

Espagnole ? Italienne ? Si nous étions deux, nous tiendrions un pari... Moi, pour la fille des Asturies.



Ph. et Cl. Ch.

Audierne : le quai du Commerce

Elle est sûrement originaire d'un Finistère. Pas de celui qui se termine à Ouessant ou à Molène, plutôt de l'autre qui conduit son cap à la pointe du golfe de Gascogne...

— Et je vous connais, me dit-elle, en appuyant sur les mots. Voici déjà longtemps que vous n'êtes venu ici... Près de cinq ans, je crois...

Etonné je répons :

— Vous n'êtes donc pas espagnole, pas italienne ? D'où êtes-vous pour si bien me connaître ?

— Tout simplement de Lescoff et nous sommes ici, trois du même village...

Avec un sourire ironique, elle me quitte allant à d'autres tables conter d'autres histoires...

Audierne, le 17 janvier 1945.

Sur le port

Sur l'eau claire du port d'Audierne, sur l'eau verte et tranquille, les navires s'entremêlent ; thonnières et langoustiers, petites barques et chalands. Ils silhouettent leurs coques aux couleurs vives et leurs voiles brunes ou bleues.

En face, les bâtiments blanchis d'une usine de conserves aux fenêtres déjà éclairées pour le travail du soir forment un écran sur lequel se détache la vie active du peuple de la mer.

Les embarcations glissent légères entre les gros bateaux. Sur l'une d'elles, des groupes de pêcheurs, debouts, droits, bras croisés, regardent le quai. Leurs bourgerons et leurs pantalons aux nuances passées ou éclatantes : rouge homard ou écarlate, bleu de ciel ou bleu roy, blanc ou gris, font, sur l'eau de jade, un ensemble féérique.

Aucun bruit sur le port désert. Les hommes, à bord, font leur cuisine, embarquent les fûts d'essence et les provisions. Entre la pointe de Poulgoazec et la jetée d'Audierne un bateau, feux rouges allumés se hâte vers la pleine mer, pour la pêche de la nuit.

Audierne, 18 septembre 1931.
19 heures.

Salle d'auberge à Pont-Croix

Salle d'auberge au plafond bas... Des tables de fortune sur des tréteaux vacillants. Des soupières de bouillon fumant sur les planches nues. Des mon-

ceaux de vache bouillie, de lard rose et blanc, de fars succulent. Des bouteilles de vin rouge, épais et lourd...

La fumée des pipes mêlée à la fumée des plats...

Un bruit continu, une rumeur confuse de paroles entrecoupées, tantôt vives et saccadées, tantôt lentes et couvertes... Les mots bretons se croisent et les dialectes s'entremêlent. Ils n'ont point cette saveur rude et rocailleuse que l'étranger redoute en cet idiome. Tout cela se fond en un murmure parfois très doux, surtout aux lèvres des femmes.

Sur des bancs instables, la foule des affamés se presse. Ici, deux marins de commerce, pêcheurs en même temps, laboureurs aussi, causent de leurs « campagnes ». Là, trois vieux, chapeaux à boucle, gilets bleu roy à parement de velours noir souligné de soie jaune, rapprochent leurs figures ridées qu'encadre un collier de barbe grisonnante et conversent lentement. Plus loin, une bigoudenn élancée soutient de deux doigts écartés sa tête surmontée de la mitre, et, silencieuse, indifférente, dirait-on, écoute ses voisins...

Là-bas, au fond, le flot de rubans d'un chapeau de Plogastel cache par instants, une « ilienne » de Sein, au nœud de drap noir, dont les beaux yeux sourient et dont l'ovale d'un visage aux lignes régulières contraste avec les figures tourmentées des capistes...

Pont-Croix, le 15 janvier 1931.

Entre Pouldavid et Poullan

Féerie des ajones fleuris d'or sur la lande tapissée du rouge des bruyères mortes... Mystère des profondeurs dans les sous-bois de pins inclinés par le vent du large... Maisons blanches aux toits d'ardoises fortifiées de ciment... Vastes horizons vers l'infini de la mer que l'on sent tout proche...

« Devesourien » coupant de leur faucille la « lande » pour les chevaux... « Mesaer » sifflant un air mélanco-



Cl. H. T.

A droite, en bas, le porche de l'église de Pont-Croix

lique en gardant les vaches noires semées de taches blanches... Clocher de Poullan se profilant à l'horizon... Soleil levant surgissant au loin de la brume.

19 mars 1931.

Grand et petit Bras ha bihan

Devant le « zinc » du débit, la foule se presse en ce jour de foire. Maquignons et paysans, marchands de vaches pie noire et cultivateurs de Poullan, marchands de cochons de Landivisiau, de Pleyben, de Landrevarzec fraternisent avec les bigoudenn de Mahalon ou les gars de la presqu'île de Crozon, d'Argol ou de Telgruc, aux grands bérêts bleus.

Près du seuil, deux Bretons conversent avec animation, à voix haute. Sur la figure des deux, la jovialité règne. L'un, grand diable osseux, aux grands yeux bleus... L'autre, tout petit homme au ventre rebondissant, aux petits yeux gris, légèrement moqueurs, ils trinquent souvent et font remplir leurs verres de peur du vide.

« Te a zo vras », dit le petit au grand en regardant sous le menton son compagnon qui le domine de ses 1 m. 80...

« Ha me a zo bihan », continue-t-il en se regardant de la tête aux pieds...

Et tous deux de trinquer à nouveau pour arroser cette remarque qui les fait rire et leur a donné plus soif encore.

Pont-Croix, le 15 avril 1931.

Le train de Babel

Dans le petit train qui s'en va, cahin-caha, de Douar-nenez vers Audierne, on parle ce matin toutes les langues.

Marchands d'imperméables jaunes et de cirés noirs, qui, de leurs innombrables ballots, encombrant l'allée

unique du wagon, les bancs, les filets et la plate-forme, plaisantent entre eux, en italien. Leurs casquettes de drap bleu, portent, en écusson, la lettre brodée de leur société commerciale.

Marchands de tapis d'Orient, tissés à Amiens ou à Pont-Croix, de « hautes laines » venant du centre limousin, alignent sur les banquettes de bois leurs profils de sémites et leurs allures louches... Entre eux, ils s'entretiennent en judische ou en arabe...

Soldeurs de la petite banlieue parisienne venus



Ph. et Cl. Ch.

Le port de Douarnenez

écouler en Bretagne leur pacotille faite spécialement pour l'« abattage », hommes des pays du Nord, Slaves ou Tchèques, à la peau de porc, aux cheveux rares et roides, femmes indéfinissables posant aux « princesses », causent en allemand ou en petit russe.

Marchandes de cordages de jute ou de couvertures, de statuette de plâtre ou de fichus de soie, grosses matrones au teint noir, aux lèvres épaisses, aux boucles de cuivre, aux enfants pouilleux, exhalent leur mauvaise humeur et leur lointaine origine de romanichels ou de tziganes en des dialogues incompréhensibles.

Marchands de vaches d'Ergué, marchands de cochons de Landrevarzec, marchands de chevaux de la Martyre, aux feutres de velours ornés de la boucle

d'argent, sardinières élégantes, aristocratiques, de Douarnenez, discutent ferme, en langue bretonne.

Debout, un vieux Celte au penn baz noueux, au chupen recouvert de la petite blouse rayée, dont la tête me rappelle la série des « Fougerats », et qui s'en va chercher de la « marchandise » à la foire de Pont-Croix, entame une conversation animée avec les « sidis » et les « mussolinis ». Les langues s'entremêlent et se confondent pour former un « petit nègre » réjouissant, d'où jaillissent parfois des syllabes bretonnes, italienne, arabes ou françaises...

« Ça, je comprends », dit notre Cornouaillais.

« Ça, je comprends pas », avoue-t-il parfois.

Deux Anglaises : une toute jeune, blonde aux yeux bleus, une vieille, très « Albion », se font part, dans la langue de Shakspeare, de leurs impressions.

Des marchands de chevaux du Tarn, patoisent en langue d'oc.

Des Belges, éleveurs de porcs, causent pays, transports, wagons, douanes, en un flamand émaillé de mots techniques...

Quelques voyageurs, qui semblent gênés, parlent français.

Et cette langue, entre Douarnenez et Audierne, a tout à fait l'allure d'un « esperanto », d'un instrument de conversation que chacun utilise dans la mesure où il ne peut se faire comprendre de ses compagnons de voyage dans l'idiome de son propre pays.

Entre Douarnenez et Pont-Croix, le 18 novembre 1931.

Miz kerdu

A l'horizon, le Menez Hom et les Montagnes Noires aux croupes ondulantes se fondent dans les nuages d'un ciel brumeux de décembre, en cette matinée grise encore.

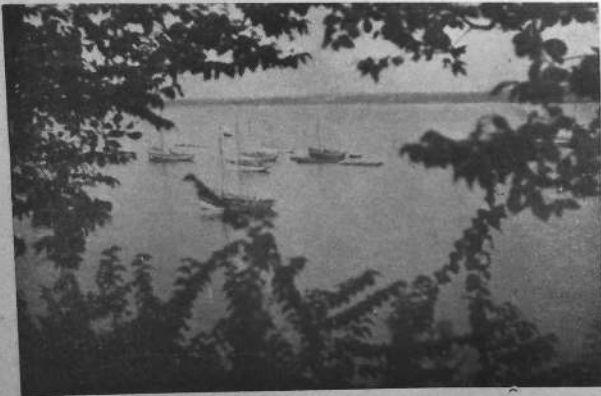
La baie caresse leurs pieds et d'elle monte un brouillard très dense.

Mais voici que, devant la mer calme, un soleil qu'on

dirait de mai scintille et perce, timidement d'abord, violemment ensuite, le rideau opaque.

Les maisons de Douarnenez, de Tréboul et de Ploaré se dressent en un amoncellement de toits gris et de façades blanches.

Décembre, mois très noir, miz kerdu, a dit le poète, où êtes-vous ?



Ph. et Cl. Ch.

*La baie de Douarnenez.
A l'horizon, la presqu'île de Crozon*

Celui qui te nomma ainsi, beau mois rieur de l'hiver breton, n'a donc pas contemplé, en un matin de fin décembre mil neuf cent trente et un, le miroitement des pins et des voiles brunes et rouges dans l'eau de la baie... les ajoncs d'or sur la lande, le rire éclatant et nerveux des filles et des femmes en toilettes de fête, la gaieté des gars s'en allant par bandes à la « foar ar teut » de Pont-Croix, cette capitale grouillante et pouilleuse des capistes et des bigoudenn de Plozevet, la ligne des sapins sur le faite des campagnes nues, la clarté orientale de ton ciel d'hiver,

la douceur malicieuse du regard des vieilles femmes, si plein de rêve et de bonté.

*Entre Douarnenez et Lestriven le 17 décembre 1931
(9 heures du matin).*

Douarnenez, un soir d'avril

Où es-tu, Douarnenez des mois d'été ? Quand les Anglais, les Américains, les Tchèques et les métèques, dans leur impuissance à te défigurer, jouent aux pêcheurs et aux marins, avec leurs culottes rouges trop neuves, leurs espadrilles effilochés, leurs chandails bariolés et leurs bérets basques, quand leurs autos, à chaque carrefour, risquent d'écraser un Parisien ébahi...

Malgré tout, on te reconnaît en ces mois de vacances où les figures d'ailleurs sont, par les rues et sur le port, plus nombreuses que les figures d'ici.

Mais, en cette mi-avril, que tu es calme, le soir, quand les huit coups sonnent, graves, au clocher de ton église.

A la sortie des usines et des magasins, passent par la cité des rafales de sabots claquant sur les pavés. Mais, vienne la nuit, tout se tait...

Les rues, aux noms étrangers, les ruelles aux noms étranges, sont désertes. La lueur pâle d'une lampe éclaire une maison blanche et plus loin, à côté, d'autres maisons se recueillent. Sombres, les portes basses, ogivales ou cintrées, les entrées des venelles, ont des airs de mystère...

Tout à coup, un bruit formidable racle la chaussée : c'est l'équipage d'un bateau de pêche qui, en groupe, remonte du port... Et la troupe cahotante, heurtant les syllabes bretonnes, a tout de même une autre allure avec ses pantalons et ses vareuses écarlates, ses casquettes de drap bleu ou ses larges bérets, que les amateurs bedonnants d'août.

Le rouge flamboie sur les pavés blancs, les silhouettes se dessinent sur les façades de granit, le bruit va

se dispersant par les rues et les passages qui se croisent, grimpent et dévalent...

Un moment troublé, le calme renaît. Deux fiancés penn-sardinn et casquette à visière, s'en vont murmurant des choses très douces... Un ivrogne déambule, ruminant tout seul son éternelle histoire... Les estaminets ferment... Les lumières filtrent au travers les volets clos.



Ph. et Cl. Ch.

Douarnenez : les Plomarc'h

Dans la baie, les projecteurs illuminent par instants la crête écumante des vagues. Le môle n'a plus ses bandes de friteuses et de commises allant par deux, par trois, toucher, selon un rite immuable, du pied gauche, la grille du phare... Les coques blanches des bateaux se devinent à leur balancement...

Seul, le moteur d'une usine proche, nous avertit que la vie poursuit sa course éternelle.

Douarnenez, le 15 avril 1931.
9 heures du soir.

Le départ du matelot

Au pied du wagon, le matelot attend l'heure. Ses frères, marins de commerce, son père, vieux pêcheur, sa fiancée, friteuse aux usines, l'accompagnent...

Ils s'embrassent, sans un mot : leurs yeux se gonflent...

Le marin est monté. Par la portière, il se penche et semble attendre... Non pas qu'il regarde père, frères et fiancée. Non. Quand il tourne la tête d'un côté, sa famille la tourne de l'autre...

Ils n'ont plus rien à se dire. A quoi bon causer, à quoi bon plaisanter, crier, rire ou pleurer, comme ceux-là qui croient cacher ainsi l'angoisse de la séparation.

Pas une parole, pas un geste. Une poignée de main brève. Avant que ne démarre le train qui emportera vers Lorient, Toulon, plus loin encore, le matelot, père, frères et fiancée sont partis, sans un regard en arrière.

Douarnenez, le 19 mars 1931.

Par deux, en longues files

Par deux, en longues files, par tailles, les petites devant, les grandes derrière, les fillettes de Guengat s'en vont à Douarnenez ; en corsages de velours noir, jupes et tabliers plissés soulignés de perles. Leurs bonnets, bien serrés à la tête, de drap noir ou de satin blanc, parsemés de paillettes brillantes, scintillent en cette matinée de juin.

Par deux, en longues files, par tailles, les petites devant, les plus grandes derrière, les fillettes du Juch s'en vont à Douarnenez. Leurs chapeaux de ville, leurs robes défraîchies, défroques de toutes les modes, de tous les pays, de toutes les boutiques, paraissent lamentables au clair matin du juin. Quelques pas à l'arrière, deux très grandes, en bourleden, à côté de la bonne sœur en robe grise et cornette blanche,

semblent tout attristées du cortège qu'elles président.

Par deux, par trois, par groupes, sans ordre, en foule hétéroclite les fillettes de Ploaré s'en vont à Douarnenez. Leurs chapeaux sont plus frais, leur



Cl. H. T.

Jeune fille de Douarnenez

mine plus éveillée, leurs jupes et leurs cheveux plus courts, leur petit corsage plus échanuré. Et l'on devine que bientôt elles passeront en bandes, le soir, du rouge aux lèvres, du bistre au yeux, sous les regards étonnés de leurs éducatrices qui ne comprendront pas...

Douarnenez, le 18 juin 1931.

Douarnenez :

Soir de juin sur la baie

A cette heure tardive où le soleil disparaît à l'horizon, la baie offre des aspects contraires et reposants.

Devant nous, la mer, le ciel et la terre ne forment plus qu'une immense symphonie où toutes les nuances chantent leur hymne à l'Infini.

La ligne de la presqu'île de Crozon, qui va s'aminçant vers l'extrême occident, est, tout là-bas, d'un bleu pastel très pâle. Plus elle s'approche de nous,



Cl. H. T.

plus le bleu se fonce. Vers Telgruc et Saint-Nic, au pied du Menez Hom, on devine en elle la terre ; vers Sainte-Anne-la-Palud et Plonevez-Porzay, les parcelles cultivées se découpent en damiers irréguliers ; vers le Ris, les arbres se profilent dans les nuages.

Le ciel est rouge, la mer jade, de sa ligne sombre, la terre les sépare.

Sur le fond de l'eau, rayonnante de clarté, se détache la masse noire du « Flimou » qui se dresse, tranchant la ligne du couchant.

Dans un tremblement continu, scintille le phare



Cl. H. T.

de Morgat, plus loin, derrière le rocher, on soupçonne le cap de la Chèvre noyé dans le bleu, le pastel, le jade et le rouge phosphorescent.

A gauche, hésite la lumière du phare de l'île Tristan. Lente, une voile glisse sur la mer tranquille.

★★

Le môle est, comme chaque soir, peuplé de ses familiers : sardinières, filles d'usines ou demoiselles de magasin, par groupes de deux, de trois, répondent, tantôt en breton, tantôt en français aux invites, aux plaisanteries, des pêcheurs en culottes de toile rouge, des usiniers, en culottes plus rouges encore.

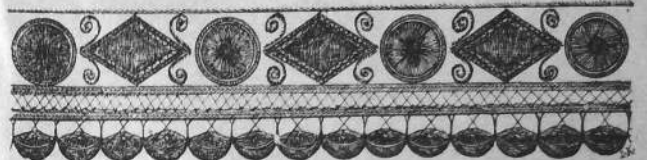
A l'arrière, dans le fond de la baie, c'est une forêt de mâts, de bateaux de tous tonnages, de coques blanches ou noires, qui se bercent, encadrés par les hautes maisons de la rue Sainte-Hélène ou de la rue Monte-au-Ciel.

Douarnenez, le 15 juin 1933.



C. H. T.

La rue Kéréon à Quimper



Dessin et Cl. Ch.

Broderie de gilet de Coray

EN CORNOUAILLES

A Quimper : Sur le pont de l'Odet

Sur le pont de l'Odet, face au Champ de Bataille, deux jeunes filles passent, élégantes et fines, en leurs atours de Fouesnantaises : colerette ailée, coiffe, cape battant la jambe. Elles se dessinent étrangement sur le fond du Mont Frugy... Et c'est le salut de Quimper la jolie, de la Cornouaille vivante à l'un de leurs amis, au retour du pays gallo...

6 février 1930.

Sur le pont de l'Odet, au soir d'une journée calme ; dix heures.

Les petites barques s'agitent, mollement balancées sur l'eau à peine ridée. L'odeur de la mer arrive avec le vent du large.

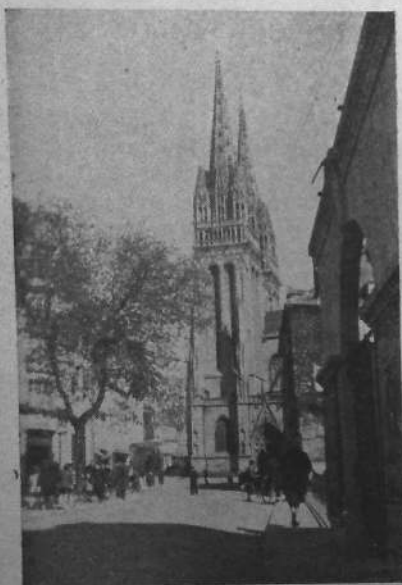
Les lumières des quais se reflètent perpendiculaires dans les profondeurs du fleuve. Les allées de Locmaria se devinent aux lueurs qui filtrent au travers les arbres aux jeunes pousses... Le Mont Frugy, mystérieux et solennel, solitaire et sombre, écrase de sa masse le Champ de Bataille désert...

Les maisons du quai se profilent avec leurs fenêtres éclairées et leurs devantures closes... Les tours de Saint-Corentin s'élancent, fines aiguilles, vers l'infini et Gradlon, sur son cheval, assiste, du haut de la cathédrale, à l'envahissement de la nuit...

Quimper, 20 mai 1931.

Une artisane

Elle a vraiment grand air, cette fine artisane de Douarnenez. Elle porte haut la tête, sa coiffe brodée découvrant le front...



Ph. et Cl. Ch.

*Les tours de Saint-Corentin
s'élancent, fines aiguilles,
vers l'infini...*

On dirait une aristocrate du temps où les châtelaines de chez nous honoraient le costume de leur pays...

Méridionaux à table d'hôte

On n'entend qu'eux. Il n'y en a que pour eux : les bons plats, les bons morceaux, les bonnes places, les belles femmes et les belles histoires.

Ils sont tous pour le moins de Bordeaux, sinon de Toulouse ou de Marseille. Chez eux, ils sont tous propriétaires de vignes et leurs crus priment sur le marché.

Ils ont tous des airs d'impérateurs, ont tout vu, tout appris, rien retenu.

Ils ont les plus belles villes, les plus beaux sites ; les meilleures recettes de cuisine...

Ils sont à « tu » et à « toi » avec les Présidents et les Ministres...

Mais ils viennent chez nous manger à leur faim...

Notre-Dame du Gué-Odet

Dans sa niche de pierre au coin de la si vieille rue, en sa toilette d'apparat, Notre-Dame du Gué-Odet regarde les passants qui circulent à ses pieds, hommes, femmes et enfants de Quimper : ceux-là qui montent vers la colline, ceux-là qui descendent vers la ville.

Elle est la reine de la vieille cité aux vieilles maisons, aux étages surplombants, aux ruelles étroites dont les noms sont les pages mêmes de l'histoire des Cornouailles.

Quimper, 20 mai 1931.

Les sonneurs de biniou

Biniou et bombarde, par les rues de Quimper, ce soir, s'en vont à pas lents, sonnant leurs airs les plus rustiques... La mine ébahie, les touristes en sont tout remués.



Cl. H. T.

Maison de la rue du Gué-Odet et costumes de Quimper

A l'heure où, aux petites tables de l'hôtel, se fait la digestion, difficile avec le gros plant venu en droite ligne d'Algérie, par Brest, alors que, dans les verres des indigènes, dont nous sommes, pétille le clair cidre de Fouesnant, les clients de l'hôtel se précipitent au balcon, exhibant leurs trognes rouges issues de pull-



Cl. H. T.

*Bombarde et binou,
par les rues de Quimper, s'en vont...*

over bariolés, avec leurs jeunes filles demi-nues, les grosses matrones aux chairs flasques, aux toilettes prétentieuses, les jeunes éphèbes habillés en sportmen. D'un air surpris, ils écoutent la vieille plainte de l'âme bretonne... et ne comprennent pas...

Et voici que, rentrant dans la salle, l'un d'eux

s'écrie d'un air intelligent et supérieur : « Voilà la nouba ! ».

Quimper, août 1931.

Au petit café, sur le quai...

En vérité, ce petit café, très humble, est le rendez-vous de tous les maîtres d'hôtel, cuisiniers, serveurs, garçons, cavistes et grooms, de toutes les femmes de chambre, filles de salle, lingères, plongeuses, des hostelleries qui, vienne l'été, s'ouvrent en Cornouailles...

Sur le même quai, au bord de l'Odet agité, à l'ombre des tilleuls, d'autres cafés ne sont-ils pas aux heures apéritives et digestives, le rendez-vous d'autres gens ?...

Ici, sous les plafonds et les lustres en faïences de Quimper, se prélassent, adossés aux banquettes de cuir noir, le commerce et l'industrie, les hommes d'affaires et les intellectuels en mal de documentation, les ambitieux de la politique locale qu'attire la grande salle gothique où, en face, siège parfois le Conseil général.

Là, sous les fresques de Lemordant, pontifient le haut commerce et la haute industrie, l'aristocratie de l'argent et l'aristocratie des vieux manoirs... mêlés aux touristes de toutes les races et tous les milieux.

Pourquoi donc, tout là-bas, abritant la naïveté de ses projets d'avenir et la simplicité de ses origines, un autre monde ne tiendrait-il pas chaque jour ses réunions, aux heures justement où les occupants des grands bars délaissent les banquettes pour d'autres travaux plus lucratifs ?

Ce monde-là, plus vrai que les autres, peut-être, n'a-t-il pas, lui aussi, un besoin de s'épancher, de causer politique, affaires ou amour, du passé d'hier ou des désirs de demain, de la maison natale et des rêves.

Dans la salle basse d'avant, un phonographe répand jusque sur le quai ses chansons nouvelles et ses danses modernes.

A l'arrière, une autre salle, au papier déchiré, aux tables poisseuses, aux carreaux brouillés : des groupes sont assis.

Ici, deux bigoudenn, aux tabliers blancs, en conférence avec un jeune garçon... Les bigoudenn, en corsages de velours, jupes de satin aux plis lourds, mitres de dentelles dressées bien haut vers le plafond bas, regardent d'un air ingénu... Les yeux bleus de l'une contrastent avec les yeux noirs de l'autre. L'une a jeté la bride de sa coiffe sur l'épaule gauche, l'autre l'a nouée à sa droite...



Cl. H. T.

Toutes deux sont ici depuis quinze jours à peine, venant de Morlaix. Le pays les attirait et les voilà enfin non loin du Guilvinec, au grand hôtel où tant de bigoudenn, célèbres dans les fastes du « service », ont passé avant elles...

Vis-à-vis, un cuisinier leur cause... Pour sortir, il a revêtu la chemise blanche et le smoking...

A cette autre table, une forte et belle fille, robuste Elliantaise à la coiffe de deuil, toute en linge, sans broderie, engagée la veille à l'hôtel voisin, confie à la patronne ses ambitions et des regrets...

Cette patronne du petit café... Quelle gaillarde... Elle aussi fut fille de salle aux hôtels somptueux décorés de peintures de maîtres, avant de s'établir. La chance lui a souri.

Hier encore, elle versait aux clients le verre de l'amitié en coiffe de Quimper, en justin de velours, jupe à plis et bas de soie.

Aujourd'hui, quel contraste et quelle surprise...



Ph. et Cl. Ch.

Vieille maison rue Elie-Fréron

Les cheveux courts, frisés, de rouge vêtue avec une ceinture de cuir noir soulignant la taille, elle n'est plus la même. Mais tout au fond, elle regrette son costume...

Ayant changé de position, elle se figure qu'elle doit changer aussi de tenue. Elle n'est plus de celles qu'on exploitait, elle exploite à son tour...

Quimper, les 15-16-17 juin 1932.

Le « jazz »

Au grand café, un soir d'hiver.

Du grand café qui a vu s'asseoir sur ses banquettes de cuir, Gaugain et Max Jacob, Lemordant et Chevillon, Le Braz et Le Goffic, Le Berre et Jaffrennou, Auguste Dupouy et Charles Chassé, tous les artistes et



Ph. et Cl. Ch.

Vieilles maisons rue Elie-Fréron

tous les écrivains de Bretagne, les plus élégantes et les plus racées des filles de Cornouailles, les chefs de tous les partis politiques et les arrivistes de tous les clans, une musique étrange arrive sur les quais...

C'est un « jazz ». D'un saxophone, l'instrumentiste tire les sons les plus atroces et les plus troublants qui puissent choquer l'oreille d'un musicien classique. C'est une cacophonie sans nom, une mélodie digne de faire sauter tous les nègres de Goald Coast.



Ph. et Cl. Ch.

*Vieilles maisons, rue Sainte-Catherine
et Mont Frugay*

La salle est bondée, autant qu'aux fêtes des Reines... Et, près de moi le patron, s'adressant à des amis attablés, leur confie :

« Eh bien, qu'en pensez-vous de cette surprise ? C'est beau, hein ? Qui aurait pu penser que dans un petit café d'une petite ville bretonne, qu'à Quimper-

Corentin, on pourrait un jour entendre une telle nouveauté ? »

Et tous de reconnaître que vraiment Quimper devenait une ville bien moderne, très « à la page », qui pouvait s'offrir un jazz et des nègres jouant du banjo...

Quimper, août 1931.



Ph. et Cl. Ch.

*La rue Sainte-Catherine.
Au fond, la cathédrale Saint-Corentin*

Les mendiants et les bardes

Les voici enfin, les mendiants, les infirmes, les chanteurs ambulants, les bardes populaires de la pouilleuse Bretagne, venus de tous les cantons, por-

tant tous les costumes, parlant tous les dialectes, connaissant les mots bretons que les lettrés ignorent, les coutumes que les folkloristes n'ont point notées, les hymnes païens ou chrétiens qu'aucun disque n'enregistra, les fontaines et les saints guérisseurs...



Les voici, les truands, les ripailleurs, les chercheurs de pain, les diseurs de bonne aventure, qui s'en vont le long des chemins, par les sentiers et les routes, parfois aussi par le train, respectés de tous, honorés par tous, partout chez eux et nul part étrangers.

On les voit dans les foires et les marchés, les pardons et les assemblées, les pèlerinages et les noces, traînant avec eux leur triste cortège d'infirmités, murmurant les prières que seules leurs lèvres connaissent encore et suppliant leurs frères bretons : en hano ar Tad, ar Mab hag ar Spered-Santel...

★★

Voici Benoît. Il vient d'Elliant par Rosporden : panier au bras, conduit par sa fille, il va, disant tout le long de la route des choses secrètes. Et la petite, dans sa défroque de la ville, comprend. Au premier mendiant posté sur son chemin, elle verse l'humble obole d'un moins pauvre.

Sur « plas ar foar », adossé au mur, il chante son éternelle chanson toujours sur le même air, ou bien une autre chanson, aux paroles françaises, pour sacrifier à la mode... Les bruits environnants le gênent : il tend la main en cornet à son oreille. Il scande du pied la mesure... Les feuilles imprimées se vendent, les piécettes tombent, le cercle s'agrandit autour de Benoît et de sa fille...

Barde populaire s'il en fut, il mérite que les autres bardes, les riches, ceux-là qui ne s'installent pas sur la place publique, récompensent sa propagande.

★★

Voici Pipi. Plus aveugle que Benoît, peut-être. Artiste lui aussi. Son chien le guide, dans les gares et sur les routes. L'accordéon, enclos, en sa boîte de bois, bat ses flancs.

Au marché, devant le Petit Séminaire de Pont-Croix, assis sur son coffre, toute la sainte journée, jamais las, il joue des airs que personne n'écoute et qui bercent les rares voisins. Son plat d'étain, posé à terre, reçoit l'aumône des paysans.

Le soir, au retour, la recette comptée, c'est un joyeux compère que Pipi. Il n'y en a pas comme lui pour dire l'heure à une seconde près, en promenant

ses doigts sur le cadran ouvert d'une montre ; pas un comme lui, pour gagner à la belote...

★★

Voici Job. Pauvre Job, si las le soir de la journée, à genoux sur la route, sur la terre durcie par le froid ou dans la boue des hivers pluvieux, psalmodiant les prières bretonnes et appelant la bénédiction de Dieu sur les âmes compatissantes...



Cl. Ch. *Les deux sonneurs aveugles*

Son pauvre corps, comme le balancier d'une vieille horloge, s'en va, de droite à gauche, en un mouvement perpétuel et ses paupières à jamais closes, évoquent les visions d'autrefois.

★★

Voici Polik. Démon sur la terre, avec sa barbiche en pointe, sa figure aux lèvres gourmandes et sensuelles, ses yeux de satyre. Jadis, aux temps anciens, il eut affaire aux gendarmes... Il tend sa main atrophiée, murmurant des choses incompréhensibles et d'un rire hébété vous regarde.

Voici Iann Skouer, le petit gros, marchand de chansons. En sa besace voisinent les « Kimiadou eur Zoudart Yaouanc partiet evit Madagascar », la « Son Gouel Roc'h Kerlaz », l'« Histor admirabl demeus ar Boudedeo » et « Regiment ar Merc'het Yaouank », « Eun Dimezi gret gant ar Vam » et « Buez Santez Genovefa a Brabant ».

Ses petits yeux rougis, sa grosse figure de gras chanoine se réjouissent quand, fendant la foule qui l'enserre, un amateur lui achète la dernière complainte de l'âme bretonne ou la sône nouvellement levée en terre de Cornouailles.

Pont-Croix et Châteaulin, juin 1932.



Cl. H. T.

Les bords de l'Odét aux environs de Quimper

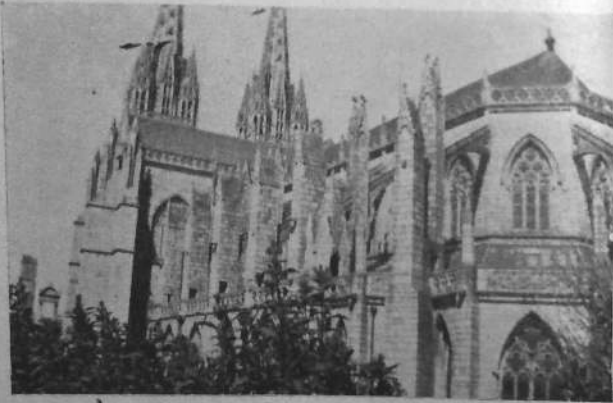
Premier jour d'octobre

Le soir est lumineux et doux en cette chute du premier octobre. Sur le quai de l'Odét, les couples de jeunes filles s'en vont : les unes, paisibles, en bourleden, les autres, agitées, midinettes poudrées et

rougies pour atténuer la pâleur de l'atelier ou de la boutique...

Les mamans promènent leurs plus petits. Les autos passent rapides avec leurs faisceaux de lumières... L'orchestre du café racle ses partitions avant la clôture définitive. Les rampes du cinéma barrent d'un trait rouge l'hôtel gothique de la Préfecture. Le fleuve se troue de vives clartés sur les quais...

Quimper, le 1^{er} octobre 1931.



Ph. et Cl. Ch.

Abside et façade méridionale de St-Corentin de Quimper

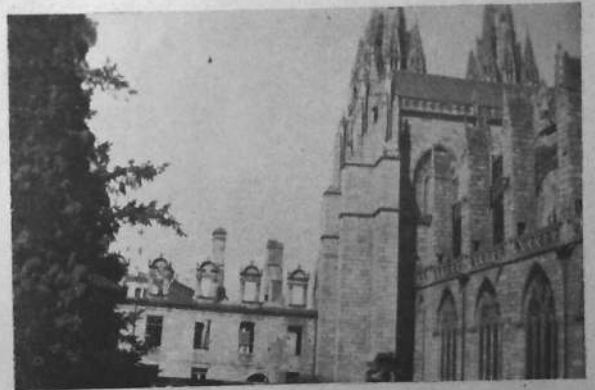
Le long de la Jet

Tout le long de la Jet capricieuse qui trace son mince filet d'eau tumultueuse par les prairies semées de fleurs blanches, avant de se jeter dans l'Odet, le versant nord des collines baigne ses frondaisons nouvelles.

Et c'est un émerveillement que le tapis d'ajonc d'or, de boutons d'or, entremêlé des jeunes pousses de pins et de chênes, qui s'accroche au faite des hauteurs pour descendre jusqu'au ruisseau.

La plaine cultivée a, elle aussi, son tapis, mais le colza qui le compose fait bien triste figure, quoique jaune et quoique d'or pâle, à côté de l'ajonc haut sur sa tige, rigide, qui ne fléchit jamais sous le vent d'avril.

Et c'est ainsi durant des lieues et des lieues. Où que nous jetions les yeux, où que nous portions notre



Ph. et Cl. Ch.

Saint-Corentin et les ruines du Musée archéologique à Quimper

regard, c'est l'ajonc vainqueur, avec son éclatante floraison de printemps, semant ses pétales à profusion et recouvrant la terre de son impérial manteau.

« La fleur d'ajonc, la fleur bretonne
Qui fleurit en toutes saisons »

est surtout la fleur du printemps, annonciatrice des temps nouveaux.

Saint-Yvy, le 10 avril 1946.

Tradition et Progrès

« Je vous ai téléphoné ce matin pour savoir quand je pourrai vous rencontrer, et me voilà.

— Oh ! que vous êtes belle aujourd'hui avec votre coiffe brodée, votre foulard aux couleurs vives, votre corsage de velours, votre tablier à fleurs, vos souliers à boucles. Ce n'est pas pour moi bien sûr, que vous avez fait semblable toilette ?



Cl. H. T.

Dances en Cornouailles

— Oh ! non, Monsieur, j'arrive d'un mariage à Kerfeunteun et, m'en retournant, je suis venue vous demander des renseignements. Et voilà !... Et je vous remercie... Et je retourne à Keranclouarec.

Quand viendrez-vous nous voir ?... Nous serions heureux, mes parents, mes sœurs et moi, que vous veniez à la maison. Cela vous fera un petit kilomètre à pied. Des crêpes vous aurez avec du bon cidre de la ferme. C'est promis, n'est-ce pas ? »

Et la jeune fille reprend en amitié sur sa bicyclette,

la route de Briec, brides de la coiffe, foulard, tablier, voltigeant autour du guidon.

Quimper, le 17 janvier 1945.



Cl. H. T.

Mariage à Kerfeunteun

Après l'ancienne voie romaine, transformée en grand'route, où s'alignent les maisons coquettes du bourg de Kerfeunteun, et que nous retrouverons du côté de Park Goullic, nous prenons un chemin étroit qui, brusquement, gagne une vallée verte mais glaciale. On devine déjà en cette fin d'été de la Saint-



Ph. et Cl. Ch.

Ti Mam Doue en Kerfeunteun

Michel la froidure proche et l'abondance des pluies qui depuis quelques jours ne nous quittent plus.

Un virage et voici, à mi-côte, cachée par le penity où jadis les pèlerins prenaient repas et repos, voici la maison de la Mère de Dieu «Ti Mam Doue» abritée par les grands et vénérables chênes d'un bois touffu.

Le bon cheval tirant la carriole grimpe vers les sommets et bientôt c'est une succession de manoirs transformés en fermes, aux portes monumentales, aux riches ornements, aux sculptures fouillées, aux salles immenses, clos de murs, environnés de



Ph. et Cl. Ch.

Chapelle Ti Mam Doue

... Le bon cheval, tirant la carriole, grimpe vers les sommets...

bois, où, aux temps anciens, les Kergariou, les Keroulas et bien d'autres, abritaient leur vie si souvent, agitée...

Aujourd'hui les paysans ont pris la place des

nobles. Ils s'y sont enrichis. La paysannerie, dans ses éléments supérieurs, est en passe de devenir à son tour une aristocratie.

Les noms de ces manoirs sonnent haut et clair : Penfrat, Coat bily, Park Goulic, Kerlédan, Kerzu, Kerioual, Kerizit, Kerscao, Kernugen, Kerho...



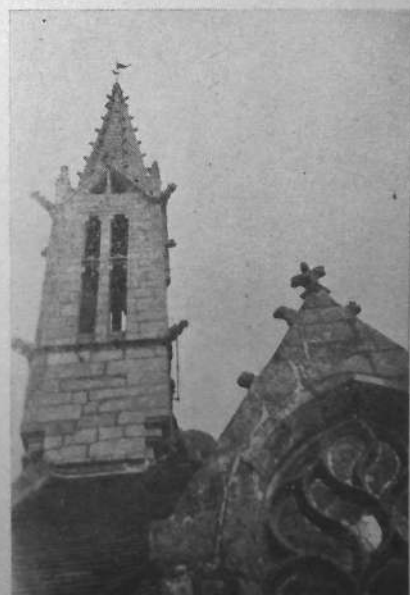
Ph. et Cl. Ch.

Eglise de Kerfeunteun

La fermière nous accueille avec cette distinction et cette bonne grâce qu'on ne trouve guère qu'en Cornouailles. Dans la grand'salle, ses filles, elles aussi, sont souriantes, discrètes et réservées.

Tout autour de la pièce, le mobilier traditionnel

est aligné : armoire à tiroirs bas, à corniche rectiligne, buffet, vaisselier à fuseaux, aux motifs ajourés, bonnetière, lit clos... Au centre la large table est encadrée de bancs aux dossiers fuselés. Et rien dans ce lieu ne choque ? L'appareil de radio lui-même dans son coin obscur se fait très humble. Le confort se joint à l'art et à la tradition.



Ph. et Cl. Ch.

Détails de l'église de Kerfeunteun

Au delà du couloir central, la salle à manger aux meubles bretons modernes. Aux murs, des photographies de mariés en costume de Cornouailles. A table je prends place avec les parents : filles et garçons déjeunent dans la grand'salle.

Ici le tutoiement n'est pas admis entre mari et femme, à plus forte raison avec les enfants.

Le maître, en costume kernevot impeccable, a des lettres. Les auteurs bretons lui sont familiers, de langue brette ou française. Il sait les différences



Ph. et Cl. Ch.

Tombeau de F. Le Guyader, poète, auteur de la « Chanson du Cidre », dans le cimetière de Kerfeunteun.

entre son parler, celui des Vannetais et des Trégorrois, le gallois et l'irlandais.

En mangeant les légères crêpes de froment, en dégustant le pur jus du petit domaine, en ce milieu sympathique, on passe d'agréables moments que leur brièveté fait regretter davantage...

Le soir, de retour à Quimper, courte apparition à une soit-disant fête du Costume. La Bretagne n'était pas ici, parmi tous ces déguisés, mais dans les humbles demeures paysannes cachées au milieu des bois et des vergers.

Septembre 1945.



Cl. H. T.

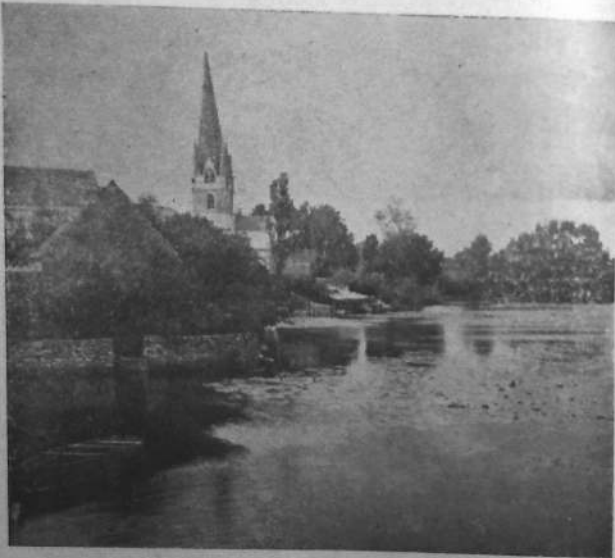
Les bords du Steir à Quimper

Etang de Rosporden

La tour, la flèche, l'église, le cimetière et ses croix de granit, les lavandières battant le linge, le jardin

tout proche, les arbres, se mirent dans l'eau claire et profonde de l'étang.

Depuis des siècles, le même étang reflète la même flèche, la même tour, la même église, les mêmes arbres.



Cl. H. T.

Etang de Rosporden

Seuls ne sont plus l'eau calme et dormante qu'ont remplacé d'autres eaux calmes et dormantes, les morts en poussière qu'ont remplacé d'autres morts, les tombeaux de granit qu'ont remplacé d'autres tombeaux, les lavandières à la voix chantante qu'ont remplacé d'autres lavandières.

Mais le charme demeure, éternellement, du Rosporden dont l'âme repose au fond des eaux profondes et claires.

Rosporden, 13 avril 1946.

Entre Rosporden et Concarneau

Sur le quai de la petite gare, voici la foule paysanne des femmes, rien que des femmes, se rendant au marché de Concarneau.

Les coiffes, aux deux ailes et aux rubans flottants, soulignées de bleu pâle, de rose, de rouge, de vert ou de noir, les larges collerettes aux mille plis, s'agitent tout le long du train.



Cl. H. T.

Pont et porte de la Ville close de Concarneau

Sur les paniers emplis de beurre, d'œufs et de prunes violettes, tenus à la main, un linge bien blanc est étendu.

Et cela fait, sur le noir du train, sur le noir des costumes de velours, sur les couleurs des rubans et des sous-coiffes, comme une agréable et reposante symphonie de blanc.

Le 7 août 1931.



Cl. H. T.

La Vieille Ville à Concarneau dite « Ville Close »

Les bateaux après la pêche

Du pont de pierre de la ville close, entre la porte que surmontent les armoiries et le mur de défense percé de meurtrières, une vision féerique apparaît...

Sur la mer calme du bassin, une forêt de thoniers se balance... Serrés les uns contre les autres, en un mutuel besoin de protection, on distingue à peine un bateau de l'autre.



Cl. H. T.

La rentrée au port après la pêche à Concarneau

Et c'est, presque fondue, une gamme des plus chatoyantes couleurs...

Coques rouges, coques blanches, coques vertes, coques bleues.

Voiles jaunes, voiles blanches, voiles rouges, avec, au haut des mâts, les drapeaux flottant...

Au loin, la campagne forme un rideau de sapins sombres, et, vers la droite, tout là-bas, quelques arbres élancés se détachent, sentinelles perdues, sur l'horizon du ciel et de l'eau.

Concarneau, le 7 août 1931.

Iliz Itron Varia ar Joa

Au pied de la vieille chapelle qu'ici on nomme « Iliz Itron Varia ar Joa », une jeune et brune bigouden, debout, accoudée légèrement aux pierres de la grève, inspecte l'océan... une autre la rejoint... Toutes deux, rubans au vent, fixent avec anxiété la



Ph. et Cl. Ch.

*Aux champs brûlés de l'été,
les vaches broutent une herbe rare...*

mer, par-dessus les rochers de la marée basse, vers Saint-Guérolé...

Leurs silhouettes élancées se détachent sur l'immensité de la morne plaine que séparent, en une infinité de petits carrés, les murets de pierres sèches... Elles se profilent tout là-bas sur la ligne des maisons



Ph. et Cl. Ch.

*Calvaire de la chapelle
Notre-Dame de la Joie*

basses aux pignons blanchis, qu'écrasent, en août, les hautes meules de la moisson... Les machines à battre ronronnent et leur bruit, qu'on dirait celui d'avions perdus dans les hauteurs du ciel, domine celui de la mer qui revient au galop.

Tout près, contre les murailles d'« Iliz ar Joa », les syllabes bretonnes se déroulent, harmonieuses, sur les lèvres des brodeuses de coiffes et des dentellières adroites et prestes... Aux champs brûlés de l'été, les vaches broutent une herbe rare... La brume du midi rend de moins en moins net l'horizon

Sur les rochers, fuyant le flot montant, des enfants innombrables et bretonnants cherchent les palourdes et les crabes...

La mer, verte, violette, bleue, approche et bientôt battra de son ressac, les rochers où tout à l'heure, anxieuses, les brunes bigoudenn interrogeaient l'Océan...

En sa chapelle Notre-Dame, la Vierge de la Joie, respandit sous les rubans brodés, de moire, de satin blanc, d'ors et de perles, dont lui firent hommage les nouvelles épousées.

Saint Thivi, qu'on nomme aussi saint Méen, saint Drien et tous les autres Saints et Saintes d'ici, du pays de Cornouailles, du Trégor et du Gwened, saints d'Armor ou d'Irlande, que l'on honore et dont on ignore les noms, laissent, orgueilleusement, pendre, au pied de leurs statues, les autres rubans, détachés des coiffes, qu'y fixèrent les bigoudenn aimées...

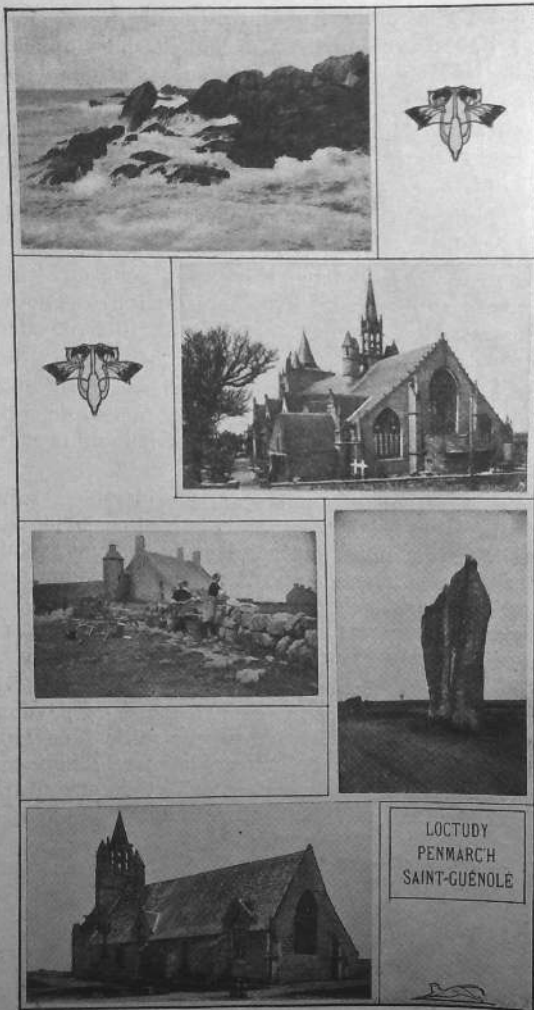
Sainte Nonna, patronne de Penmarc'h, sainte Philomène et tous leurs compagnons, retour du pardon, attendent, dans la sacristie, qu'on veuille bien leur rendre, au sanctuaire de la mer, la place d'honneur que, pour quelques heures de soleil et de grand air, ils quittèrent au midi du quinze août.

Iliz ar Joa, 16 août 1932.

Sur le chemin en fleurs

Le chemin se dessine, tout là-bas, au versant de la colline, entre deux rangées de pommiers épanouis.

L'on dirait comme un beau ruban de satin blanc



2. — *Eglise de Penmarch* Cl. H. T.
5. — *Chapelle Notre-Dame de la Joie*

que l'on aurait festonné de fleurs rouges, de fleurs blanches, de fleurs roses entremêlées de toute la gamme des verts.

Bannalec, le 17 juin 1931.



« Pinteuse » bigoudenn
décorant la faïence de Quimper



C. H. T.

EN ARGOAT

Marianna de « Ti bihan koat flourik »

— Me zad, me mam, mar em lausket,
D'er pardon é han de vonet.

— Ne pas, me merh, n'en dehétket.,
Rak sur n egousantehembket,

— Béh hui kontant pé ne vehèt
D'er pardon é ma ret monet.

D'er pardon é ma ret monet,
A huerson é on kouviet.

— D'ein mé, me merh, é larehèt
Ha piw, én dès hou kouviet ?

— O me mam, men guélan karet
N'dès me houviet de vonet.

— Mar det, me merh, hui hou pou ké,
Marsé hui e ouilon goudé (1).

(1) — Mon père, ma mère, si vous le permettez, je vais aller au pardon.

— Non, ma fille, vous n'irez pas au pardon, nous ne voulons pas consentir.

— Que vous soyez contents ou non, je dois aller au pardon.

Je dois aller au pardon, j'y suis invitée depuis bien longtemps.

— Ma fille, vous allez me dire qui vous a ainsi invitée.

— O ma mère, c'est celui que j'aime le plus qui m'a invitée à aller au pardon.



Pleyben

C. H. T.
Elle a contemplé Pleyben, aux allures de capitale...

Marianna Nédélec, de Ti bihan koat flourik s'en est allée toute seule, de Loqueffret à Châteaulin, pour la vieille foire de mai, avec sa belle coiffe, qu'on dirait de Saint-Eloy ou du Trehou, plus étroite, bien sûr, que celle de Kastellin, mais qui laisse si bien voir les cheveux et les bouclettes encadrant sa figure rieuse.

Par son corsage, aussi somptueux que celui des filles de Riec ou de Scaër, avec ses broderies de paillettes et de perles multicolores, avec son tablier étincelant d'un rouge de pivoine, avec ses bas de soie, ses souliers de cuir tressé, son ombrelle et son sac à main, elle est l'égale des plus fameuses des reines de Cornouailles.

Par son teint brun et ses yeux noirs, on la dirait venue des îles de l'Atlantique alors qu'elle est du pays de la montagne tout proche des sombres marais que domine Sant-Mikaël.

Elle s'en est allée toute seule, par la petite route de Saint-Herbot. Elle a contemplé Pleyben aux allures de capitale. En passant, elle eut même un souvenir pour le pays de ses jeunes années.

Elle s'en est allée, toute seule, non pour les affaires de la terre, sûrement, puisqu'elle est fille d'artisan, mais pour revoir à Châteaulin ses anciennes amies du temps où elle apprenait à broder et à rêver, avec ses petites compagnes de Braspart, de Brennilis, de Lannedern et de Gouezec.

C'est la seule raison d'ailleurs qu'elle a donnée à sa mère pour expliquer son voyage.

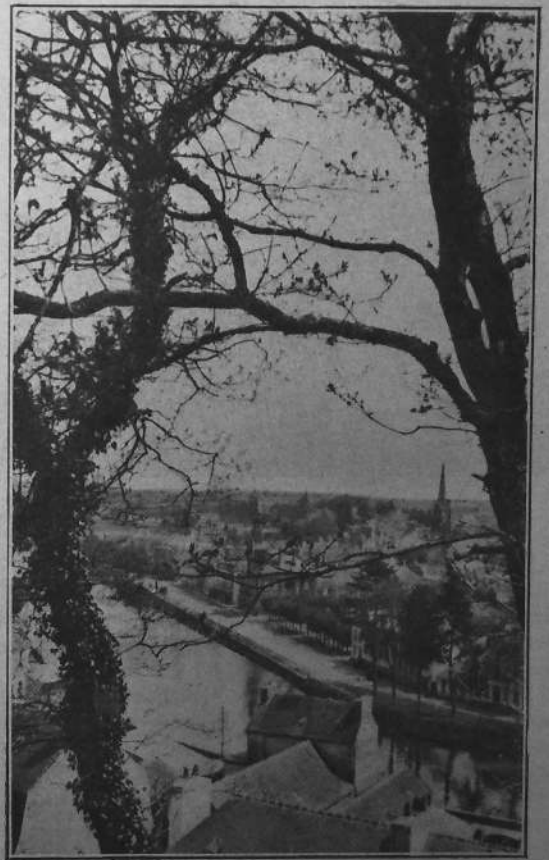
*
**

Ce qu'elle n'a pas avoué, Marianna, c'est qu'elle était venue pour danser.

— Si vous y allez, ma fille, vous le regretterez ; peut-être même verserez-vous des larmes dans la suite.

Er Verh iouank dissent, chanson populaire (dialecte de Vannes), recueillie et traduite par Yan Kerhien (*Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, tome XIV, juillet 1895).

Pour danser, chez Le Meur ou chez Riou, où le jazz de Scouarnec entraîne filles et garçons, les jours de foires, — pour retrouver, qui sait ? le jeune homme qu'elle rencontra aux noces à Saint-Rivoal, l'an dernier.



Ph. J. Le Doaré

Châteaulin et l'Aulne

Cl. Ch.

Toute seule, Marianna a gagné la grande rue et le restaurant où sourit, affable, la bonne hôtesse. Dans la petite salle, nous sommes trois, chacun à sa table : Marianna, Jeanne et moi : Marianna et Jeanne, bien faites pour s'entendre, sympathiser et s'entraider.

Jeanne Arzel est de Rosnoën, du village de Kervrezel, face à Trégarvan, là où l'Aulne prend un air



Ph. et Cl. Ch.

Lannedern

de vrai fleuve, où la campagne étale ses splendeurs de verdure et de fleurs, aux bords des eaux vertes de la baie de Landevennec.

Elle en a reçu l'empreinte et la beauté de la terre natale resplendit dans la blondeur de son teint, la sveltesse de sa taille, le bleu céleste de ses yeux, la blancheur de sa carnation.

Marianna est brune comme les filles des îles, ai-je dit, mais d'un brun plus tempéré, moins violent. Ses yeux noirs font valoir les yeux bleus de Jeanne, les yeux bleus de Jeanne font ressortir la flamme des yeux noirs de Marianna.

« Entrez au bal, Marianna... »

— Je n'oserai pas seule, Monsieur... J'ai perdu Jeanne Arzel. Si vous la rencontrez, dites-lui que je l'attends... »

« Tenez, Madame la caissière, voici cinq francs, pour l'entrée... »

— Votre bras que j'appose le cachet.

— Oh, non, si maman en voyait la trace, elle saurait que je suis allée au bal... Elle me l'a défendu. »

Marianna est entrée au bal. Mais elle demeure, debout, sur le seuil.

« Entrez dans la salle et asseyez-vous, lui dis-je à l'oreille.

— Oh, non, je n'oserai pas. Je ne connais personne et je suis bien ici... »

A mon retour, Marianna dansait avec son amie.

Elle était triste. Elle n'avait pas trouvé de cavalier. Elle était l'inconnue... Seules, les filles de la poudrerie de Pont-de-Buis osent inviter les galants...

Elle s'en est allée.

Son visage reflétait la déception de n'avoir pu danser à la vieille foire de Châteaulin, de n'avoir pas rencontré celui dont elle avait — depuis la noce de Saint-Rivoal, l'an passé — gardé le souvenir.

Elle s'en est allée, alors que le soleil illuminait la montagne et la vallée, qu'il miroitait sur les vieux arbres de Notre-Dame, les feuillages, les rochers, sur les fleurs des jardins et au plus profond des eaux de l'Aulne.

Et pourtant Marianna était bien, avec Jeanne Arzel, la plus belle fleur de Châteaulin, qui en compte tant, ce jour-là.

Marianna, la plus belle fleur de la foire de mai,

nous a quittés. Nous ne l'avions pas reconnue et pourtant nous la connaissions tous ici. Nous ne l'avons pas admirée et pourtant nous cherchions celle qui doit être admirée par tous.



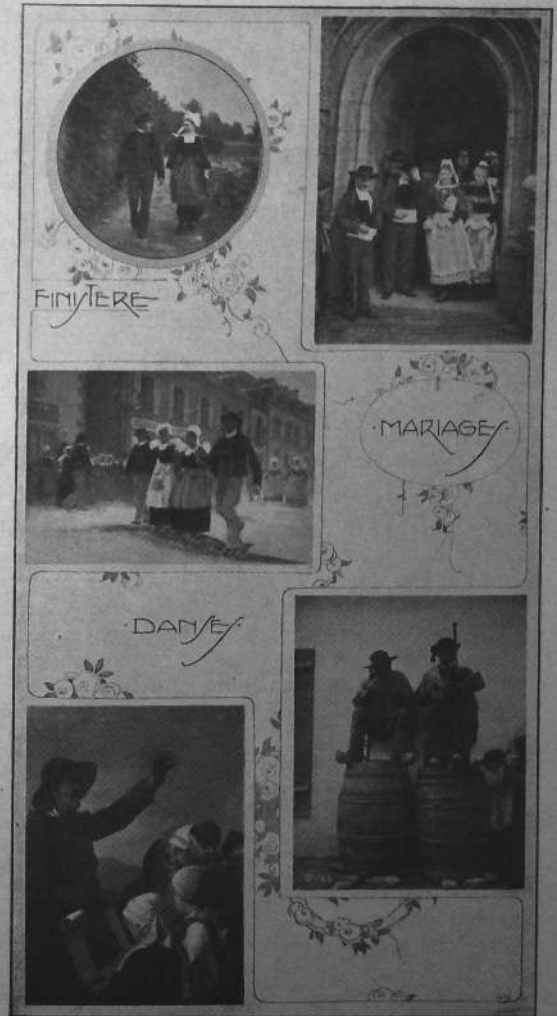
Ph. et Cl. Ch.

*Depuis la noce à Saint-Rivoal,
l'an passé...*

Elle est retournée au pays des montagnes, vers les marais où le soir on voit courir sur la terre des lueurs étranges, comme en ses yeux noirs courent parfois d'autres étranges lueurs.

Elle s'en est retournée vers Loqueffret.

« Pour vous en retourner, comment ferez-vous, Marianna ? »



Cl. H. T.

DE ROSCANVEL A LANDAVRAN

— « Je prendrai le car et s'il est parti, il ne manquera pas de voitures plus petites pour m'accueillir. »

Marianna Nédélec, de Loqueffret, la fille de l'artisan, est partie.

Elle eut un gracieux sourire pour moi, qui connaissait son pays comme elle connaissait le mien, pour moi qui depuis des années ne danse plus. Elle savait que, seule, entre tous, ici, je l'avais comprise.

Elle savait aussi que tous, entre La Feuillée et Plonevez, entre Brennilis et Landeleau, entre Hanvec et Lannedern, que tous admiraient et aimaient Marianna Nédélec, de Ti bihan koat flourik, en Loqueffret, qui, un jour de mai, à Châteaulin, ne trouva pas un cavalier pour l'inviter à danser.

Châteaulin, le 7 mai 1934.

Douze ans après

Douze ans après, je l'ai revue...

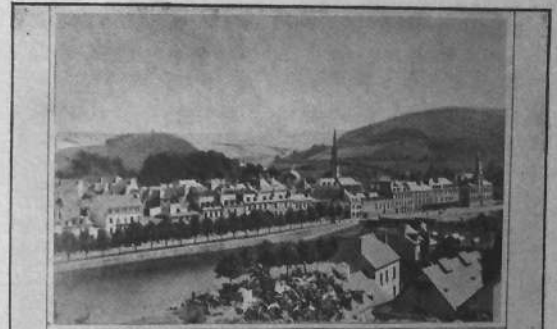
Rencontre inattendue... A Quimper, en une salle d'auberge campagnarde où la cuisine voisine avec la « salle ». Par temps de neige j'avais accompli ma coutumière tournée en ce Kastellin où, une première fois, je l'avais rencontrée... Une table nous séparait. De prime abord, je ne fis pas attention, mais elle, tout de suite, mit sur ma figure, un nom.

C'était au début de 1946, en Janvier... Il n'y avait plus de pain en la cité de Saint-Corentin... Tout-à-coup je m'entendis appeler :

— Monsieur... désirez-vous du pain ? En voici un morceau...

Etonné je regardai et je vis une jeune femme tendant au bout de son bras un peu de pain bis. J'acceptai, remerciai et naturellement nous liâmes conversation.

— Je vous ai bien reconnu quand vous êtes entré, me dit-elle. Vous n'avez pas changé... Je suis Marianna Nédélec de « Ti bihan koat flourik » en Loqueffret, à qui vous envoyâtes jadis votre livre. J'aurais voulu vous remercier, mais j'ignorais votre adresse. Dans



CHATEAULIN



Cl. H. T.

Elle s'en est allée, toute seule, pour revoir à Châteaulin...

les lignes que vous avez écrites, j'ai retrouvé notre conversation de naguère, et Marianna Nédélec, c'était bien moi. Mais (et ce fut comme un reproche...) ce jour-là je n'allais pas à Châteaulin pour danser.

Je m'excusai de ne l'avoir pas reconnue dès l'abord. Elle avait abandonné le costume qui lui seyait si bien pour l'uniforme de la grande ville. Comme je le lui reprochais, gentiment elle ajouta :

— Je l'ai conservé précieusement ce costume et je le revêts toujours aux fêtes, à Paris et en Bretagne. Un jour, je l'espère, je reviendrai habiter mon cher pays...

Elle était demeurée la même. Mêmes cheveux noirs, maintenant en liberté que la coiffe n'enserrait plus, même teint noir, mêmes yeux noirs qui faisaient si bien ressortir les yeux bleus et le teint clair de Jeanne Arzel, même douceur dans la voix et j'ajoute même bon cœur, un cœur de bretonne qui, durant les mauvais jours de la guerre, sut si bien se manifester...

Le lendemain matin, elle me faisait ses adieux, des adieux pressés par l'heure et elle eut, sur un mot de moi, ce cri de femme heureuse et dolente à la fois :

— Ah ! je ne savais pas !...

Elle reprenait bientôt le car de Morlaix et regagnait ce pays de Loqueffret qui, avec les terres voisines, oppose l'effort constant de ses travailleurs à l'aridité des monts d'Arrée et aux marais où, vienne la nuit, on entend de si étranges rumeurs

Une fois de plus, Marianna nous a quittés.

Un jour viendra où, à Châteaulin peut-être, je la retrouverai avec Jeanne Arzel, avec tant d'autres, blondes ou brunes, que je ne sais pas.

Fleurs délicates et précieuses des Cornouailles ! Une fois de plus, comme voilà douze ans, je serai le témoin ému et discret de leurs soucis et de leur bonheur.

Quimper, le 18 janvier 1946.

Entre Kastellin et Kastelnevez

A Lennon montent quelques paysans. Les uns portent le chapeau breton et le « jiletten » avec la chemise empesée. Les autres le chapeau breton, le « gilet tailleur » et la cravate noire : ils ont entre quarante-cinq et soixante ans... Des jeunes sont à la mode de la ville ; avec la casquette...



Cl. H. T.

*Notre-Dame des Portes
à Châteauneuf-du-Faou*

Dans le train, la conversation, même des « giz kër » se fait en langue bretonne. Leur parler est harmonieux et pur de mots étrangers...

A Châteauneuf-du-Faou

... Sur le chemin qui de la gare dévale vers le bourg, deux élégantes, en coiffe de Carhaix, posée très en arrière et que l'on ne devine, de face, qu'à condition d'être du pays... Souliers fins... bas de soie... jupe courte... fourrures...

... Plus loin, une autre élégante, en coiffe de Gourin, le front caché sous un échafaudage savant de cheveux blondissants. Des yeux rieurs qui — est-ce possible, ma Doue ! — semblent rire au gendarme de service et l'inviter à un brin de causette...

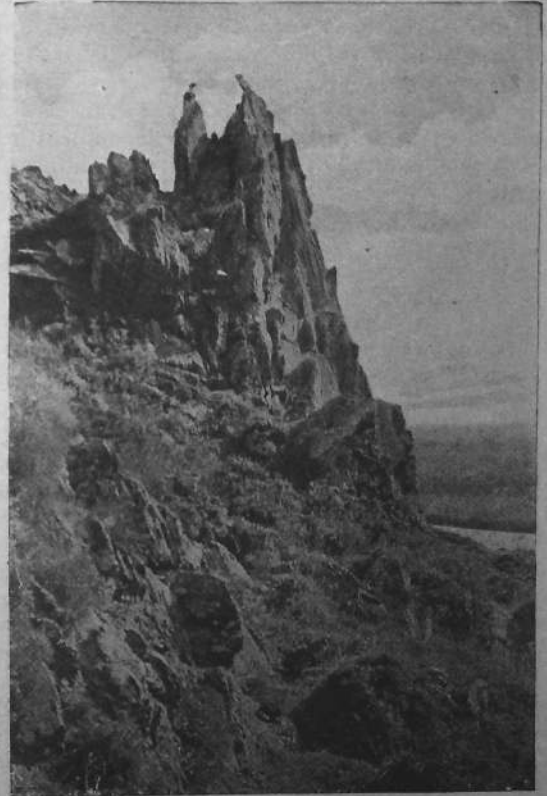
... Elle a posé sa coiffe de dentelles tout à l'arrière, presque sur la nuque. Ses cheveux fous, dessinent, sur son front, d'étranges arabesques et cachent à demi les yeux... Petits souliers surmontés de soquettes retombant inégalement... Toilette bretonne du style le plus pur... Des épaules descend une cape de velours aux lignes soulignées de perles... La pointe du parapluie soulève, quand elle marche, le tissu du vêtement, comme une draperie, vers l'épaule droite.

... Le son aigrelet et familier et sympathique de la bombarde nous attire... Un attroupement de femmes en costumes de Carhaix, de Pleyben, de Châteauneuf, de Saint-Thoïs et de Gouezec. Un marchand, en « glazik », abrité d'une courte blouse à rayures, chaussé de gros sabots à brides de drap brodé, s'époumone à erier, en langue brette, la valeur, la qualité, la nature des chaussons de feutre qu'il offre aux clients ébahis : « Marc'had mat... » « Qualite mat ». Son nez aux lunettes montées sur or laisse supposer un intellectuel déclassé, son bagout de camelot poli atténué par une réserve de « kloareg », son bagage linguistique plutôt rudimentaire, nous retiennent quelques instants... Et deux jeunes paysans de dire : « Celui-ci ne doit pas être le dernier dans son pays... »

Le retour

Le soir... Des marchands, des camelots dépenaillés et sales, hirsutes, assis en cercle dans le tramway, jouent aux cartes, d'autres, hâbleurs et cossus, notre « glazik » compris, s'installent sans façon à la place que je réservai à mon cahier de notes...

Je le retrouverai, au Grand Hôtel, à Châteaulin. Pour lui, qui vient de « faire » Nantes, Saint-Nazaire, Vannes, rien de trop beau, rien de trop cher...



Cl. H. T.

Sur les flancs du Roc'h Trévezel quelques pins, aux branches brisées...

Ce n'est plus le breton bretonnant de Kastelnevez, coiffé du chapeau aux larges bords, arborant un gilet aux broderies celtiques et sonnante de la bombarde...

C'est un monsieur imposant, bagné d'or, lunetté d'or, qui exige sa place et sait la tenir...

Il fait penser à d'autres, à des Bretons ou soit-disant tels : gilets bretons et bragou braz, chapeaux flottants... qui, en d'autres temps et d'autres lieux, et sur d'autres planches que la terre battue des marchés forains, font leur « petite belote » aux frais des badauds naïfs et le soir, dans le train, dépouillent leur étiquette bretonne, découvrant leur mercantilisme...

3 février 1930.

Entre Plounéour et Brasparts

La plaine déserte, faite de tourbes, d'herbes sèches, d'eau croupissante, étend à l'infini la triste désolation de sa nudité terrestre qu'éclaire un soleil presque lunaire...

Les monts et les rochers projettent leurs masses sombres, leurs dents effilées sur l'immensité du « Yeun Elez », en bizarres dessins qui laissent parfois entre eux des éclaircies de terre jaunâtre.

Sur les flancs du Roc'h Trevezel, quelques pins, aux branches brisées, aux aiguilles noircies, comme brûlées, jalonnent la rude montée. Les pointes rocheuses s'élancent vers les nuages chargés d'orage et de pluie...

Le « menez Mikaël » écrase de son poids l'humble chapelle, perdue à son sommet...

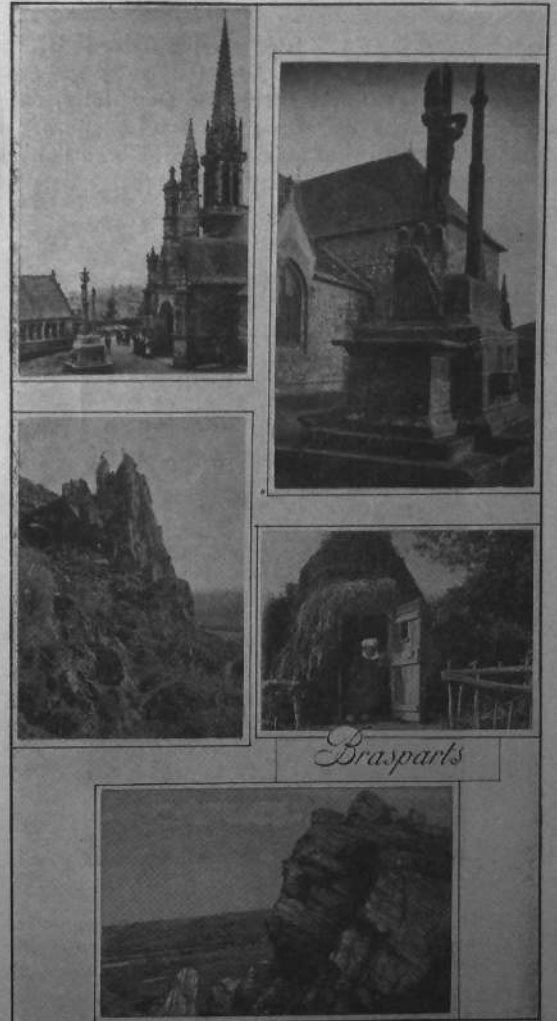
La solitude s'étend de l'oratoire au lointain des horizons, en sa lamentation d'une intense tristesse.

Mais voici qu'au désert succède l'oasis.

Vert des ormes et des bouleaux, des chênes et des haies d'aubépines, ruisseaux courant dans les prairies, vaches, chevaux et moutons frais tondu, dans la végétation montante... Pommiers en fleurs dans les vergers... Maisons s'ouvrant au soleil, sur le bord de la route, au soir de la journée...

C'est Brasparts qui nous accueille, sourire de la vie succédant à la hantise de cette vallée de la mort...

Le 1^{er} juin 1932.



Cl. H. T.

...sourire de la vie, succédant à la hantise de cette vallée de la mort...

Tiik pedi Santez Barba

Chapelle Sainte-Barbe... Humble sanctuaire, caché entre les maisons du bourg, dont on n'apercevait, venant de Saint-Riwoal ou de Plonevez, que l'abside.

A sa place un tas informe de pierres et de poussière.



Ph. et Cl. Ch.

Abside de l'ancienne chapelle Ste-Barbe à Brasparts

Elle n'est plus la vieille chapelle où tant de générations puisèrent le réconfort dans leurs peines, l'espoir en une année meilleure.

Aux temps anciens, le Corps de la Commune s'y réunissait pour délibérer sur les affaires locales. A Sainte-Barbe, qui voisinait avec Notre-Dame et Saint-André, on offrait le blé noir, « gwiniz du », afin que le Saint préservât la fleur du blé des mauvais effets des éclairs.



Ph. et Cl. Ch.

Calvaire de Brasparts

On venait là des villages, de tous les villages, de toutes les fermes, de tous les penn-ti : de Pen rouz et de Squiriou, de Benvern et de Pen a len, de Kerohan et de Coat y val, de Ti er Seven et de Quili vihen, de Sant Mikel et de Ker laguen, de Tré offret et de Saint-Riwoal, de Lost ar hoat et de Bodenna... Et

tous s'en retournaient avec l'assurance que la Sainte leur donnerait d'abondantes récoltes.

★
★

Les voyageurs pressés, les étrangers ignorants passent devant l'amoncellement des débris avec la même indifférence qu'ils cotoyaient jadis la chapelle. C'est vrai qu'elle était, malgré sa grandeur, bien triste, bien modeste. Les bâtisseurs de son temps l'avaient négligée. A l'église proche que patronne saint Tujan, ils avaient réservé tous leurs soins, tout leur art.



Ph. et Cl. Ch.

Détails de l'église de Brasparts

On disait que la chapelle menaçait ruine, ce qui n'était pas.

Mais on cachait qu'elle était un peu gênante, qu'elle masquait les maisons de commerce du voisinage et l'entrée du marché aux cochons.

Cela on ne le disait pas, bien sûr, on le chuchotait, avant de l'abattre.

De ses pierres on élèvera un patronage où les jeunes apprendront à parler l'argot, où l'on jouera « Notre-Dame de la Mouise », en attendant que le fameux « patro » ne remplace l'église comme le cinéma remplacera les vêpres du dimanche...

Brasparts, le 12 avril 1946.



Ph. et Cl. Ch.

Eglise Saint-Tujan à Brasparts

Un cri séculaire

Les jeunes gars de Brasparts et de Saint-Rivoal, de Lannedern et de Loqueffret sont revenus du conseil de révision. Ce matin je les ai croisés dans la montagne, en auto, un drapeau flottant haut et droit au-dessus du capot.

Ce soir, ils rentrent, un peu agités encore par le cidre des pommes Germaine et par l'émotion de la visite... Ils s'égaillent par les auberges du bourg dont les unes portent l'inscription : « fermé le mardi », d'autres : « fermé le jeudi ».



Cl. H. T.

Fillettes sous le porche de l'église de Brasparts

Ils sont tous là, ceux de Coz castel, de Kernoun, de Kergarec, de Bodriec, de Coatiliou et de Couzanet en Loqueffret, ceux de Stumenven, de Bodingar, de Goazaludu, de Rocquinarc'h en Saint-Rivoal, avec ceux de Qivvit, de Coat al lae, de Mescoz en Lannedern.

Le cri strident, longuement modulé, des montagnards se répercute d'un bout à l'autre du bourg et les groupes se répondent...

Je songe qu'aux mêmes cris que lançaient, voici près de trois siècles, les compagnons de Le Balp, et qui se transmettaient de vallée en vallée, de menez en menez, accouraient les hommes de vingt paroisses...

Brasparts, le 12 avril 1946.

De Pleyben à Brasparts

Du sommet de la côte abrupte qui aborde la vallée où Brasparts étale ses premières frondaisons, le gros bourg se présente à nous dans toute sa blancheur resplendissante, ancré à mi-hauteur. La fine aiguille de sa flèche de granit perce le bois de hêtres voisin. Tout au-dessus, à la rencontre du ciel et de la terre, le Menez Sant-Mikel luit aux rayons d'un soleil qui fin de septembre semble nous faire ses adieux.

Brasparts, le 24 septembre 1945.

Un homme heureux

J'ai rencontré un homme heureux.

Où cela, me direz-vous ? A Nice, à Cannes, à Deauville, à Dinard ? Dans les « palaces » de Londres ou de Paris, dans les grandes villes de luxe où, le soir, frappent de leurs ailes multicolores les papillons aux lampes brillantes des avenues ?

Non.

Sur les plages qui, vienne l'été, se peuplent d'un monde bariolé de couleurs et de races indéfinies, d'un monde stupide et prétentieux ?

Non.

Mais, par un sombre soir de décembre, au milieu des montagnes d'Arrée, là où l'immensité désolée de rochers, de pierres, de bruyères, d'eau stagnante, de marais et de tourbe, emplit l'âme d'une appréhension intraduisible, là, j'ai rencontré un homme heureux.

Il a connu les grandes cités et l'esprit mauvais qui

y règne, les centres ouvriers où l'œuvre de haine divise ceux qui devraient demeurer unis, les éclairages nocturnes des boulevards, les lumières clignotantes des passages et des ruelles suspectes, les scènes des quartiers pauvres, les hauts salaires des usines et la vie des bouges. Il a travaillé dans les plaines de la Beauce chez les fermiers rapaces et durs, dans les herbages de Haute Normandie, partout où le patron n'est pas un homme de sa race, de son clan, de sa langue, de sa religion, là où il est l'exploiteur, celui qui ne calcule les souffrances et les peines des autres, leurs besoins de solitude, de bonté et de joie qu'en relation avec son avidité de gain et de bénéfices. Il a



Ph. et Cl. Ch.

*Kroaz Jacob, route du Faou,
pès de Brasparts*

mêlé sa vie de labeur à la vie de labeur anonyme des flamands, des kabyles, des polonais et des espagnols dans les cultures et les usines, les distilleries et les sucreries. Il a appris des mots venant de tous les langages et enseigné aux autres des bribes du sien.

Il a vu, il a souffert, il a comparé, il a compris, il a conclu : « Il n'y a de vrai, de pur bonheur que dans mon pays de Bretagne ».

★ ★

Trente ans à peine, les traits énergiques, le corps bien découplé, les membres agiles, il a mis son baluchon au bout de son bâton, il a emmené sa femme et ses enfants. Avec eux, il est revenu au pays et il m'a dit :

« Je suis heureux ».



Cl. H. T.

*...Il est allé à Plestin...
(Grève de Saint-Efflam)*

En connaissez-vous beaucoup qui l'avoueraient devant un étranger, devant un inconnu ? qui n'auraient pas peur d'une moquerie, d'une expression, d'un regard ?

« Mon pays ? Brennilis, sur le versant de la montagne, face au Menez Mikel, ma patrie, la seule, l'unique...



Ph. et Cl. Ch.

Le chemin du lavoir à Brasparts

« Oh ! je sais : Loqueffret, Lannedern, Botmeur, la Feuillée, Plonevez ont leur charme, différent de celui de chez nous. Mais à tous, je préfère Brennilis.

« L'hiver, sur le bord de la route, je casse des cailloux et je rapporte vingt-sept à trente francs par

jour. L'été, je retourne en Beauce et je me loue comme tâcheron...

« Je suis musicien et il n'y en a pas de meilleur que moi entre la Feuillée et Brasparts. Demandez à Ambroise et Ambroise vous le dira. N'est-ce pas Ambroise ?

« A la maison, j'exerce mes petits, qui, comme moi, seront accordéonistes.

« Alors qu'en ville la soirée se passe au cinéma, ici, on s'en va les uns chez les autres, après la journée. Le cidre et le vin sont sur la table avec le beurre, le pain et le lard... Et nous racontons les vieilles histoires du pays. N'est-ce pas Ambroise ?

« Ici tout le monde s'aime et s'entraide. Pas de rivalité, pas de jalousie, pas de dispute. Tout le monde est uni...

« En ville les ouvriers sont divisés par la politique ? Ici pas. Nous nous comprenons parce que nous sommes de même race.

« Mon pays est pauvre. Mais, quel beau pays... Il n'y en a pas un pareil sur la terre. Les peintres et les écrivains devraient venir. Je le leur ai dit à Paris, où ma femme était en condition chez M. R. D..., de l'Académie Goncourt. Je lui avais conseillé à M. D... de passer ici quelques semaines. De son séjour il aurait tiré un roman ou tout au moins quelques belles pages... Mais, les parisiens, ce qu'ils cherchent, ce sont les grands hôtels, les relations et la bonne table.

« Ici c'est le désert. M. D... ne m'a pas écouté. Il a voulu être sacré barde et il est allé à Plestin. Ce n'est pas là qu'il aura appris à connaître l'âme bretonne. On ne la rencontre pas sur les plages à la mode... »

Ayant dit, alors que l'autocar, sur les 19 heures d'une triste et pluvieuse soirée d'hiver s'arrêtait à Brennilis, il me serra la main et descendit sur la route noire, m'ayant répété pour la centième fois :

« Je suis heureux ».

Au loin, dans la campagne, on apercevait la petite

lumière vacillante de sa maison qu'il me montrait au milieu de l'obscurité et de la tempête, en me disant :

« C'est là ».

Brennilis, décembre 1934.

De Carhaix à Carnoët

De la collégiale, la tour carrée se profile, par delà les maisons basses de la vieille cité, bâties à la file.

Au-dessus du portail, Trémour, fils de Conomor et de Tryphine, tient sa tête entre ses mains. Est-ce vandalisme, esprit d'imitation, les autres saints n'ont plus de tête, n'ont plus de main, pour tenir leur chef vénérable, l'offrir aux fidèles en hommage.

Plus loin, on devine la tour massive de Plouguer, au milieu du cimetière.

Entre les collines, la chapelle Sainte-Catherine, que baigne l'Aven d'Hyères, s'abrite au pied des rochers couverts de lierre.

Des fouillis de fougères, des ajoncs déflouris, de la bruyère, surgissent des filles brunies.

Au flanc des monts, des chevaux traînent une charue. Les bras pesant sur le mancheron la conduit un paysan quasi nu.

Et puis ce sont de petits prés, de vert semés, bordés de haies vives, de chênes feuillus qu'on oublie d'émonder.

Sur le banc, dans le wagon du petit train qui, de Carhaix mène à Guingamp, un jeune garçon, avec sentiment, chante une chanson, d'un air dolent. Il s'en va, me dit-il, à Carnoët, « au ravitaillement ».

Et puis, et puis, le train est envahi, par les touristes qui, de Paris, sont venus, à peine vêtus. De solitude, il n'y a plus, de tranquillité non plus.

Entre Carhaix et Carnoët, le 6 septembre 1945.

Spézet

Vingt années ont passé depuis que, au pas lent d'un cheval traînant une voiture paysanne, je parcourai les landes jaunies par septembre, entre Kastelnevez et Gourin, admirant la beauté d'un paysage, vierge encore, de toute atteinte des vandales...



Cl. H. T.

Vieille maison à Carhaix

Aujourd'hui, l'automobile court par les chemins défoncés, ne laissant au conducteur ni le temps, ni la liberté de reconnaître les lieux qu'il visita autrefois, l'esprit libre, et les yeux vifs.

Campagne aux petits héritages bornés de haies : au lieu d'ajoncs et de genêts, des cultures un peu frustes, peut-être, mais qui prouvent, avec l'inhabileté des hommes d'ici, leur bonne volonté...

Spézet... La retrouverai-je la triste bourgade aussi triste qu'elle m'apparut alors ?



FINISTÈRE
FOIRES & MARCHÉS



Cl. H. T.

Les maisons ont toujours leurs murs blancs, les habitants étonnés, toujours, au coin des lèvres, le même sourire hésitant...

Mais, le cimetière, l'un des plus troublants, des plus impressionnants qu'il me fût donné de voir, ne dévale plus de l'église vers le chemin, les tombes de schiste noir n'ont plus leurs oiseaux qui, au creux des coquillages, venaient se désaltérer...

Les femmes et les filles ont toujours leur corselet de velours, et, sous la coiffe ronde aux barbes relevées, le même teint brun et les mêmes yeux noirs...

A la sortie de l'école, le midi, c'est dévalant la pente, la longue théorie des bandes piaillantes et pourtant disciplinées des fillettes. Le bleu, le vert, le rouge, l'ocre, le jaune et le citron, le tango, le jade et le violet, les habillent. Bas et sabots, jupes et corsages, bonnets et châles vont chercher toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Les garçons eux-mêmes ont arboré toute la gamme des coloris : culottes et vestons, bérets et chapeaux forment de pittoresques assemblages.

Toutes ces couleurs, se détachant sur les murs blanchis à la chaux des maisons, par un soleil resplendissant de juin, évoquent les chaudes visions des pays africains, de même que le teint des femmes rappelle celui des Andalouses.

Spezet, le 3 juin 1932.



Cl. H. T.

*Quatre bigoudenn en excursion sur la lande.
A l'horizon les « Trois Canards »*

DE L'AULNE A L'ELORN

De Térennès à Roscanvel

De la baie de Landevennec au pont de Térennès, des profondeurs de l'Aulne aux hauteurs de Marros, de l'anse de Poulmic à la jetée du Fret, en passant par Hirgair, de Lanvéoc et de Saint-Fiacre, aux portes de Quélern, ce n'est qu'une succession de visions émouvantes et merveilleuses.

Mystérieux, les sous-bois de Quélern, quand on a franchi l'enceinte, nous amènent, par des sentiers encadrés de haies de fuschias arborescents aux fleurs rouges et violettes, vers le désert des landes arides et rocheuses, les campagnes verdoyantes et boisées qui s'étalent au pied de Roscanvel...

La colline, du fort Robert et du fort Dauphin à la Pointe Espagnole, domine le panorama le plus impressionnant que je connaisse.

La rade de Brest brille de tous les feux d'un soleil

qui se reflète sur les eaux, sur les barques et les navires de guerre, et, tout là-bas, sur les fenêtres des habitations qui s'allongent de la vieille ville et du château vers la Pointe Saint-Mathieu.

Tout autour, c'est la mer : mer disciplinée de la rade, mer indomptée vers le large d'Ouessant.



Cl. Ch.

Eglise de Roscanvel

A l'intérieur, des fermes : Kercadio, Trevarguen, s'abritent derrière quelques rideaux d'arbres noueux, inclinés par le vent.

Les barbelés se cachent dans les bruyères et les ajoncs.

Les maisons basses du bourg dégringolent vers l'église par les ruelles étroites que balaient les fuschias géants.

Une tranquillité étonnante, une douceur de vivre, une solitude, planent sur le bourg assoupi, alors que la chaleur du début de septembre éloigne des ruelles et des placettes, des cours et des carrefours, la population féminine de cette bourgade ignorée.

Roscanvel, septembre 1933.

A Châteaulin :

Au marché

Je n'ai point vu aujourd'hui la petite marchande de Quimper qui, sur la place de Châteaulin, près de la halle, vend de beaux rubans de velours aux paysannes... Mais j'ai revu la fille aux cheveux roux ardents, couleur de feu, droite, élancée, en costume de bourleden qui chaque fois descend à Quemeneven. Elle a vraiment grande allure et du « chic », mais ne saurait faire oublier la mercière fouesnantaise aux colifichets dont raffolent les jeunes de « Kastellin ».

5 février 1930.

Sur les quais, un soir d'hiver

Il est près de sept heures du soir... il fait nuit... Ce Breton, l'un des plus riches du pays, s'en va, son large chapeau bien planté sur sa tête ronde, le corps recouvert du manteau noir qui lui donne, avec sa figure rasée, l'air d'un prêtre ou d'un missionnaire. Son ombre se profile sur le pont de pierre de l'Aulne, comme se profile sur la montagne, un peu plus loin, l'ombre des clochetons de la maison commune...

5 février 1930.

Matin à Châteaulin

Le flot immobile ne ressemble en rien à l'Aulne en furie des mois derniers... Les maisons du quai Cosmao se mirent dans l'eau tranquille et claire...

La chapelle Itron Varia Kastellin s'illumine des premiers rayons du soleil tandis que le « bourk koz » s'éveille à la vie active des rudes travailleurs de son îlot terrien...

Au-dessus du fleuve

Au-dessus du fleuve, agité encore par la tempête d'hier, s'agitent aujourd'hui les marronniers en fleurs.

Au-dessus des marronniers en fleurs, luisent les ardoises bleues des toits.

Au-dessus des toits luisants grimpent les débris des carrières.

Au-dessus des débris des carrières, frissonnent les chênes et les sapins.

Au-dessus des chênes et des sapins, s'en vont par bandes les nuages noirs, chassés par le vent de mer.

Au-dessus des nuages noirs, s'en allant par bandes, un ciel plus clair, répand sur la ville, par ce soir de juillet, sa lumière crépusculaire...

Au-dessus et au-dessous des nuages, tout autour de nous, nous enveloppant, c'est le cri des mouettes, le grondement des eaux à leur chute, le tintement grave des cloches, l'apaisante solitude de la nuit qui vient...

Châteaulin, le 3 juillet 1930.

Notre-Dame de la Montagne

L'îlot de Notre-Dame émerge, avec ses beaux arbres, ses vieux chênes millénaires, ses ombrages touffus, ses vertes prairies, ses ardoisières abandonnées, son sanctuaire, son calvaire, son portique aux marches de granit usées et les humbles et rustiques demeures collées à ses flancs.

Un glissement considérable des roches détachées par les pluies, faillit faire disparaître à tout jamais ce site pittoresque et les beautés artistiques de ce lieu de pèlerinages. De pauvres maisons d'ouvriers

furent ensevelies sous les pierres de schiste, avec les meubles et les souvenirs de famille.

Aujourd'hui, la montagne a repris son aspect accoutumé. Les ruines du château de Nin se drapent toujours de lierre et d'ajonc. Les vaches paissent toujours l'herbe trop verte d'un août pluvieux. L'hôpital abrite toujours ses vieillards, ses bonnes sœurs et sa petite chapelle au plus haut sommet.

L'air est tout imprégné de la pluie torrentielle des jours passés, de ce matin même...

La campagne, lavée par les ondées, se dessine très nette et claire. On dirait un tableau retiré d'un grenier, dont un peintre aurait avivé les couleurs fanées, faisant apparaître soudain des détails infimes, des scènes gracieuses, des nuances que jusqu'ici nul n'aurait soupçonnées.

Tout le long des quais, les habitations de la ville s'étendent, séparées par le fleuve et les rangées d'arbres.

D'innombrables vallées serpentent autour des monts dont les pointes aiguës percent le brouillard. Les moissons de blé noir en fleurs et les pommiers aux fruits rouges s'accrochent aux flancs de Banine.

Châteaulin, le 3 septembre 1931.

Un matin en Mars

Les ajoncs fleuris tapissent la lande d'une nappe d'or clair qui se déroule jusqu'au fond de la vallée où chante et fuit le ruisseau d'argent.

Les arbustes, des taillis forment un rideau d'or sombre qu'à l'infini limite le ciel gris, tout humide encore de la pluie d'hier.

Autour de l'or clair, autour de l'or sombre, la ceinture de la mer immense et glauque.

Et c'est l'image de la Bretagne : des fleurs sauvages, de la lande, des arbres, la mer, le ciel, avec l'odeur forte qui se dégage des profondeurs de la terre.

Entre Quimerc'h et Hanvec, le 4 mars 1931.

A Landerneau : Tout le long de l'Elorn

Tout le long de l'Elorn, un soir de Mardi-Gras, on fait à Landerneau, de bien étranges rencontres...

Ce soir est joyeux et les bandes mettent dans l'air de la vieille cité une note de renouveau. Les beaux masques, jeunes filles et jeunes garçons, s'en vont en chantant... la foule déambule par les rues étroites et les venelles obscures...

A l'écart, sous les allées ténébreuses, une forme noire, au bord du fleuve, regarde l'eau noire. On dirait qu'elle veut se mêler à elle et engloutir sous les flots immobiles un secret... Cette forme ? Une jeune fille plutôt...

Elle cherche la solitude et fuit le monde bruyant. Chez elle nulle lassitude morale, aucune défaillance. Tout simplement le besoin d'être seule et de dire à l'eau qui s'en va vers la mer ce que les hommes d'ici ne comprendraient peut-être pas...

Pendant une heure, nous avons causé de la Bretagne, des peuples si divers qui vivent sur cette terre étrange, des écrivains et des poètes qui l'ont aimée et défendue...

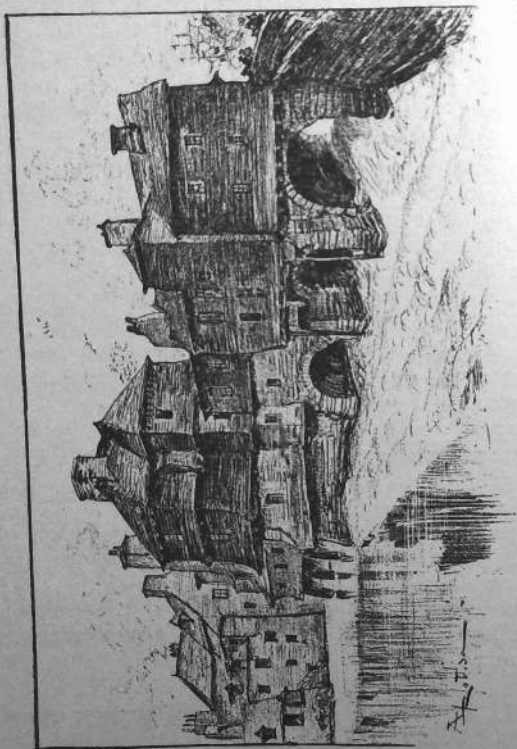
Nous nous sommes quittés : dix heures sonnaient à Saint-Houardon... Nous ne nous connaissions pas, nous ne nous reverrons jamais...

Tout le long de l'Elorn, un soir de Mardi-Gras, on fait à Landerneau, de bien étranges rencontres.

4 mars 1930.

Matin à Landerneau

On se croirait en mai... Par ma fenêtre j'aperçois le panorama des quais bordés de marronniers... les oiseaux gazouillent dans les branches... un bateau se balance sur l'eau ridée de l'Elorn : sa voile brune me cache les façades blanches du quai de Cornouailles... les mouettes se pourchassent avec des cris stridents à la surface du fleuve...



Dessin de A. Robida

LANDERNEAU : Le Vieux Pont sur l'Elorn

Cl. H. F.

De leurs pas nerveux, les petits chevaux du Léon trottent... Les sabots des femmes et des enfants résonnent en clic clac sur le pavé des rues. Là-bas, au sommet de la Montagne, un soleil pâle, convalescent, se pose avec langueur sur le clocher ajouré de Saint-Thomas de Cantorbéry...

5 mars 1930.

A l'hôtel, sur les quais

Elles sont deux bonnes d'hôtel. Toutes les deux brunes, toutes les deux grandes, toutes les deux portant par-dessus leur robe de paysannes, le même tablier blanc et sur la tête la même coiffe du Léon...

Sérieuses et tristes comme leur pays, elles semblent refléter en leurs yeux noirs, la religiosité de ce vaste pays des prières et de la foi.

Oncques on ne les vit rire ou plaisanter.

Avec les salles hautes et froides du vieil hôtel léonard, avec le silence de cloître de cet asile des représentants de commerce, elles forment un ensemble caractéristique. Elles sont bien un symbole de ce pays qui, malgré l'afflux des passants de toutes races, de toutes langues et de toutes origines, demeurera encore longtemps, pour son plus grand bien, tel que je l'ai contemplé, une fois de plus, aujourd'hui...

2 avril 1930.

Au bord de l'Elorn

De leurs fenêtres grand'ouvertes, les maisons du quai de Léon, riant, accueillantes, au pèlerin passionné de la Bretagne qui, au temps de la Saint-Jean, aborde au pays de Landerne. Et cela fait opposition à la morne Grande Palud que l'Elorn arrose, nonchalante aujourd'hui, quand sonnent les neuf coups de l'ancienne heure...

Barrant l'horizon, un trois-mâts de Bergen se balance mollement. Beau bateau, en vérité, que ce *Kath-Jurgensen*. Lui aussi, de ses mâts peints, de sa coque



Le vieux pont sur l'Elorn à Landerneau

Cl. H. T.

blanche, des sapins odorants que renferment ses flancs, il rit... Il rit des yeux blancs de ses matelots, des dents blanches de ses mousses...

1^{er} juillet 1930.

Kath...

Kath-Jurgensen ?... Nom surprenant et pourtant familier, se balançant à l'avant du trois-mâts de Bergen, ancré au port de Landerneau.



Cl. H. T.

Vieilles maisons de Landerneau : pignons pointus, toits moussus...

Kath ? Vous me rappelez parmi de vieilles choses, une jeune figure, rieuse et brune, d'un pays qui, comme le vôtre, parle un langage inconnu des Francs...

Kath ? Vous me rappelez un nom semblable au vôtre, qui signait des vers naïfs et pourtant forts,

pleins d'avenir et de promesses, au temps fugitif de ma jeunesse...

Kath ? Vous me rappelez une vieille ville dans un vieux pays, de vieux arbres dans un bois séculaire, de vieilles pierres dans un couvent en ruine, tout là-bas, au centre de l'Argoat, dans les profondeurs de la Montagne Noire, au bord des ruisseaux clairs qui chantaient à mon oreille, jadis, comme vous *Kath*, aujourd'hui.

Kath ? Vous me rappelez la fille du bedeau, de celui qui sonnait les cloches au pays breton, du sonneur qui sonnera peut-être un jour le triomphe de la race, qui était aussi tisserand et tissera peut-être un jour le linceul de l'oppresseur...

Kath ? Kath ? blonde fille de Bergen, qui balancez votre nom à l'avant du trois-mâts ancré au port de Landerneau, sur l'Elorn, ne seriez-vous pas sœur de *Kath*, la brune fille de l'Arrée, dont le père sonnait les tristes glas du soir, qui sonnera peut-être un jour, comme vous *Kath-Jurgensen*, un jour proche, les cloches de la résurrection...

2 juillet 1930.

Vieilles maisons

Vieux pays

Vieilles maisons de Landerneau : pignons pointus, toits moussus, façades aux ardoises d'argent, petites fenêtres aux carreaux multiples et noirs... tristes maisons qui abritez votre vieillesse agonisante à l'ombre de Saint-Thomas...

Boutiques à jamais closes, éventaires vides, que n'éclaire plus le sourire de la marchande de jadis...

Portes sculptées, poutrelles ouvragées, escaliers tournés, qui ne gémissiez plus sous le pas pesant de l'habitant...

Salles hautes et chambres basses qui ne vous égayez plus au rire des filles de Cornouailles...

Rues étroites, obscures et pensives où ne filtre plus la lumière des ateliers, ni l'éclat des bouteilles de

« gwin ardent » et de « vulnérable » dans les tavernes, au reflet des chandelles de suif. Opulents jambons, boules de saindoux, chapelets de saucisses et d'andouilles fumées dans les vastes cheminées, « huero briz » et chamillard, dans les vieux bols peinturlurés, aux mains calleuses des paysans...

Votre âme à vous tous, à vous toutes, les vieilles choses s'en est allée avec celle des vieilles gens, des vieux bretons aux larges chapeaux, des vieilles bretonnes aux coiffes de linge brodé...

Les temps sont révolus. Saint-Thomas lui-même, quoique de Cantorbéry, n'entendra plus la voix de ses fidèles ni le gémissement étouffé de leurs prières sur les dalles de granit...

Vieux quartiers, vieilles rues, vieilles maisons, vous ne serez plus demain qu'une ombre vacillante aux contours imprécis. Déjà l'ossuaire où reposent les « chefs » de vingt générations tombe en ruines et l'hygiène, tout à côté dresse le monument caractéristique du règne des nouveaux dieux : l'alcool et son ministre, le mastroquet...

3 décembre 1930.

8 h. du soir.

Les deux Landerneau

Les maisons blanches aux volets blancs s'éclairent aux rayons de la lune et s'allongent tout au long du quai de Cornouailles.

Les maisons grises de granit rouillé s'effacent dans l'ombre des marronniers en fleurs, tout au long du quai de Léon.

Entre elles, l'Elorn, se promène, paresseuse, reflétant dans ses eaux limpides, les maisons blanches et les maisons grises des deux Landerneau.

Avril 1931.

Au port de Landerneau

Jeannette, le beau bâtiment de Rotterdam, lance par ses cheminées, les fumées de ses chaudières sous

pression et pourtant, immobile, au port de Landerneau, elle attend le lendemain.

C'est le soir qui vient... Entre les rangs des marronniers, voici la file des maisons sur les quais, encadrées par la flèche de Saint-Thomas et le bateau hollandais. Elles se mirent dans les eaux débordantes de l'Elorn et sur elles passent les nuages gris des fumées.

Un chaland se vide tout près de son sable de mer que des bras robustes de manœuvres déversent sur la terre ferme.

Les chasseurs alpins, après la soupe, flanent sous les arbres... les jeunes filles aux costumes de couleurs vives arrivent par bandes...

20 mai 1931.

De ma fenêtre

De ma fenêtre, sur le quai de Léon, je domine les allées sous lesquelles, à l'aise, les familles se reposent et les enfants jouent.

Les feuilles des arbres reflètent toutes les gammes du vert : vert sombre des jeunes pousses, vert tendre de quelques autres, vert bordé de feu de la plupart.

Au travers les branches, j'aperçois, à quai, le trois-mâts *Both*, de Hamburg, avec son chargement de bois du Nord, ses marins jouant au water-polo sur l'Elorn, son capitaine, aux cheveux filasse et aux yeux bleus, sa femme, une petite laide, dont la voix rèche appelle, en langue allemande, ses nombreux héritiers en hailons...

Des hêtres, sur l'autre rive, limitent l'horizon.

En face les maisons, dont on n'aperçoit guère que les toits d'ardoises bleues parsemés de taches de ciment et de cheminées, semblent former comme la base d'une colline très haute dont l'herbe de lande d'un vert naissant n'est séparée du ciel que par une ligne de bois touffu d'un vert incertain.

Dans l'air sifflent les hirondelles et les martinets, tinte la voix grêle des clochettes.

Sur terre, le bruit des pas feutrés des jeunes filles, des sabots claquants des ouvriers, le ronronnement

continu des bavardages et dans le lointain la chute de l'eau du fleuve, au barrage, du côté de la Grande Palud, annoncent le jour qui s'achève et la nuit qui tombe.

Landerneau, 1^{er} juillet 1931.

21 heures.

Un soir d'orage, après la pluie

Par cette soirée orageuse d'août, alors que la pluie, par torrents, a lavé le ciel encore lourd, du quai de Cornouailles, par delà l'Elorn trouble, on aperçoit, se profilant dans la masse des nuages, les doubles galeries et les petits clochetons de Saint-Houardon...

Ils semblent se dégager, hautains, aux flancs de la tour carrée et robuste, du groupe des vieilles maisons de granit rouillées ou de chaux blanchies que soulignent le quai de Léon...

Les mille cheminées, sur les toits verdis, lancent vers l'infini, des milliers de petits tuyaux...

On dirait un orgue puissant, dressant sur ses harmonies fongueuses, le sanctuaire lui-même...

Landerneau, le 6 août 1931.

Octobre, te voici...

Octobre, te voici... Et, avec toi, ton cortège de splendeurs suprêmes.

Les matins sont frais. Le ciel, chargé de brumes, s'éclaire. Les arbres ont les feuilles mouillées et presque flétries de leur sommeil dans l'air humide : elles revivront bientôt.

Le soleil, timidement d'abord, puis dans toute son incomparable beauté illumine, au matin d'octobre, les lanternes de Saint-Thomas : au travers filtre un coin du ciel.

Le grand bateau hollandais est immobile sur l'Elorn, ses voiles rouges se dressent au niveau de ma chambre, par dessus les marronniers.

Les mouettes rasant l'eau tranquille et sifflent longuement. Les cloches tintent dans la paix du matin qui s'éveille.

Landerneau, 1^{er} octobre 1931.

Adieu aux Cornouailles

Je vais vous quitter, Cornouailles aimées, que, depuis le début de cette horrible guerre, je n'avais pas revues.



Cl. H. T.

Chapelle Sainte-Anne de la Palud

Est-ce pour quelques mois ? Est-ce pour toujours ?
Je ne sais ! Le temps m'a marqué de son empreinte
et en guerre les années comptent doubles.

Poliment on m'a dit que j'étais demeuré le même.
Du Léon grave des ossuaires à la gaie Cornouailles
des vergers, j'ai entendu la même chanson.

Adieu, Cornouailles, au revoir, peut-être. Qui sait ?

Vous reverrai-je jamais, sites enchanteurs des rives
de l'Aulne, de l'Elorn, de l'Odet et de l'Ellé ?

Vous reverrai-je clochers, églises, de Saint-Houardon, de Saint-Corentin, d'Argol et de Kerfeutenn ?

Vous reverrai-je, filles à l'œil noir des montagnes de Lannedern et de Spezet, de Trégarvan au teint clair et fleuri, du grand Ergué et de Saint-Coulitz, élégantes et fines de Douarnenez et de Fouesnant,

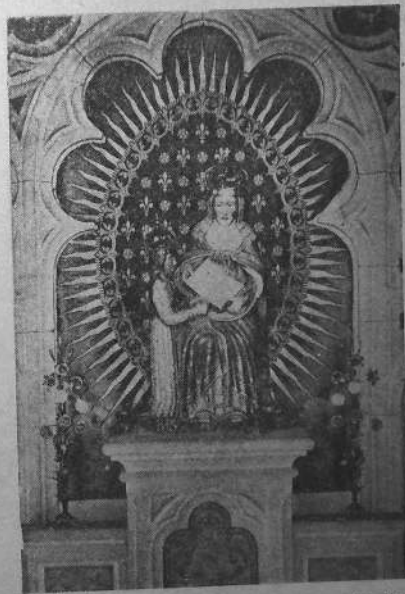


Photo Le Carnec, à Douarnenez

Cl. Ch.

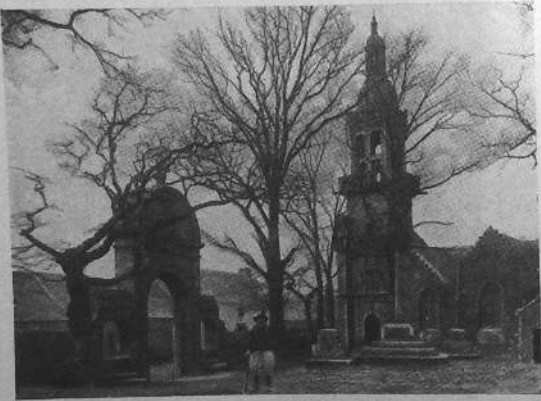
Statue de Sainte Anne de la Palud

sardinières aux sabots sonnant clair de Concarneau
et de Camaret, jeunes hommes musclés du pays des
luteurs, buveurs de cidres amers de Clohars et de
Bénodet, femmes fiers de Kerné, robustes, songeuses
de Plogoff et de Beuzec, vieilles bretonnes à l'œil
bleu, aux coiffes jaunes des veuves, vieux marins
assis à la file sur le quai des Ports ?

Vous reverrai-je, baies de Landevennec, d'Audierne et des Trépassés, rochers de Saint-Guénolé, de Roscanvel et de Lagatjar ?

Entendrai-je encore le mugissement de vos conques marines, la cloche d'alarme de vos phares, mers troublantes de Penmarc'h et de la pointe du Van ?

Reverrai-je le sourire de votre printemps, vergers de Beig-Meil et de Lennon, fuschias de la Pointe espagnole et de Quélern, mimosas de Sainte-Marine ?



Cl. H. T.

Chapelle Notre-Dame du Menez Hom

Entendrai-je retentir à mon oreille attentive, les soniou et les gwerziou de vos bardes, les plaintes de vos mendiants, le jazz moderne de vos bals de Rosporden et de Châteaulin, le son strident de vos bombardes ou plaintif de vos binious.

Reverrai-je la splendeur de vos pardons de Ti mam, Doue en Kerfeunteun, de Sainte-Anne-la-Palud, mère de la Vierge, des Notre-Dame de la Joie en Penmarc'h, de Roscudon en Pont-Croix, du Bon Voyage en Plo-

goff, de Rumengol près du Faou, des Portes en Kastellnevez ?

Serai-je encore saisi d'appréhension et de crainte devant l'épouvante du gouffre du Raz de Sein et du leun Elez, devant la solitude émouvante des marais de Brennilis et de Brasparts que domine le Menez Mikaël, patron des Celtes ?

Verrai-je se profiler à l'horizon la blancheur des maisons de pêcheurs sur la colline nue, au milieu des pins inclinés, au bord de la côte rocheuse ?

Cornouailles, pays du cidre amer et du « huero briz », adieu ! Qu'un peu de moi-même flotte quelque temps au-dessus de vos champs, de vos landes, de votre mer et de vos bois, que mon nom demeure sur les lèvres des mères, que le soir, autour des foyers, on évoque parfois le souvenir du « marac'h'dour gloan ».

Que les saints de vos pardons et de vos chapelles, de vos ossuaires et de vos calvaires veillent sur vous.

Quimper, le 19 janvier 1945.



Cl. H. T.

*... Le Léon, pays magnifique par sa race,
sa langue et sa fidélité...*

PAYS DE LÉON

Entre Plouvorn et Plouenan

Pays nu : des haies d'ajonc fleuries d'or... des champs de pommes de terre et de lin, des chevaux gambadant par les prairies... des bouquets d'arbres... Et, dominant le tout, le clocher à jour de Plouvorn, la flèche superbe de Notre-Dame de Lambader... une croix de mission... dans le repli des vallons, un château.

Symboles... Le travail opiniâtre, obscur, tenace et pourtant lucratif du paysan, s'abritant aux pieds des deux puissances éternelles : la puissance divine représentée par la croix des clochers et des calvaires ; la puissance humaine symbolisée par le château...

A l'horizon, la ligne inscrit d'un trait noir, et net, sur le ciel sombre d'un soir d'avril : le Léon, pays magnifique par sa race, sa langue et sa fidélité.

2 avril 1930.



Cl. Ch.

Dessin de Raoul David

DES MARAIS DE REDON AUX SOURCES DE LA VILAINE

Campagne bretonne

Quel peintre saura te rendre ta beauté, campagne bretonne ?

Les fougères séchées rampent rougies, sur le sol de la lande... Les petits ajoncs nains, d'un vert tendre, surmontent maintenant les bruyères mordorées... Les toiles d'araignées, au matin, scintille de mille gouttelettes d'argent... Les pins verts laissent tomber, brunies, leurs aiguilles. Les hêtres, les bouleaux et les chênes assortissent leurs feuilles rouges, roses, cachou, avec les gris des troncs. Et cela est d'un ensemble merveilleux, de couleurs vives et mortes, neutres et violentes...

Les haies de terre, recouvertes d'ajoncs, font place aux haies primitives du primitif Gwened : de longues files de pierres schisteuses, fichées en terre, droites, limitent les champs et semblent, comme les soldats de Cornély avant la bataille, attendre le signal d'un invisible chef...

Entre Vannes et Redon, 2 octobre 1931.

Marais de Redon

Le marais s'étend à l'infini, avec ses herbes hautes aux verts innombrables : vert foncé, presque noir, vert clair et tendre ; herbes mouvantes sur l'eau qui tuit, sous la brise qui ondule. De-ci, de-là, une touffe de roseaux à peine effeuillée. Souvent un manteau de fleurs recouvre la nappe des herbes sombres ou claires.



Ph. et Cl. Ch.

Les marais de Redon, entre Avesac et Massérac

Les ragosses alignées tentent de limiter les pièces indivises, d'en retenir les terres trop meubles, les sols humides, abris des canards et des poules d'eau, où, l'été venu, pâtureront les petites vaches bretonnes...

De longues pierres schisteuses, fichées en terre, se hérissent, marquant les héritages.

Au sommet de la colline proche, un moulin étend ses longs bras protecteurs ; des pylones, modernes calvaires, tendent leurs fils comme les bras d'une croix.

Pins noirs, ajoncs dorés, terre rose et blanche des carrières, pommiers neigeux : curieuse symphonie du marais.

A l'horizon un brouillard bleuâtre laisse entrevoir une flèche d'église, un groupe de maisons grises... Des traînées longues et herbeuses s'en vont à travers la plaine mouillée, traçant le chemin que bientôt suivront les lourdes charrettes aux grands bœufs lents sous l'aiguillon du bouvier taciturne.

Entre Avesnac et Masserac le 15 avril 1946.



Ph. et Cl. Ch.

Les marais de Redon

En manœuvres :

Pays de Janzé

...Ce soir, alors que je vais errant, telle une âme en peine, par les rues bruyantes, je me prends à réciter ces vers du bon poète Le Braz :

*Occismor ou Ker Is, Lexobie ou Tolente,
Les Bretons ont dans l'âme une cité dolente,
Un cadavre de ville, où vivantes encor,
A des clochers détruits, tintent des cloches d'or...*

Et j'évoque, dans les vagues souvenirs du passé, cette vision de Clermont — dont jadis me parlait ma mère — de Clermont, sur les confins du bas Maine, la ville engloutie, sous la « lande des Drubles », près du Pertre. Obstinément, les cloches de son église disparue tintent le glas éternel pour ceux qui ne sont plus et qu'elles appellent en vain... toujours en vain...



Ph. et Cl. Ch.

Campagne de Masserac

Aujourd'hui, le bourg assoupi s'est réveillé, a secoué sa torpeur léthargique d'antan. C'est la joie, le rayonnement des beaux yeux, des yeux bleus des filles de Piré, les plus belles de tout ce coin de la Haute-Bretagne...

Sur la campagne de septembre, sur les pommiers trapus penchant vers la terre leurs récoltes abondantes, la pluie tombe, continue...

Corps-Nuds, avec ses minarets, ses dômes, telle une ville indolente de l'Orient féérique, Chanteloup, la manœuvre, la fusillade, le grondement lointain du canon, les chevauchées rapides des dragons dont le casque étincelle, dont la lance se lève, menaçante, vers le firmament azuré... La halte enfin et, de toute

l'étendue du pays, la montée confuse des appels, des cris, des jurons, avec la fumée du café que les soldats hument, délicieusement...



Costume de Janzé vers 1905
La « Poupette » de deuil

Cl. Ch.

Voici Brie, entourée de verdure, puis là-bas, Janzé, la Jolie, la Marchande, rivale victorieuse de Château-giron, dont la basilique s'élève imposante... En ma

pensée, j'en parcours les rues larges, les boulevards, les routes qu'encombrent les curieux.

Le soir, des quartiers excentriques, des rues bruyantes, la retraite aux flambeaux arrive, monte, lente, fendant les groupes de jeunes filles qui s'en vont, rieuses, au milieu de la foule, éclairées de lueurs incertaines par les projections des lanternes vénitiennes... Puis subitement le silence, la nuit, le sommeil réparateur, en prévision des fatigues du lendemain...

Un rayon de soleil, une éclaircie et la bataille recommence sur les landes qui déroulent jusqu'à l'horizon leur tapis de bruyères, d'ajoncs, de blé noir moucheté de-ci, de-là par des groupes de pins sombres et de houx verts...

Au loin, un moulin à vent tourne, dans l'immensité d'un ciel lourd, ses grandes ailes blanches. C'est le premier moulin, avant-coureur des landes innombrables, des rochers abrupts, précurseurs des vieilles tours en ruine...

Au pays des châtaignes

Voici devant nous, le clocher coquet, délicat, élégant même de Guignen, qui surgit, en sa toilette blanche du milieu de la campagne forestière. Véritable forêt de pommiers et de chênes, de bouleaux et de châtaigniers, aux fruits savoureux, prometteurs des familiales veillées d'hiver... Et j'entrevois, en ma pensée vagabonde, le cercle formé chaque soir autour du foyer, la flamme sautillante dans l'âtre sombre, le cidre doux, pétillant, en des bols naïvement décorés d'allégoriques peintures ; puis les écouteurs d'histoires, tendant une oreille avide aux paroles qui tombent une à une des lèvres de l'aïeule, de l'aïeule qui narre, comme seule elle sait le faire, les antiques légendes, vieilles comme elle, vieilles parfois comme le monde...

La cité engloutie

La légende raconte que près de Lohéac, une ville fut engloutie, il y a bien longtemps. Sur l'emplacement où jadis se dressaient les maisons de cette cité opulente, un marais s'est formé...

Si vous passez par là, à la nuit noire, écoutez, tendez l'oreille et vous entendrez les appels déchirants des âmes montant du gouffre liquide avec le son argentin et voilé des cloches qui sonnent en un rythme fou.



Cl. H. T.

... Là-bas, Ker-Is, la cité maudite...

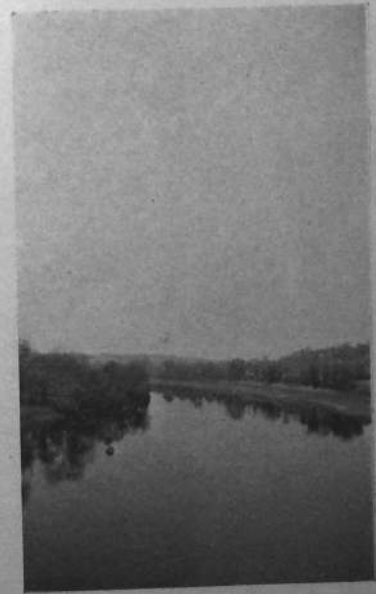
J'évoquais, en passant près de ces lieux, la poésie touchante de cette Bretagne impénétrable. Où que nous allions, nous rencontrons infailliblement des landes et des marais là où, jadis, s'élevaient des palais et des cathédrales. Partout, nous foulons aux pieds des cités qui disparurent subitement dans les profondeurs du sol.

En une obsession continuelle revient à ma mémoire les vers de Le Braz :

*Occismor ou Ker Is, Lexobie ou Tolente,
Les Bretons ont dans l'âme une cité dolente...*

Ici Lohéac, là-bas Ker Is, la cité maudite que le flot submergea par la faute de Dahut, la fille du roi Gradlon... Ailleurs Clermont, sous les landes du Pertre... plus loin Sciscey, la forêt druidique où Vel-
léda cueillait le gui sacré...

Partout le souvenir vous hante d'un pays inconnu, mystérieux, dont seules les très vieilles femmes au



Ph. et Cl. Ch.

La Vilaine

chef branlant peuvent vous conter l'histoire, la légende plutôt, légende prodigieuse, terrible, qu'elles chuchotent à voix basse, et aussi la punition, plus terrible encore, conséquence de la colère d'un Dieu...

Brain-sur-Vilaine

Pour une fois le soleil s'est levé avant moi et, paresseux, j'ai attendu que l'un de ses rayons vint, traîtreusement, par la fenêtre entr'ouverte, se jouer sur mes draps de toile grossière...

Au pied du coteau où Brain allonge ses maisons



Ph. et Cl. Ch.

Les bords de la Vilaine à Beslé

blanches, ses maisons basses, propres, coule la Vilaine. J'y suis descendu ce soir, par un sentier rocailleux, ombragé de pommiers en fleurs, tout rempli de l'odeur de blé noir et de lavande...

La rivière a rougi ses eaux des derniers feux du soleil couchant qui, derrière un rideau d'arbres achève de mourir. Doucement, par degrés, la nuit étale sur la campagne silencieuse son triste et sombre manteau... Lentes, sur l'eau tranquille, glissent les barques et les chalands qui ramènent au bourg des bandes de soldats dont les voix et les chansons n'arrivent que par fragments... A l'horizon, la tour de Beslé envoie le tintement grave et monotone de l'An-

gélus du soir... Partout le silence, silence imposant... De temps à autre, quelques éclats de voix, le chant de soldats qui reviennent, débarquent et remontent tranquillement la colline qu'illuminent quelques rares lumières aux fenêtres des habitants. Peu à peu les lueurs s'éteignent, faisant place à cette lumière plus douce des étoiles. Dans l'infini du ciel, la lune éclaire de ses rayons argentés les délicates coiffes de jeunes filles de Beslé qui s'en vont, craintives, serrées l'une contre l'autre, le long de la rivière^o morne que



Cl. Ch.

... Les délicates coiffes de jeunes filles de Beslé qui s'en vont... craintives, serrées les unes contre les autres...

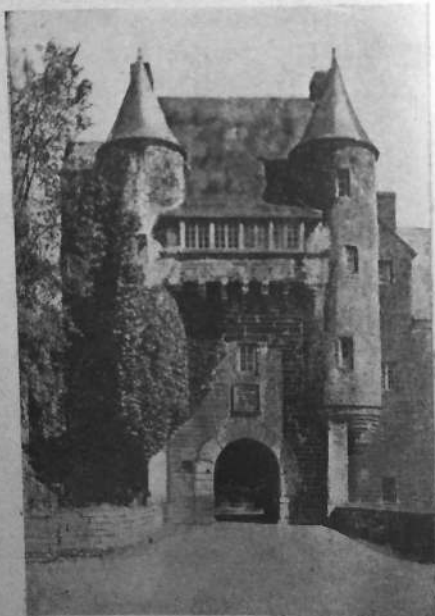
trouble seul le coassement des grenouilles, dans une continuelle appréhension de rencontrer au détour du chemin quelqu'amoureux évincé en mal d'amour.

L'enterrement sur la route

Nous avons fait, ce matin, une lugubre rencontre... Alors que nous cheminions, tête baissée, sur la route

interminable, un arrêt, brusquement, s'est produit : c'était un mort que l'on menait en terre...

En avant, un paysan marchait, qui, au bout de son bras fermement dressé vers le ciel, tenait un crucifix d'argent, la croix de la paroisse... Il allait, cet homme, de son pas rapide, précédant le funèbre convoi... Les



Ph. Laurent Nel, Rennes

Cl. H. T.

Château de Trécesson

porteurs, de simples cultivateurs, des amis du défunt, s'arrêtaient par instants, afin d'essuyer, du revers de leur main libre, la sueur qui perlait à leur front ridé. Derrière venait une pauvre femme qui, dévotement, portait l'eau bénite. Puis, le long de la route, le long des talus, par petits groupes, muets, tristes, les parents, les amis, tous de noir vêtus, de noir que la

blancheur virginale des coiffes rendait encore plus lugubre, allaient recueillis et pensifs, le chapelet à la main, se signant à chaque croix du chemin...

Et nous, les soldats, les ouvriers prédestinés de la mort, nous saluâmes, émus, ce vaincu de la vie... C'était, je vous l'assure, un spectacle grandiose que ce régiment arrêté sur le bord du fossé, rendant les honneurs au pauvre paysan breton, au pionnier de cette terre d'Armor

Nourrie de blé noir et de rêve...

Tout au loin, sur la route poussiéreuse, la théorie des coiffes blanches se déployait, cependant qu'au clocher de Saint-Just, le bourg proche, tintait le glas pour le mort d'aujourd'hui...

Coëtquidan

Des baraquements en planches et en pierres, des tentes en toile alignées symétriquement : tel est le camp...

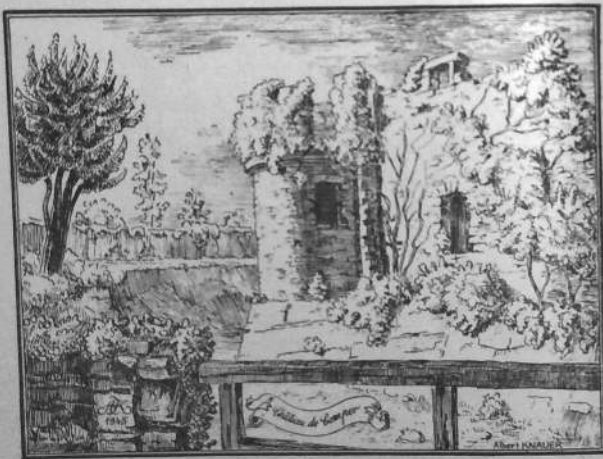
A l'infini s'étend la lande : ruisseaux sans nombre, rochers grisâtres, fondrières que recouvre l'ajonc, petits bois de pins et de bouleaux.

Elle domine la vallée de l'Aff où l'œil pénètre dans un fouillis de verdure : mélange agréable de prairies parsemées de marguerites et de boutons d'or, de champs de blé noir, de vergers en fleurs et de châtaigneraies. Sur la colline opposée, en ligne presque droite, se détachent des landes rocailleuses : Le Thelin, qui jadis fut république, la flèche légère de Beignon, l'amoncellement des maisons blanches de Campénéac...

De-ci, de-là, des moulins à vent dont la toiture s'effrite : tout autour, une nappe neigeuse de sarrasin ; lentement les ailes tournent, et c'est d'un effet charmant.

Des moutons blancs, des moutons bruns, par groupes broutent tranquillement mêlés aux chèvres noires et vont chercher jusqu'au sommet des rochers un peu

d'herbe tendre. Aux clochers, l'Angélus tinte doucement, et les notes joyeuses ou mélancoliques vont se répétant de proche en proche, pendant que le chant des oiseaux, les appels perçants et multipliés des pâtres, le beuglement des bœufs, forment un concert étrangement sauvage dans la vallée...



Cl. Ch.

Dessin de Knauer

Ruines du château de Comper

Les chercheuses de pain

Elles vont, humbles et tristes, en leurs lamentables vêtements de miséreuses, trainant, accrochés aux jupes, leurs gosses qui crient la faim... Un sac de toile grise sous le bras, elles se fauflent, adroites, l'œil aux aguets, dans la crainte du gendarme de service qui, impitoyablement, les chasse... Elles rôdent, vagabondes, de tente en tente, de baraque en baraque, offrant leurs services pour le lavage du linge... offre qui chaque fois se termine invariablement par

une demande de pain... Quand, par hasard, on leur en donne, leurs yeux brillent d'un éclat furtif, singulier, pendant qu'elles introduisent le précieux morceau dans les profondeurs du sac de toile...

Ce sont les chercheuses de pain, les pilleuses d'épaves qui, tels les corbeaux après la bataille, se précipitent sur le lieu du combat, âpres à la curée...



Cl. H. T.

*Le Val sans Retour
(Forêt de Paimpont)*

Saint-Malo-de-Beignon

Du fond d'une vallée fraîche et ombreuse, perdu au milieu d'une foule de pommiers, de chênes et de châtaigniers, un tas de maisons grises se détache au flanc de la colline de Coëtquidan, en une longue et sinieuse ligne, l'unique rue du bourg...

De la villa des anciens évêques d'Aleth, il ne reste plus rien ; à part quelques ruines et la chapelle située à mi-chemin des baraquements du camp.

Une église pauvre, lamentable, aux murs lézardés, dont les pierres ont pris une teinte verdâtre, s'appuie au sombre et mystérieux manoir qui allonge jusqu'au bord de la rivière ses vertes prairies coupées de bois séculaires...

Un pont rustique conduit vers Paimpont, l'antique Brocéliande, le touriste rêveur... L'eau, qui ronge les piles de pierre coule doucement, sous un immense tapis de blancs nénuphars, emportant vers l'Océan un peu de cette terre bretonne... Les quelques maisons du bourg ont un vieil air de Moyen Age, avec leurs fenêtres bardées de fer, leurs portes basses, voûtées que surmontent des écussons à demi-effacés...

... Au fond du bois, la roue d'un moulin fait entendre son tic-tac joyeux qui se confond avec le ron-ron monotone d'une machine à battre.

Curieuses à voir, ces « batteries » : hommes vieux et jeunes, aux chapeaux de paille d'un jaune sale, que borde un ruban de velours noir ; femmes et jeunes filles à la mine éveillée, aux yeux bleus, dont le teint est bruni par l'ardent soleil d'août et qui, par cette chaude température sont encore vêtues de « mi-laine », tous sont couverts des poussières qui s'élèvent en tourbillons au-dessus de la machine. Ce monde s'agite en un va-et-vient continu, comme les abeilles d'une énorme ruche... Un jeune gars, à l'air mutin, le fouet à la main, tout fier du poste de confiance qu'il occupe, excite de la voix et du geste les chevaux qui tournent en un mouvement lent...

Au détour du chemin, un tableau plus curieux encore, plus rare... En cercle, à l'entour d'un monceau de « bié na » toute une bande abat en cadence, les fléaux qui tournoient en sifflant et résonnent sur le chaume rouge du blé, en un bruit mat qui s'allie au chant monotone et curieusement rythmé du groupe...

Et, lorsque je reprends, seul, le chemin du camp, j'entends, au milieu du calme infini du soir, monter le murmure confus des cris des soldats qui emplissent, à cette heure tardive, les quelques auberges du bourg...

Guer

Guer est à six kilomètres du camp. La petite route qui y conduit, bordée de châtaigniers, nous envoie

une brise douce et fraîche. C'est le pays des châtaignes célèbres sous le nom de « marrons de Guer ».

Chemin faisant, j'ai lié conversation avec des paysans qui se rendent à la première messe, car c'est



Cl. Ch.

Costume d'homme de Guer

dimanche, en blouses courtes rayées bleu et blanc. Un chapeau à rubans de velours, un collier de barbe leur encadrant la figure, la pipe aux dents : ils ont un air de bonhomie qui attire. Leur parler doux,

leurs manières polies retiennent et nous voilà, marchant côte à côte, causant de choses et d'autres, des récoltes, des marchés... Un petit vieux, aux yeux encore vifs, me parle du temps où, soldat sur les frontières de Belgique, il s'amusait ferme ; la bière et le tabac étaient pour rien, les jolies filles, qui aimaient bien la danse, nombreuses... C'était le bon temps, en un mot... Et tout en fumant son brûlegueule, le petit vieux a l'air de regretter cette époque déjà lointaine de sa vie, qu'il semble entrevoir, par delà les fumées bleuâtres qui s'élèvent en spirales...

Près de la gare, au détour de la route de Malestroit on découvre Guer, chef-lieu de canton, avec une place, une mairie servant d'école, quelques maisons à étages surplombant, aux fenêtres ogivales. Des jardins clos de murs en pierres rouges sont disséminés au milieu des habitations. L'église est banale : j'y entre. Une foule se presse : les coiffes blanches des femmes forment un spectacle attrayant... Je sors : perché sur une pierre énorme, scellée au mur de l'église, le crieur public, un gros homme à la face rougeaude, lit d'une voix dolente les annonces des notaires et mille avis qu'écotent, bouche bée, les gros fermiers et les gars domestiques...

... Au retour, ce soir, alors que j'évoquais de vieux souvenirs, une voix vint tout à coup frapper mon oreille... En son curieux patois des Flandres, elle chantait la populaire chanson du bon poète lillois Desrousseaux :

*Dors min p'tiot Quinquin,
Min p'tiot pouchin
Min gros rougin,
Te m'fras du chagrin
Si te n'dors point ch'qu'à demain.*

Etrange cantilène murmurée par un exilé à six cents kilomètres de son petit coin de terre... Chanson bizarre, au rythme plus bizarre encore, qui me transportait dans ce pays blond du Nord.

... d'ou nous vient la lumière...

Et j'ai cru ouïr, à cette heure tardive, la douce mélodie des « gwerz » et des « sônes » lancée à pleine voix par les gas d'ici, les pâtres et les gardeuses de chèvres, dont la silhouette se profilait dans l'infini des bruyères roses, sous les derniers reflets, les derniers feux d'un soleil mourant qui teintait de rouge le vaste horizon...

Les soldats, en bandes, remontaient vers le camp qui s'animait à mesure que les groupes se faisaient plus nombreux. Le soleil avait disparu derrière la colline, faisant place à cette demi-obscurité, précurseur de la nuit ; au ciel s'allumaient les étoiles... Et en moi, chantait ce chant de Bretagne, hymne d'amour à la Patrie toujours vivante, toujours debout, malgré l'assaut terrible des siècles et des ennemis :

*O ma Mam-Vro, me gar ma Bro.
Tra ma vô mor'vel mur'n he zro,
Ra vezo digabestr ma Bro !*

*O ma Patrie, j'aime ma Patrie,
Tant que la mer formera une muraille autour d'elle,
Que ma Patrie soit libre... (1)*

Août 1900.

Au plateau d'Auvours

J'ai voulu visiter, ce matin, le monument élevé sur le plateau d'Auvours, à la mémoire des soldats bretons que frappèrent les balles prussiennes dans la terrible journée de février 1871.

Le ciel était gris, chargé de pluie, et je frissonnais, malgré moi, au souffle de la bise glaciale qui tombait sur la nature endormie, l'enveloppant de son manteau hivernal.

Le chemin qui conduit au coteau est un chemin creux, semblable à nos chemins de Bretagne encaissés entre des champs de blé noir et des châta-

(1) *Les Poèmes de Taldir*, Champion, Paris, 2^e édit., 1903.

gneraies... un chemin tapissé de mousses, couronné d'ajoncs et de genêts, recouvert de chênes nains étendant leurs rameaux dépouillés en une voûte où perce un peu de ciel...

Que je suis loin, malgré le chemin creux, malgré les ajoncs et les genêts, les pommiers et les chênes, que je suis loin de ma Bretagne granitique... Ici, on enfonce dans le sable, dans un sable fin qui ne laisse nulle trace à la semelle des souliers. Terre maniaude... Terre légère comme le caractère de ses habitants !... Et pourtant, par cette matinée brumeuse de février, pareille aux matinées de « chez nous », quelque chose d'indéfinissable m'attire, me fascine, me retient...

Il y a trente trois ans, des Bretons qui furent nos pères moururent là, sur cette terre, pour la défense du sol aimé, du sol breton, que l'ennemi allait envahir. Je songe qu'ils moururent aussi pour la France oublieuse, qui vit au premier rang ceux-là même qu'aujourd'hui elle persécute, traitant de rétrograde leur attachement à la terre ancestrale, et de chimériques leurs espérances...

Voici la colonne, tout au haut du coteau, cachée par des sapins et quelques vieux pommiers qui étendent leurs branchages dénudés en un geste large de bénédiction. Pierre de granit me rappelant les « pierres levées » qui se dressent solitaires au milieu de nos landes infinies... Pierre surmontée d'une croix, tels nos monuments celtiques que la piété populaire transforma en calvaires naïfs et grossiers...

Devant moi, une vue superbe, un panorama qui, par temps clair d'été, doit être splendide...

Au pied, la vallée fraîche de l'Huisne que de grands peupliers dessinent ; plus loin le bourg d'Yvré-l'Evêque, couché sur le penchant de la colline... Encore plus loin, on devine la capitale du Maine...

Les cloches tintent joyeusement à la vieille tour d'Yvré, conviant les fidèles à la prière. Je pense qu'à pareille époque, voici trente-trois ans, elles sonnaient comme aujourd'hui à toute volée... Mais, hélas, leurs tintements devaient retentir plus douloureusement

aux oreilles des paysans. Ce n'était plus la mélodie argentine qui va, par la campagne tranquille, invitant à la paix. C'était le toscin lugubre appelant les hommes valides, les vieillards, les enfants et les femmes à la défense du foyer, de la famille, de la patrie...

Sur la route, par les sentiers, des bandes de soldats allaient, déguenillés, hâves, les yeux hagards, la démarche chancelante... Au loin, la campagne s'éclairait de lueurs sinistres : l'ennemi, ne respectant rien, marquait, par le feu, sa marche triomphante...

Derrière, bien loin, le camp d'Auvours où des jeunes gens de vingt ans se préparent à la guerre. Ironie cruelle, étrange destinée. Qui eut dit que, sur cette terre où des Bretons tombèrent, d'autres Bretons, leurs fils, viendraient un jour, simuler de si terribles combats...

... Les couronnes, autour de la pierre levée, étalent leurs inscriptions, leurs perles blanches et noires, leurs rubans tricolores...

On m'a raconté que jadis, une inconnue en costume de deuil venait chaque année, le jour anniversaire de la bataille, déposer un pieux souvenir au pied du bloc de granit. Me montrant une couronne fanée, un paysan me dit : « Voici la dernière qu'elle apporta... Depuis dix ans nul ne l'a revue... » J'y lu cette inscription en lettres blanches : « Je ne vous oublierai jamais... »

Inconstance des promesses humaines... L'inconnue, vêtue de noir, aurait-elle oublié ? Ou, plutôt, serait-elle allée rejoindre celui dont le souvenir demeura vivace en son âme meurtrie ? Était-ce une mère, une sœur, une fiancée ?... Dans le pays, personne ne sut jamais qui elle était ni ce qu'elle est devenue...

Bretons qui me lisez, un jour viendra où vous rejoindrez ceux qui moururent au plateau d'Auvours ; mais la Bretagne, elle, ne meurt pas... Vous pourrez oublier ; mais la Bretagne, elle, n'oublie pas. Toujours elle se souviendra de ceux, officiers illustres ou soldats obscurs, tous fils de la terre d'Armor, de ceux, dis-je, qui furent terrassés après avoir lutté

trois cents contre dix mille pour l'indépendance de la Race. Et, aux heures de péril, elle se lèvera pour crier aux quatre vents du ciel :

« Je ne vous oublierai jamais ! »

Plateau d'Auvours, février 1903.

Soir

La campagne nue, la triste lande couverte de bruyères rouges qu'aucun vent ne fait trembloter... La plaine immense, plaine morne, sans un tressaillement, sur laquelle le soir étend son manteau sombre...

A droite, une forêt de pins, à gauche, une forêt de pins, derrière, une autre forêt de pins...

La tristesse qui se dégage de cette campagne me fait songer à ma Bretagne, à mon pays, où les landes parlent au cœur un langage connu de nous seuls, où les bois de chênes et de hêtres frissonnent sous la brise qui vient de la mer, où le vent nous apporte le grondement lointain des flots mugissants, le berce-ment d'une chanson plaintive de pâtour, le son argentin des cloches qui monte des vallées...

Tout à l'horizon, le ciel est rouge, du côté de la capitale du Maine, par delà le camp d'Auvours. Là-bas, le ciel a pris une teinte rosée, sanguinolente, violette, qui me rappelle tes couchers de soleil sur la mer en furie, ô terre des Bardes.

L'écho apporte à mon oreille attentive les aboiement lugubres et continus d'une meute qui, vers Saint-Calais, hurle à la lune, démoniaque, ironique : hurlements sinistres dans la nuit noire, triste comme nos « mois noirs ».

Camp d'Auvours, février 1904.

Au gui l'an neuf !

Cette nuit du 31 décembre, la lune brillait d'un éclat singulier, éclairant de ses lueurs blafardes les

choses vivantes et les choses mortes qui surgissaient ombrées, de la campagne silencieuse. Le vent soufflait par intervalles faisant craquer les branches sèches des vieux chênes, des émausses grimaçantes, sur le bord de la route. Au ciel morne, sans étoile, en une poursuite insensée, passaient de gros nuages noirs qui, par moments, cachaient la lune pâle. Et alors, la nature entière se trouvait plongée dans l'obscurité la plus profonde.

Par trois fois le chat-huant fit entendre sa plainte sinistre, et, par trois fois, au fond de leurs vieux lits, les vieilles Bretonnes se signèrent, craintives, fermant obstinément les yeux.

Or, cette nuit-là, le long du fossé de la grand'route, un vieillard marchait, courbé, la besace sur l'épaule ; et voilà que, s'arrêtant, alors que les douze coups de minuit tintaient au clocher voisin, il se mit à chanter de sa voix chevrotante :

*Par les routes de Bretagne
Je vais jouant du biniou :
Bonnes gens de la campagne,
On vous réclame un gros sou.
La nouvelle que j'apporte
Gaiement frappe à votre porte
Le monde est encore veuf :
La dernière année est morte...
Au gui l'an neuf !... (1)*

Mais, hélas ! à cette heure tardive, nulle lumière ne se montrait aux fenêtres des chaumières et le vieillard à la voix chevrotante continua sa route, le dos courbé.

★★

Une croix en ruines étendait ses deux bras lamentables au carrefour du chemin.
Un jeune gars marchait de l'air joyeux de celui

(1) Léon DUROCHER : *Chansons de Là-Haut et de Là-Bas*, Flammarion, édit., Paris.

qui revient de voir sa « douce », et son ombre immense s'allongeait jusqu'au pied du calvaire. A la main il tenait un pen-baz tout neuf, dont il frappait le sol qui résonnait en un bruit sonore... Par trois fois sa main agile le fit tourner ; mais quand il arriva en face de la vieille croix en ruines, le jeune gars ôta son chapeau de feutre noir, se recueillit un instant, puis chanta :

*Morte est la dernière année :
Sonnez en guise de glas
La vive carillonnée
Qui mène au pardon les gas.
C'est douze mois de misère
Douze longs mois qu'on enterre :
Gas d'Arzon et de Pléneuf,
Dansez au pied du calvaire...
Au gui l'an neuf !...*

Il fit plusieurs pas, esquissant une dérobée, remit son chapeau de feutre noir sur sa tête chevelue, puis continua son chemin...

★★

Or, les nuages noirs, chargés de menaces, qui voilaient les rayons de la lune, se dissipèrent comme par enchantement et la campagne parut plus nette, plus claire, où les feuilles jaunes des arbres mettaient leur teinte d'or pâle.

Un grand souffle passa sur la nature endormie, un grand souffle de résurrection qui ébranla les chênes jusqu'en leurs racines les plus profondes...

Au loin, un être humain cheminait, vaguait plutôt, sur la route, allant d'un fossé à l'autre, tombant, se relevant tour à tour. Par lambeaux, l'écho apportait ses paroles incohérentes qui bientôt prirent un sens. Il chantait de sa voix avinée :

*La figure encore blême
Le nouvel an au berceau
Vous invite à son baptême :
Mettez l'habit le plus beau.*

*Moi, je suis un joyeux drille
Qui n'ayant point de famille
Se passe de drap d'Elbeuf :
Que le chaud soleil m'habille !...
Au gui l'an neuf !...*

Tout là-bas, derrière la haie, une voix ironiquement répétait :

*Que le chaud soleil m'habille !...
Au gui ! Au gui !
L'an neuf !*

★★

Le vieillard de plus en plus courbé sous le poids de son bissac, — le jeune gars, de plus en plus joyeux à mesure qu'il pensait davantage à sa « douce » aux yeux bleus, — le brave ivrogne chancelant de plus en plus, marchaient maintenant sur la route, à quelques pas les uns des autres... Chacun fredonnait à sa façon lorsque subitement, d'une châtaigneraie, surgit un quatrième personnage...

Celui-là était un paysan, de taille moyenne en costume de travail... Ses mains calleuses tenaient une vieille faux et une pierre à aiguiser qu'il passait frénétiquement sur le tranchant de l'outil. Lui aussi chantait. D'abord traînant, telle une plainte, son chant se transforma en une touchante invocation :

*La terre fut moins féconde
L'an passé qu'auparavant ;
Pour coucher la moisson blonde,
La pluie épousa le vent.
Doux rayons, tièdes haleines,
D'épis d'or couvrez la plaine
Où l'homme poussa le bœuf :
Et que les granges soient pleines !...
Au gui l'an neuf !...*

Les quatre chanteurs étaient arrivés au sommet du coteau, sur la lande qui s'étendait grise, morne, sous l'infini du ciel... Poussés par une force mystérieuse, tous se précipitèrent la face contre terre, avec les marques de la plus vive frayeur...

.....
Epouvante compréhensible : devant eux, droit, telle une statue de granit ou de marbre, debout sur un dolmen, se tenait, en une immobilité absolue, un personnage étrange, étrangement vêtu...



Cl. H. F.

La Roche aux Fées en Essé

Encadrée d'une chevelure argentée qui lui couvrait les épaules, d'une barbe neigeuse tombant en cascade jusqu'à la table de pierre, sa tête était ceinte d'une triple couronne d'or. Une longue tunique d'un bleu pâle, d'un bleu céleste, lui descendait jusqu'aux pieds, le vétant entièrement. Il avait en sa main droite une serpe d'or, dans la gauche, une branche de gui, de gui fleuri...

Pendant quelques instants, l'étrange apparition resta en contemplation devant les quatre humains prosternés et leur vue avait eu le don de la réjouir,

car sa figure ouverte et douce offrait tous les signes de la plus franche gaieté...

Il fit un geste, et les quatre hommes, se relevant, allèrent prendre place sur des pierres énormes, de mousse recouvertes, qui, d'un cercle, entouraient le dolmen. Alors seulement, le barde vêtu de bleu, couronné d'or, frappa trois coups de sa serpe, et une voix harmonieuse, si douce que jamais nul n'en entendit de pareille s'éleva du monument de pierre et chanta :

*Le ciel brumeux se colore,
L'avenir est en chemin,
A l'horizon semble éclore
Le sourire de demain.
Cœurs qu'opprime la souffrance
Paysans, soldats de France,
Le temps vient de pondre un œuf :
Cet œuf contient l'espérance...
Au gui l'an neuf !...*

Lorsque la voix céleste se fut tue, les quatre Bretons se redressèrent, étonnés de ne plus voir le barde à la triple couronne... et s'en retournèrent en murmurant :

Au gui l'an neuf ! Au gui l'an neuf !

Le vieillard marchait la tête haute et le jeune gars suivait, portant la besace ; l'ivrogne avait retrouvé la ligne droite, le paysan reprit à travers champs et le fil de sa faux brillait au clair de lune, attendant les récoltes futures, cependant que, porté par les ailes du vent, du vent qui soufflait en tempête, l'écho redisait aux quatre coins de l'Armor :

*Au gui l'an neuf ! Au gui l'an neuf !
Janvier 1906.*



Cl. Ch.

Dessin de Raoul David

DES CONFINS MAINIAUX AUX RIVES DU NANÇON

Rochers et landes de Maillé

Rochers et landes de Maillé, aux confins des terres bretonne et mancelle... Pays du roc dur, des chênes robustes, des sapins verts, des bruyères roses, des ajoncs dorés...

Site merveilleux entre tous, balayé par le vent de l'Argoat, où naissent les monts de Bretagne.

Pays des aïeux... D'un coup d'œil rapide, circulaire, j'embrasse l'horizon où, dans tous les clochers qui pointent : quinze, vingt, peut-être, les cloches tintèrent joyeuses ou tristes tous les événements de notre vie familiale... des siècles durant.

A l'Orient, c'est l'amoncellement du bourg de Princé. Puis, voici La Croixille qui descend ses habitations de granit sur les deux pentes des collines, ici boisées, là dénudées. Une partie de ma famille y vécut, des centaines d'années. C'étaient des tisserands, des sabotiers, en même temps sacristains. Ils se nommaient Fouché, mais communément, pour les distinguer des autres Fouché de Saint-M'Hervé, de La Chapelle, de

Bréal et de Bourgon, on les appelait les « Croixillons ».

Plus près de nous, à quelque cent mètres, c'est Bourgon, dont les maisons dévalent vers la Vilaine et la Bretagne. De son clocher, me disait mon père, qui naquit à la Brécinière en 1846, on jette une pierre chez les « Bertons ».

Bourgon, pays « mainiau » par sa situation géographique, de l'autre côté de la « France », (1) fait corps avec les rochers de Maillé et les landes du haut pays. Mes grands-parents y furent sabotiers, d'autres, des grands-oncles, tailleurs ambulants, s'en allaient, par les « rotes » de messe, coudre, chaque jour, de ferme en ferme.

Plus à droite, caché dans la campagne boisée, le bourg de Bréal. Mon grand-père y naquit, un mien grand-oncle, d'origine arverne, marié à Jeanne Cho-leau, de la Gravelle, bourgade dont on aperçoit aussi le clocher, fut le père du Rév. Rosnet, prédicateur fameux des Amériques. Tous étaient aussi sabotiers ou « mariniers », c'est-à-dire qu'ils abattaient et débitaient le bois pour la marine. De là, peut-être, me vient cette attirance pour la mer, à moi, terrien des hautes terres (2).

Plus à notre droite encore, au midi, dominant la ligne de partage des terres et du ciel, se dresse la flèche du Pertre, qui abrite à ses pieds une population mi-bretonne mi-mancelle. Mon arrière-grand-père y naquit et aussi, aux lointains temps du XVIII^e siècle, mon grand-père trisaïeul. Tous ceux-là firent alliance dans le pays. Ils étaient aussi bûcherons ou sabotiers. C'étaient des hommes des bois et tous les hommes des bois étaient leurs cousins. Ils furent mêlés à toutes les guerres de la grande révolution. La mort des uns ne fut déclarée que de longues années après. D'autres disparurent et s'en allèrent, suivant la bonne

(1) -- France : nom donné à la Vilaine entre Bourgon et les landes de Maillé, là où elle limite la Bretagne et le Maine.

(2) Du même auteur, en préparation : *De Vitré en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, avec les Missionnaires, les Pasteurs, les Religioneux et les Soldats du XV^e au XIX^e siècle.*

et la mauvaise fortune des guerres de Vendée. Ils firent souche là-bas, du côté de Tiercé, en Anjou, où l'on retrouve leur trace cent cinquante ans plus tard. D'autres enfin, épris des idées nouvelles et de liberté se firent les propagandistes de la Révolution, mais, hommes justes, ils protestèrent contre les abus des chefs de la Convention et payèrent de leur tête leur idéal de justice et de fraternité. Plus tard, d'autres encore s'insurgent contre la tyrannie napoléonienne. Condamnés à l'exil, ils s'en vont au travers l'Italie, la Grèce, la Turquie, l'Égypte où ils se fixent et font souche. Près de cent ans plus tard, l'alliance de l'un de leurs descendants, né et marié sur la terre du Nil, ramène au berceau des ancêtres l'héritier de la race à défaut de l'héritier du nom.

Et maintenant, tournons nos yeux vers l'Occident, vers les terres purement bretonnes. Nous les apercevrons malgré le soleil couchant.

A notre gauche, la masse de l'église de La Chapelle, tout près, dont Maillé dépend. Au pied, avant d'accomplir le pèlerinage sacré, j'ai visité un oncle à la mode de Bretagne, vieillard alerte de soixante-dix-neuf ans, gardien fidèle du sol des ancêtres.

Plus loin, voici Erbrée, dont la tour carrée sonna le glas de sept grand'tantes qui dorment leur dernier sommeil là-bas... A côté l'humble église de Mondevert dont le premier recteur, le Père Chevrier, était l'un de mes grands-oncles.

Et c'est ici, à partir de Mondevert et du Pertre, que se croisent et s'entremêlent mes deux familles, paternelle et maternelle.

Et je devine, à l'arrière de Mondevert, d'Erbrée, les pays aux terres douces et fructueuses, aux populations policées et religieuses d'Argentré-du-Plessis, Etelles, Gennes, Brielles, Domalain, Saint-Germain-du-Pinel où naquit ma mère en 1836, où elle vécut ses jeunes années, comme apprentie tailleuse, allant elle aussi de ferme en ferme, en journées, pour quatre sous par jour. Où que je mette mes pas, je suis sûr que les miens avant moi y placèrent les leurs, qu'ils ont peiné où je peine, qu'ils ont souffert où je souffre,

qu'ils ont chanté où je chante. Pour eux, du haut des landes de Maillé, j'ai entonné à pleine voix le *Bro goz ma zadou* en une langue qu'ils n'auraient point compris et qu'ici je traduis pour vous lecteurs :

*Terre des vieux saints, des bardes, des prophètes,
Quel autre lieu pourrai-je aimer autant que toi ?
Chaque mont ou ravin remplit mon cœur d'émoi.
Car nos aïeux géants y reposent leurs têtes...*



Cl. Ch.

Vitré. Le château et la tour de N-D.

En chantant cet hymne, je pensais à mon grand-père, barde populaire s'il en fut, joueur de violon aux noces qui, tant fit danser jeunes gars et jeunes filles, qui, mieux que quiconque, savait, au dessert, amuser la société de ses contes et de ses histoires.

Quand il fut veuf et qu'il se sentit si seul, il pensa que cela ne pourrait pas durer éternellement et songea à celle qu'il épouserait. Comme tous les bardes, il était choyé des jeunesses de tout le pays et, quoique veuf, eut trouvé facilement. Mais le choix était trop grand et il ne savait se décider.



Cl. Ch.

Vitré. Le Châtelet et la tour Saint-Laurent

En ce temps-là, les hommes d'Argentré portaient un bonnet. Comme il était en même temps que ménétrier aux noces, tisserand, il portait le bonnet bleu. Pour savoir de quel côté diriger ses pas, il se fia à son bonnet. Du haut de la lande il le lança à pleine volée en l'air : « Du côté que tu tomberas, femme je trouverai », dit-il. Il en fut ainsi, d'ailleurs et du côté

où son bonnet « cheyit », il trouva sa seconde femme qui devait être la belle-mère de ma mère...

Face à nous, dans la direction de l'Occident, se dressent sur un fond de brouillard bleuâtre, les trois clochers de Vitré : les deux de Saint-Martin, celui de Notre-Dame et la masse imposante du château dont on n'aperçoit guère que la pointe des tours.



Cl. Faverais

Notre-Dame du Roc à Montautour

Là, au pied du vieux Saint-Martin, reposent depuis des siècles des ancêtres : arrières-grands-parents, grands-oncles, oncles, père, mère, frères, sœur, cousins, amis de toujours.

Le sanctuaire de la race et de la famille est là et c'est là, que dans les circonstances mémorables, se retrouvent les membres dispersés d'un même tronc...

Derrière Vitré, se devine l'humble bourgade de Pocé dont le cimetière garde les cendres de mon arrière-grand-père.

Plus à droite, Balazé émerge de la forêt campagnarde ; un grand-oncle y fut, avant 1870, vicaire.

Plus loin, dominant l'horizon, face au Pertre, Notre-Dame-du-Roc étend sa protection sur tout le pays, de Montautour à la Vilaine.

Saint-M'Hervé, tout proche, clôt le circuit familial et relie les deux parties du cercle au milieu duquel se dressent les rochers de Maillé, tapissés de bruyères, encadrés de chênes, de sapins, de pommiers trapus, alourdis déjà par la récolte de l'automne proche.

Landes de Maillé, le 9 août 1931.



*Gargouilles de l'Hôtel Hardy et Château
d'après le dessin de Raoul David Cl. Ch.*

Vers Vitré

Bordée de pommiers en fleurs, pareils à de frais bouquets de mariées en mai, bordée de pommiers trapus, aux branches noueuses, tortueuses qui, mystérieusement, vers la terre féconde, penchent leurs rameaux ombreux, telle est la sinieuse route qui, de Fougères et de Basse-Normandie, conduit le voyageur vers Vitré, la vieille ville... (1).

Le chemin serpente, nonchalant, capricieux, forçant le regard à se reposer sur les ruines d'une antique chapelle ou bien d'une gentilhommière qui, au détour de la route, s'offre brusquement, rustique et champêtre, dans un frais décor de verdure et de lierre...

Les passants se font plus nombreux à l'approche de la ville. C'est dimanche aujourd'hui... Par cette matinée de printemps, l'ouvrier part en campagne, à la recherche du bois mort... Le voilà, lui, pieds nus dans de grossiers sabots, vêtu d'un mauvais veston, trainant la brouette vide... Elle, en jupe de cotonnade de couleur indécise, fait de morceaux petits et grands, un mouchoir blanc plié sur sa chevelure grise, va, lente, tenant à la main une longue perche de châtaignier qui, sur la terre sableuse, soulève une large vague de poussière...

Des buissons odorants, des sillons qui ondulent sous la brise, de partout, s'élève le concert enchanteur des oiseaux de nos champs... Concert assourdissant, éternelle répétition que domine le bruit des passants et des quelques charrettes qui vont, cahotantes, sur la grand'route...

Changement subit ? Voilà que, brusquement, l'œil qui n'apercevait qu'arbres et fleurs, n'a plus maintenant devant lui qu'un immense et merveilleux tableau digne de tenter le pinceau d'un maître de la toile.

Sur un fond bleu pâle, bleu ciel, une ville s'offre,

(1) Consulter sur le Pays de Vitré : *De Vitré à la baie du Mont Saint-Michel*, du même auteur. Bretagne-Éditions, Vitré, 1946.

grise et morne, dirait-on, enveloppée d'un brouillard épais qui s'évanouit peu à peu... Et de nos lèvres muettes tout à l'heure un seul nom s'échappe : Vitré...

C'est Vitré, en effet, la vieille cité bretonne, sommeillant, indolente, sur sa couche de rochers et de verdure...

Barrant l'horizon, tout là-bas, deux immenses bâtiments, uniformes, désespérément, contrastent dans ce décor, mélange gracieux de vieilleries graves et rustiques de jeunesse pimpantes et curieuses... C'est le quartier La Trémoille qui, par instants, nous envoie, confus, les appels du clairon de garde aux sergent de semaine...

Avec la voix dolente des cloches qui tintent un glas, cette matinale sonnerie est la seule note vivante qui s'échappe de l'immobilité ambiante...

Mais la brume bleuâtre s'est fondue peu à peu sous les chauds rayons d'un soleil de mai qui éclaire, tantôt une tourelle à encorbellements, tantôt une maison neuve à la façade éblouissante, tantôt un amoncellement de toitures grises, de pignons et de cheminées en pierres de taille.

A nos pieds, semble-t-il, monte, lente et vagabonde, une fumée qu'on dirait sortie des entrailles du sol... C'est le Rachapt, dont les humbles maisons se dérobent à nos yeux derrière les buissons touffus et les arbres fleuris des jardins d'ouvriers... Grêle, chétif, minable, un modeste clocher d'ardoises moussues dé-passe de bien peu les toitures environnantes... De saints populaires, dont, d'âge en âge, les vertus se sont transmises, c'est la retraite cachée, la chapelle de Galiot...

Le regard embrasse toute la vieille ville qui cache, derrière son château et ses remparts, la cité moderne, s'étendant tout à l'horizon, dans la plaine...

Seul, isolé sur son coteau verdoyant : le bourg aux Moines, dont les maisons basses de travailleurs s'écrasent au pied d'un château criard de briques rouges et de pierres blanches. Tout près, humblement, s'abrite l'ancien prieuré de Sainte-Croix...

Voilà le donjon féodal, audacieusement campé sur

son rocher : ici, rébarbatif, là, recouvert de lierres et de lilas en fleurs...

La cathédrale Notre-Dame, Saint-Pierre d'autrefois, grave, imposante, aux délicates nervures, dont les aiguilles de la flèche servent de perchoirs aux corbeaux croassants... Plus loin, Saint-Martin, la basilique, d'ors resplendissante, insolente d'orgueil, de blancheur, de jeunesse et d'audace...



Cl. H. T.

Façade méridionale du Château de Vitré

A l'infini, limite extrême, la tour lézardée du vieux Saint-Martin, pensive, songeuse, dominant les pins sombres et les croix tristes du cimetière...

Et partout, en un enchevêtrement bizarre : vieilles maisons, tours démantelées, créneaux, clochers et clochetons, dans un décor de poésie riante et douce...

Vitré, octobre 1902.

Vitré

Pour l'artiste, pour l'archéologue, Vitré est une perle magnifique détachée sur le bord du riche écrin qu'est la vieille Bretagne...

Vitré ?... C'est une ville de mystères, aux rues

sombres et tortueuses que rien ne trouble, si ce n'est le bruit sec des sabots des vieilles femmes résonnant sur les dalles de granit qui entourent l'antique cathédrale...

De vieilles maisons grises, aux volets obstinément clos... De vieux porches accroupis, serrés les uns contre les autres, qui semblent s'enfoncer dans le pavé irrégulier des rues.

Vitré ? C'est le Val, merveilleux de verdure et de fraîcheur avec la Vilaine immobile, tout au fond, reflétant dans ses eaux le linge étendu le long de la rive... L'eau jaillit sous le battoir des lavandières, cependant que s'envolent au loin les rires bruyants des jeunes filles... répétées par l'écho.

Vitré ? C'est le Rachapt, le quartier des ouvriers, à la voix rude, au geste prompt... Des gamins, jambes et pieds nus, courent, grimpent les escaliers des mesures taillés dans le roc bleuâtre...

C'est le pays du grand air et de la liberté.

C'est le pays des vastes champs, des pommiers et des chênes.

Au nord, le pays du blé noir, de la galette brune, des hommes aux blouses courtes, chapeaux plats, des femmes en jupes de « penille ».

Au midi, le pays des pommiers trapus et vigoureux, à la sève active ; le pays du cidre clair, du cidre doré qui mousse et pétille, qui ravive le corps et donne la saine gaieté. C'est le pays des hommes aux « peaux de bique » ; des filles aux yeux bleus, à la mine superbe...

Partout des têtes fortes, des têtes bretonnes : tous « blancs » ou tous « bleus », à la foi naïve et vive... le pays des croix de bois et des pèlerinages : Notre-Dame de Montautour, la Vierge de la Peinière, Notre-Dame de Pérouse...

Vitré, enfin, c'est le dernier rempart de la Bretagne libre, la sentinelle avancée qui veille, vigilante, des tours de son vieux donjon, à l'approche des prétendus civilisés, jaloux de son indépendance...

Le 30 août 1899.

Le val de la Vilaine

Un vallon mystérieux qui s'étend au pied des vieux remparts, tout au long des rochers abrupts, où, dans quelques trous de terre, poussent des pommiers.

En bas, la Vilaine coule doucement, reflétant dans ses eaux les grands peupliers... Des femmes sont ag-



Cl. H. T.

Vieilles maisons, rue Poterie, à Vitré

nouillées qui tordent de leurs bras vigoureux le linge mouillé, et l'eau tombe goutte à goutte, avec un son cristallin...

Au loin, à droite, l'immensité de la campagne verdoyante : des arbres, rien que des arbres ; une vraie forêt avec, de distance en distance, une tache blanche, éblouissante, du blé noir.

A gauche, le vieux Rachapt grimpe à l'assaut de la colline. Ses maisons, placées sans ordre, forment une longueur noire, énorme, au milieu des frais jardins. La fumée de ses innombrables cheminées s'élève lentement en autant de colonnes grisâtres qui vont se rejoindre dans l'infini du ciel bleu...

Vitré, septembre 1899.

★★

Les corneilles, nichées dans les trous de murs du château, se pourchassent autour des lierres grimpants. Mille oiseaux entonnent l'éternelle chanson d'amour et de printemps... Les tourterelles roucoulent, les mouches bourdonnent, les coqs chantent, la nature frémit...

La cloche grêle de Saint-Nicolas, un klaxon d'automobile, le cri des enfants jouant sur les promenades du Val... Plus près, un vieillard qui tousse et se plaint, des hirondelles qui sifflent...

Le Val s'est assoupi. Il dort, nul bruit... Les pommiers fleuris de blanc et de rose émergent de la verdure. Les remparts s'alignent de l'église au château avec leurs maisons d'ardoises, leurs pignons cascasant... Les vergers dégringolent des hautes murailles grises vers la Vilaine...

Le quart de cinq heures sonne, grave à la cathédrale et, légère, lui répond l'horloge de Saint-Yves.

Sous un poirier, l'âne gris de la « buandière » broute l'herbe grasse et balaie de sa queue, toujours en mouvement, les mouches tracassières.

Au fait des murailles, un prêtre va de long en large, disant son bréviaire. Sur la route, une carriole de paysan roule, les freins serrés, par crainte du goudron frais sur le gravier.

Le soleil se voile dans les nuages noirs, le soir approche et la fraîcheur tombe.

Mélancoliques tintent les cloches de Saint-Nicolas...

Val de Vilaine, 10 mai 1931.

Galiot

Une fois par an, le jour de la seconde Fête-Dieu, le jour du « Sacre », la chapelle de Galiot ouvre toutes grandes ses portes à la foule des fidèles, de ses « fidèles », devrais-je dire, car seuls, ceux-là s'y rendent qui ont conservé au plus profond de leur cœur l'amour de la tradition.



Ph. et Cl. Ch.

Galiot

Ce fut par un dimanche de juin, chaude journée, s'il en fut, que je tentai l'ascension de Galiot. Dur pèlerinage, car ce séculaire oratoire est situé à mi-côte du Rachapt, du Rachapt qui monte, monte, comme s'il voulait rejoindre le ciel bleu...

Et ce Rachapt, c'est un peu le quartier de Rillé ou la Pinterie de Fougères, un peu le Jerzual de Dinan...

Galiot... Une modeste chapelle, oh ! bien modeste, une bicoque, un taudis, comparé à nos modernes sanctuaires. Mais c'est le refuge des pauvres gens, qui, une fois l'an, viennent y conter leurs joies et leurs peines...

Cachée au milieu des masures de pierres noires ou de bois, entourée de carrières et de sapins, chapelle remplie de pieux souvenirs, tombeau d'un prêtre sorti de ce peuple et qui fut un saint...

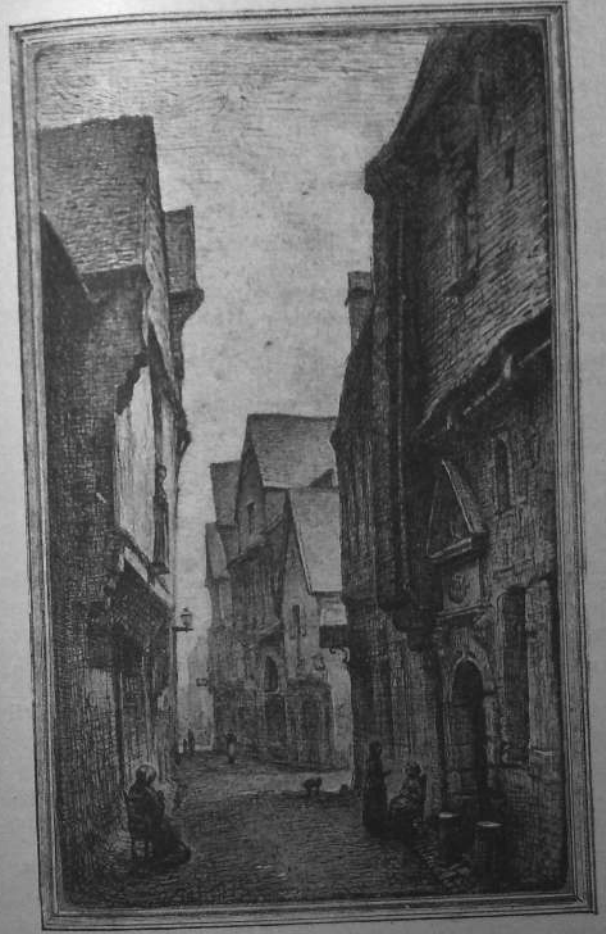
Aujourd'hui, les misérables habitations, creusées dans le roc qui suinte, ont revêtu leur parure de fête, leur parure virginale de draps blancs, pas tous de lin tissés, bien sûr, mais tous sentant bon la lavande et le thym... Les vitres des fenêtres fleuries de géranium, la fleur du pauvre, se ressentent du bras vigoureux de la ménagère qui, pour un jour, a laissé de côté son tricot et ses aiguilles, pour ne s'occuper plus que du grand nettoyage.

Au-dessus de chaque porte, en une simple niche de buis tourné, une Vierge de faïence sourit... protectrice certaine de toute la maisonnée. De simples fleurs des champs et de roses, les jeunes filles, aidées de soldats, l'ont enguirlandée, festonnée de mousseline... Leurs mains délicates ont posé, à chaque coin, deux bougies blanches en des chandeliers de verre...

Dans la rue, transformée, transfigurée, ce ne sont que bouleaux au vert feuillage, arcs de triomphe, rosaces, arabesques de fleurs ingénieusement disposées sur la tannée et la sciure de bois.

Sur la droite, voici le chemin, la ruelle plutôt : ruelle rocailleuse où le pied, à chaque pas, butte contre les arêtes de pierres bleues... Seuls, y pénètrent avec nous, et, depuis des années n'y viennent plus, que les vieux du pays, dont les oreilles sont percées de boucles de cuivre jaune, les femmes qui, pour toujours, ont laissé l'espérance au seuil de leur demeure, les mères qui, tenant leurs enfants sur le bras, prient à deux genoux, le bon Monsieur Cousin de les faire marcher...

L'étroit passage est bordé de murs en pierres sèches sur lesquels végète la « misère ». Humble



Cl. Ch.

*La rue Beaudrairie à Vitre,
d'après l'eau forte de Raoul David*

plante, bien à sa place, dans ce quartier des déshérités et des miséreux. Symbole toujours en fleurs, qui rayonne au soleil de la Saint-Jean, le long des sentiers rocheux du vieux Vitré, tapissés de giroflées sauvages répandant leur âcre senteur jusqu'au seuil des maisons basses de travailleurs...

Au bout de la ruelle, à gauche, la chapelle. Quatre murs qui jadis furent blanchis à la chaux, une toiture d'ardoises recouverte de mousses et de lichens, surmontée d'une croix de fer forgée couverte de rouille...

A la porte, vivante statue, personnification saisissante de la misère environnante, sur une mauvaise chaise boîteuse, un vieillard est assis... Sa figure douce et résignée d'octogénaire regarde d'un œil las les fidèles qui se pressent...

Il tient sur ses genoux une sébile et l'on entend parfois le bruit discret d'un gros sou tombé de mains calleuses et ridées. Là, point de pièces blanches, mais seulement l'humble obole des plus humbles, car le bourgeois ignore ce rustique pèlerinage ou se rit de la naïveté des pauvres gens.

Le quêteur à cheveux blancs est appuyé à une dalle de schiste dressée contre la muraille... C'est le tombeau de Messire Cousin, ancien aumônier de Saint-Yves, dont le légendaire souvenir est demeuré dans la mémoire des vieux et des vieilles du quartier.

Toute grande est ouverte la porte. Autrement, il serait impossible de pénétrer dans le sanctuaire profond de deux mètres tout au plus...

Au fond, un autel antique que domine une Vierge de bois sculptée, souriante en ses vêtements roides taillés dans le chêne par quelque artiste ignoré. A droite, à gauche, dans les recoins, des saints de bois aux postures naïves, disparaissant sous les chapelets de cire rouge ou blanche. Là, un saint Roch montrant la blessure saignante de son genou..., ailleurs un moine voyageur, des évêques inconnus, grossièrement peints, en des attitudes étranges.

... Partout, des témoignages touchants de reconnaissance. Continuellement brûlent les bougies dont la clarté vacillante forme un contraste saisissant, par

cette après-midi de juin, avec les rayons du soleil qui viennent, par la porte ouverte, faire miroiter, pour un jour, hélas ! les verroteries de l'autel et pâler la douce lueur des cierges...

Devant Galiot, entre deux rangées de sapins immobiles la ville apparaît : le vieux Vitré, témoin muet et toujours debout des choses passées. Tout en face, les hautes murailles du château, à droite, la ligne ininterrompue des remparts couronnés de maisons à pignons, puis, les vertes frondaisons du val de Vilaine, où descendent les sonneries joyeuses des cloches de Notre-Dame et d'où montent le murmure confus et le frémissement léger de la nature en fête...

Vitré, Fête-Dieu 1903.



Vieux logis à
Montreuil-sous-Pérouse
3 septembre 1906

Cl. Ch.

Dessin du V^e Frottier de la Messelière

Payage d'Août

Doucement, au clocher de Montreuil-sous-Pérouse, les cloches tintent et, alternant avec les tons graves, s'égrènent les notes claires et sonores.

Au travers les feuillages frissonnants, par-dessus les

chênes séculaires aux vigoureuses branches, caressant légèrement les bruyères et les ajoncs en fleurs de la lande, elles m'arrivent, ces notes, ralenties, cessant subitement pour recommencer un peu plus tard leur matinal carillon... Ainsi, à l'aurore, l'Angélus s'envole, quittant la vieille tour de pierre et pénètre jusqu'au fond des chaumières où il réveille le laboureur qui sommeille, rêvant aux récoltes futures.

Le mois d'août s'annonce, avant-coureur des mois savoureux d'automne, mois des glanes dorées et des gerbes innombrables...

Dans tous les replis, dans tous les recoins de la campagne dont les parfums enivrants montent vers l'azur bleu, émergeant des vagues onduleuses des blés inclinés, partout ronronnent les machines à battre... Leur bruit monotone et continu qu'apporte le vent, se fait ou puissant, tel le roulement soudain du tonnerre, ou faible et doux comme la brise, tel le bruit murmurant des flots qui viennent mourir sur le rivage de sable.

Au milieu de l'«aire», la machine actionnée par quatre vigoureux chevaux qui tournent continuellement dans un même cercle sans fin... Tout près, une charrette débordante de gerbes qu'une jeune fille juchée au sommet lance sans relâche aux batteurs...

Sans la voir, on devine cette foule de gars bruns et musclés ; de filles au teint hâlé, la tête abritée sous une « bergère », foule qui se presse, affairée dans l'espace trop étroit...

Ici, touchante coutume, reste d'une antique fraternité qui tend à disparaître, tous s'entraident. Le riche fermier ne craint pas de prêter ses instruments, ses bras, ses serviteurs au voisin plus pauvre, trop misérable pour payer des journaliers ou des domestiques.

Pendant un long mois, c'est une procession ininterrompue de ferme en ferme, de village en village, promenade qu'accompagnent, le soir, de joyeuses danses sur l'aire, et aussi, de rudes « beuveries », complément inévitable d'aussi fatigants travaux.

Et, lorsque la tâche est terminée, c'est au milieu d'un cortège nombreux que part la machine à battre ornée de verdure, de fleurs et de rubans multicolores...
Montreuil-sous-Pérouse, août 1902.

En Novembre

... Un ciel gris, uniformément, estompé parfois de bleu, d'un bleu pâle, tel le pétale étioilé d'un automnal chrysanthème... Un ciel immobile, obstinément, que ne sillonne nul vol léger d'oiseau... Par instants, toutefois, une longue trainée noire de corbeaux s'abat lourdement sur un champ labouré. Calme, un paysan marche à pas comptés, le long des sillons, étendant en un mouvement rythmé, en un geste large, sa main osseuse...

Derrière une montagne de nuages noirs se cache le soleil dont les insaisissables rayons, dernières lueurs d'un feu jadis ardent, éclairent les ultimes feuilles d'or...

Tout à l'horizon, une forêt d'arbres dénudés, dépouillés, dont les minces et longues branches, veuves de leur verte parure, laissent passer en un sifflement aigu, et prolongé, et chantonnant, le vent. Le vent : chef d'orchestre invisible et puissant qui, en rond, fait tournoyer, danser, voltiger, les dernières feuilles... La ronde des feuilles... Le tourbillon s'élevant du milieu d'un champ, puis brusquement la poursuite insensée, la sarabande folle par delà buissons et ruisseaux... Ensuite, l'éternel recommencement ; la trombe tournoyant à une hauteur inouïe, jusqu'au sommet de tous ces arbres qui furent, au printemps passé, le berceau des milliers de feuilles que la boue a sali et que le vent nargue, ironiquement...

De-ci, de-là, quelques touffes d'arbustes, quelques buissons d'or fauve, au milieu des prairies d'un vert terne, où, silencieusement, paissent des vaches blanches et noires... Paisiblement, à mon approche, elles lèvent leur tête intelligente et d'un œil tranquille, calmement, regardent l'intrus...

Troublant la sérénité, maîtresse souveraine de la campagne, l'écho apporte tantôt l'appel clair du pâtre, le claquement sonore et sec d'un fouet qu'accompagne un juron... tantôt l'abolement répété, lugubre, d'un chien de ferme, le son des cloches joyeuses de l'église neuve de Pocé... Dominant tous ces bruits, en un perpétuel agacement, le grincement de la scie découpant, dans un chemin voisin, les troncs de chênes, de hêtres à l'écorce vieil argent...



Ph. Fraïn

Cl. Ch.

Eglise de Pocé

Sur la route grise bordée de vert, où plus aucune poussière ne voltige — sans crainte du chauffeur que la vitesse enivre, du cycliste affairé — je vais, aspirant par bouffées, l'air pur et vivifiant que ne vicia plus l'écœurante odeur de pétrole, d'essence et de graisse...

Seule passe une charrette pleine de chaux : le conducteur, un gars aux joues rosées, siffle une chanson champêtre, au rythme lent, de l'air important de quelqu'un qui se sent libre, au milieu de gens libres et de l'immensité.

Et doucement, à petits pas, je vais, admirant et le ciel et la terre et la campagne déjà triste d'un commencement de novembre...

La Touserie, près Vitré, novembre 1920.

Les châtaignes

Les châtaignes sont cueillies, et les vieux arbres dépouillés de leurs feuilles et de leurs fruits, étendent tristement leurs branches nues sur la terre nue.

C'est la saison où l'on se réunit tout autour du bon feu qui flambe, sous le manteau de l'antique cheminée, toute noircie par le temps.

Chacun raconte ses misères — et qui n'en a pas en ce monde ! — et les vieux parlent de leurs jeunes années, et les jeunes, attentifs, écoutent les vieux...

Le cidre coule à pleine bolées, le bon cidre doux qui réveille le cœur, et les châtaignes pétillent dans la poêle percée, laissant passer entre elles, de minces filets de flammes bleuâtres.

Par la cheminée descend le bruit du vent : chacun se rapproche de son voisin quand il vente trop fort...

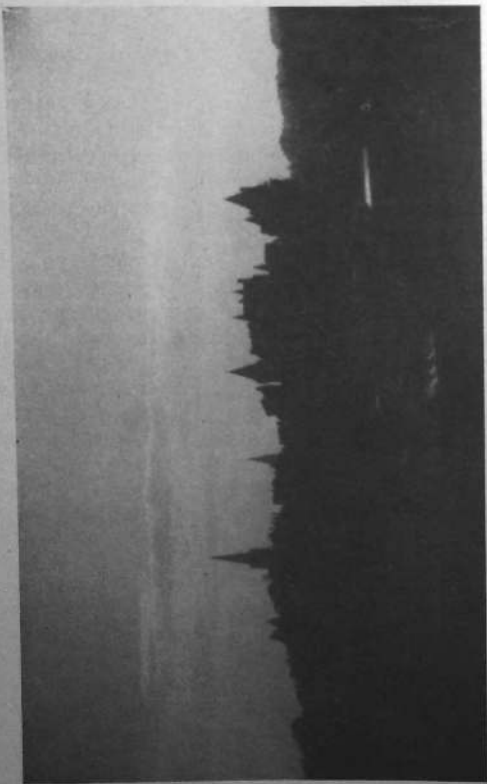
La chanson du vent se mêle à la chanson du bois qui brûle... cependant que grands et petits parlent à voix basse, parce qu'a retenti, lugubre, le cri de mort du chat-huant...

Décembre 1899.

Soirs de Mars

... Au delà de la Vilaine, la campagne remonte vers la colline boisée... Les pommiers, au milieu des champs semés de rochers, ont cet air mélancolique que donne à toutes choses le ciel de la Bretagne...

De temps à autre, un jeune poulain effarouché, galope, se roule sur l'herbe humide et repart... Des pâtres, adossés au pied d'un arbre, chauffent leurs membres engourdis par l'air frais de la brume, devant un brasier de bois sec dont la fumée s'élève avec lenteur et se disperse, poussée par le vent...



Nul bruit ne trouble le silence mystérieux
et presque effrayant de cette cité...

La nuit approche et avec elle le silence se fait peu à peu... Sur la route, des ouvriers passent, l'outil sur l'épaule, qui vont à la ville voisine retrouver le toit familial... Un jeune paysan, juché sur un cheval, retourne à la ferme, emportant les provisions de la semaine...

Quelques oiseaux font entendre leurs derniers gazouillements et, à tire-d'aile, regagnent l'abri caché de la haie...

Puis tout se tait... La clochette argentine d'un monastère voisin égrène lentement ses notes, invitant les fidèles à la prière, les travailleurs au repos...

Plus rien de bouge ; la paix, le calme des soirs de mars règne... Les hommes, seuls avec leurs pensées, se préparent à accueillir par des chants, le printemps qui va renaître, l'Homme-Dieu qui va ressusciter...

Vitré, mars 1900.

Nuit à Vitré

La lune rayonne au-dessus des tourelles aux vieux toits pointus et projette sa lumière blafarde au travers les vitres des fenêtres closes...

Quelques passants attardés se hâtent de regagner leurs maisons : au loin le bruit de leurs pas va s'assourdisant...

Dix heures sonnent au clocher de Notre-Dame. Au son grave de l'église répondent les clochettes des chapelles disséminées par la ville et les faubourgs...

Les rues sont noires et désertes : nul bruit ne trouble le silence mystérieux et presque effrayant de cette cité...

Seuls, les cris lugubres des oiseaux de nuit dans cette solitude de cimetière... Les vieilles femmes, dans leurs lits, se signent quand elles les entendent...

Vitré, 17 septembre 1899.

Coucher de soleil sur Sainte-Croix

Coucher de soleil inoubliable, en cette froide soirée de février.

Le feu rouge semble surgir des profondeurs du sol. Il s'élève, vers le ciel, en teintes dégradées allant jusqu'au rose le plus pâle.

De son rocher schisteux, le quartier Sainte-Croix dresse vers l'infini les flèches et les clochetons de son église et les cheminées de ses maisons basses.

Leur masse se découpant nettement sur le fond ardent de l'astre couchant évoque un Mont-Saint-Michel au péril du Dragon que jadis annonça Merlin.
Février 1932.

Paysage de Février

Le clocher lézardé du vieux Saint-Martin projette son ombre sur les innombrables rangs de croix du cimetière : croix des riches, en marbre et en granit avec des lettres d'or ; croix des pauvres, de bois, avec des larmes blanches...

Non loin, Notre-Dame lève, vers le ciel, son élégant clocher à jours, frappant contraste avec la vieille tour en ruine où nichent les corbeaux et les « feursées ».

La promenade du Val longe les remparts couverts de mousses, d'herbes, de ronces et descend ses vergers jusqu'au fond de la vallée.

La Vilaine débordante couvre les prairies, léchant le seuil des portes, emportant le linge des lavandières avec leurs baquets...

Le Rachapt, curieux groupement de maisons blanches, de maisons grises : petites, basses, dont le toit d'ardoises scintille au soleil d'hiver. Des deux côtés du vieux quartier s'étend la campagne, morne, aux arbres sans feuille...

Puis ce sont les cultures humides, mouillées, avec des flaques d'eau où pataugent les canards...

L'ombre du soir dessine des figures géométriques dans l'irrégulière formation des champs, faisant des

taches carrées, octogonales, tantôt plus claires, tantôt plus sombres, dans une même prairie...

Au loin se dresse fièrement la silhouette hardie des rochers de la Ville-Houx... Entre deux collines, la vue s'étend dans un étroit vallon d'une profondeur infinie, tout bleu avec des ombres vertes...

L'horizon, de ce côté, est coloré, vif, gai, avec des airs de printemps qui réjouissent l'œil et font penser à la saison qui nous délivrera des tristes journées d'hiver...

Le Court-Gain, en Vitré, 1^{er} février 1901.

Vision d'Automne

La terre s'enfuit pendant que je m'en vais, rudement secoué, assis sur la banquette d'un wagon de troisième classe.

Au travers des vitres brouillées, humides, j'entrevois une campagne, verte encore, avec des arbres d'où s'envolent par milliers les feuilles jaunies...

Les pommiers ont laissé tomber sur la terre fraîchement labourée, leurs fruits dorés qui s'entassent en monceaux...

Aux châtaigniers dépouillés de leur feuillage, quelques châtaignes sont restées, suspendues, solitaires, tout au bout des plus hautes branches...

Les vieux chênes apparaissent en groupes serrés, sur les haies innombrables, comme autant de squelettes debout au milieu de la campagne grise...

Tout au fond, la masse imposante du château du Plessis se dresse, encadrée de grands bois de pins et de hêtres... Plus près, une double rangée de peupliers laisse deviner un mince filet d'eau qui coule en serpentant au travers des prairies mouillées.

C'est l'hiver qui arrive à grands pas. Les paysans, la pioche sur l'épaule, regagnent lentement la ferme dont j'entrevois le toit par delà les émausses grimaçantes...

L'eau a creusé les chemins profonds, transformant

en ruisseaux les ornières qu'ont faites les lourdes charrettes.

Par instants, des bandes de corbeaux s'abattent sur le grain nouvellement semé...

Le ciel s'assombrit et la nuit approche...

De son pas nonchalant, la fille de ferme, un mouchoir blanc serré autour de la tête, le fouet au bras, fait rentrer chevaux et moutons, tout en tricotant de ses doigts rougis par le froid, les chauds gilets qui seront les bienvenus dans quelques jours...

Argentré-du-Plessis, 7 novembre 1899.

La campagne de Vitré

Site pittoresque entre tous : clocher à la flèche élancée s'appuyant sur une très vieille église, grottes, statues pieuses de saintes et de saints éparpillées dans les bouquets d'arbres, les buissons, les rochers, sur la pente du vallon qui baigne ses pâturages dans l'eau claire et fuyante du ruisseau...

Chants des merles et des pinsons, bourdonnement indéfinissable et continu de la végétation et des insectes, beuglement des vaches en champs, sonneries cristallines des cloches de Cornillé, au loin, par delà la colline...

Tel est ce Lundi de Pâques 1930.

Saint-Aubin-des-Landes, Lundi de Pâques 1930.

Vieux saints et vieilles bretonnes

La vieille église est maintenant toute rajeunie. On ne la reconnaîtrait plus si l'on n'était de ses familiers. L'ardoise neuve, violette, resplendit au soleil d'avril, d'un sourire doux, un peu mélancolique. Les murs rejointoyés, les peintures neuves et fraîches, lui redonnent un air moins triste...

A l'intérieur, mes vieux saints sont toujours en place, et vieux parmi les vieux, le patron de la

paroisse, l'évêque Aubin, la main bénissante, trône au-dessus du maître-autel.

Mais, qu'est-ce donc, en cette chapelle ancienne, aux boiseries décorées et fouillées ? Face à saint Golven et à sainte Apolline, que veut dire cette figure de plâtre, belle comme celle d'un ange, si belle que nos saints bretons, qui furent tous, on le sait, de rudes compagnons, n'en virent jamais de pareille ?

C'est, choquant l'œil, sur son piédestal, y prenant la place qu'occupait un saint Roch ou une sainte



Cl. H. T.

Vieux saint...

(Saint Cornély)

Philomène, la petite sainte Thérèse, de la rue Saint-Sulpice, dorée, peinturlurée à souhait... que sainte Thérèse elle-même ne reconnaîtrait pas.

A la sortie de messe, j'en ai vu d'autres belles Thérèse, vêtues de robes aux couleurs éclatantes, coiffées de chapeaux cloches, qui s'en allaient, par les chemins de fermes, côte à côte avec de vieilles femmes à la mode bretonne, avec le châle des fête et la « polka »...

Et je sougeais : vieux saints et vieilles femmes, vous n'êtes plus rien pour les jeunes d'ici. Il faut de la « nouveauteu, pari ta ». Vivent donc les sainte

Thérèse et les Jeanne d'Arc... Allez-vous-en, vous, vieilles Bretonnes qui n'êtes que Bretonnes, alors qu'on se dit « de l'Ouest ». Allez-vous-en finir obscurément vos jours, sans un adieu de ceux qui vous connurent, des « villotins » qui vous admirèrent en vos beaux atours de fêtes, allez-vous-en avec vos bêtes dans vos maisons branlantes, au milieu de la brousse... Et vous, vieux saints de bois et de pierre, vous devant qui s'agenouillèrent tant de générations, craignez



Ph. et Cl. Ch.

Vieille bretonne...

qu'on ne vous relègue dans les greniers de votre église qui vieillit de si longs siècles avec vous... En attendant qu'un marchand du « Temple » ne vous enlève à la nuit tombante... Vous n'êtes, comme la Bretagne, pour les gens « d'asteure » que vieilles légendes et vieilles toupies...

Il nous faut du neuf, voyons ; des saints neufs, des

saints à la mode... Il nous faut des filles à la mode nouvelle aussi ; jupe courte, et cheveux courts...
Saint-Aubin-des-Landes, 8 avril 1930.

Notre-Dame de la Peinière

Pauvre Dame de la Peinière... Au beau temps de ma jeunesse, on s'en allait te voir et te rendre nos dévotions tout le long du mois de mai. Pour les travailleurs de la terre ou de l'atelier, le Lundi de Pâques était un jour de prédilection. Ils se rendaient à ton sanctuaire à pied, de Vitré chez toi, par la Boulerie et Saint-Aubin...

Aujourd'hui, le vieux Lundi de Pâques est la journée des automobilistes et des touristes.

Les nouveaux riches arrivent, pleins de morgue et de fatuité en leurs conduites intérieures. Ils daignent parfois gravir les degrés de ton sanctuaire et laissent tomber leur obole retentissante et sonore dans le tronc de tes pauvres... Mais, où donc est la ferveur d'autrefois ? Où donc est le silence que rompaient seuls le fredonnement des prières, le bourdonnement de quelque mouche emprisonnée, le grésillement des cierges ou le cri d'un jeune enfant sur le bras de sa mère ?

Vous qui croyez en la bonté de Notre-Dame de la Peinière, gardez-vous de l'aller voir un Lundi de Pâques. Vous ne trouveriez au lieu du recueillement que buveurs de vin blanc sous les tonnelles, manilleurs, buveurs de bolées même pas et joueurs de mirlitons...

Allez plutôt à la paroisse voisine, à Saint-Didier... En entrant dans l'église, vous trouverez au fond, à droite, une humble niche, dans un coin, isolée, comme si on en avait honte et là, une pauvre et triste Vierge de la Peinière, toute seule, entre deux chandeliers de verre et deux bouquets fanés de fleurs paysannes...

C'est là que, désormais, la Vierge veut qu'on la visite et qu'on la prie...

Saint-Didier, 21 avril 1930.

Beuvron

Presqu'en bordure du chemin qui de Vitré mène au gros bourg d'Argentré, à mi-côte, sur la gauche, se cache l'étang de Beuvron, merveilleuse et mystérieuse pièce d'eau, encadrée d'une ceinture de bois.

On s'en va d'un pas lent, étouffé par les mousses et les herbes, le long de ses rives. Les eaux dormantes reflètent la haute cime des arbres et des taillis.



Ph. Venturino

Cl. Ch.

*L'Étang de Beuvron,
Merveilleuse et mystérieuse pièce d'eau...*

On croit voir se profiler au travers les buissons touffus des silhouettes de grandes dames et de galants chevaliers, de la Marquise d'Emmanuel Philippe de Coulanges ou bien de Mgr du Plessis, évêque de Séez, ou de la demoiselle du Plessis, venue du château voisin.

Les deux dames ne s'aimaient guère. L'épistolière donnait de la « divine » à sa voisine comme ses admirateurs eux-mêmes la proclamaient « la divine marquise ».

Beuvron, trait d'union entre les Rochers et le Plessis.

Silencieux et grave dans son isolement majestueux, il n'avait pu inspirer à la marquise ses deux qualités essentielles. Elle n'aimait pas le silence. Il ne put lui faire aimer la gravité qui ne s'alliait guère à la pétulance de son caractère, lui faire comprendre que la laideur de sa voisine, n'empêchait ni la beauté de son âme ni la bonté de son cœur.

Vitré, le 10 juin 1946.

A l'Angevine

*A la fête de l'Angevine
La gaieté brille en tous les yeux :
De la plaine et de la colline ;
On voit venir jeunes et vieux,
.....*

*Et le soir, comme on le devine,
Les paysans chantent bien mieux :
Égayant plus d'une ravine
A la fête de l'Angevine...*

(Victor THOMAS, *Par la lande*).

Dès le matin, les paysans s'acheminent le long des routes poudreuses, bordées de pommiers aux fruits rouges, vers le clocher de La Guerche... C'est jour d'Angevine, « anhui », et nul, grand ou petit, jeune ou vieux ne veut manquer cette fête.

Ceux qui demeurent tout près s'y rendent à pied, ceux qui viennent de loin ont attelé un cheval vigoureux à la maringotte...

Par bandes, les « gars » de la classe vont bras-dessus, bras-dessous, avec ceux qui partent au service, et l'un d'eux chante :

*Derrière chez mon père
L'a-t-un ormeau fleuri
Où les oiseaux du ciel
Vont y faire leurs nids.*

et tous en chœur reprennent au refrain :

*Auprès de ma blonde
Fait biau, fait biau, fait biau
Et auprès de ma blonde
Fait biau passer le « mai »...*

Pour l'Angevine, les hommes ont mis leurs « biques », les femmes et les jeunes filles ont revêtu châles de dentelles et tabliers de soie... Elles sont accourues nombreuses. Voici celles de Bretagne, du Maine et de l'Anjou, avec leurs coiffes pittoresques, les « catioles » de Châteaugiron, posées délicatement sur les cheveux lisses roulés en arrière dans la fine résille de soie noire, les « polkas et les marie-louise » d'Argentré et de Domalain, qui font que le chignon, s'allonge, les coiffes pointues du pays de la Mée, les bonnets tuyautés, semés de rubans multicolores de la Mayenne, les coiffes si curieuses, cachant le front, de l'Anjou.

Voici les hommes de Bais, de Domalain, de Saint-Germain-du-Pinel, avec leurs « peaux de biques » et leurs chapeaux à larges bords, ceux de Piré, « les glorieux », en veston, ceux du Pertre, de Gennes et de Cuillé, en paletots de « tremier », les gars de Rennes en blouses bleues.

La foule circule difficilement par les rues étroites que bordent les étalages des marchands et les baraques des forains...

Les jeunes se pressent autour des chanteurs ambulants, les « vieux » assis sur des bancs aux pieds tournés boivent à pleines bolées le bon cidre de l'année...

Mais le soir arrive et avec lui le départ : en longues théories, par les chemins verdoyants, défilent les voitures qui emportent les anciens...

Gars et filles dansent en rond, dans les cours d'auberges, au son des violons et des clarinettes en buis, et plus d'un fredonne :

*... Auprès de ma blonde
Fait biau, fait biau
Fait biau, fait biau
Et auprès de ma blonde
Fait biau passer le « mai ».*

La Guerche-de-Bretagne, 19 septembre 1899.



Ph. et Cl. Ch.

Les Pommiers

Pardon de Notre-Dame de Beauvais

Non loin du petit bourg du Theil se dresse le moderne sanctuaire de Notre-Dame de Beauvais.

Au même lieu, bien avant le xiv^e siècle existait une chapelle placée sous le vocable de Notre-Dame de la Charité. Rasée par les Anglais lors de la guerre des Deux Jeanne, elle fut remplacée par une curieuse croix portant, sculptée, la Vierge à l'Enfant.

La tradition populaire veut que celui ou celle qui, une fois, baisera le pied de cet antique calvaire, dans l'année se mariera. Et ce sont, raconte-t-on, les lèvres des pèlerins et des pèlerines qui usèrent la pierre de la base...

Aidé des habitants, le recteur du *Teil*, Jehan Ogier, rebâtit le sanctuaire en 1481 et lui donna le nom de Notre-Dame de Beauvais.

La piété des fidèles le fit agrandir en 1656. Puis, en 1893, en même temps que l'on restaurait la croix, on construisit entièrement une nouvelle chapelle...

Je ne sais ce qu'était l'ancien sanctuaire... Je me l'imagine pareil à ces modestes oratoires disséminés sur notre sol breton, enfoui dans la verdure et paré des fleurs de la lande.

Celui qui se dresse, en style roman, prétentieusement banal, lourd monceau de pierres, n'attirera jamais les amoureux du beau... Il faut aux dévots de Marie, la piété naïve des jours d'antan, la foi vive de nos pères, pour prier en cette moderne basilique, qu'Edouard Drumont, souvent mieux inspiré, disait être « un vrai bijou d'architecture »...

On ne trouve plus, sur notre sol, les sanctuaires de jadis qu'éleva bien plus la dévotion de nos pères que leur argent... Comparez : d'un côté Notre-Dame du Folgoët, le Kreis ker, Saint-Herbot, Quelven et cent autres, de l'autre : Sainte-Anne d'Auray, Notre-Dame de la Peinière et de Beauvais...

On trouve dans les premiers un souci de poésie, une compréhension du milieu qui manque aux seconds.

Malgré cela, nombreux sont les pèlerins de Beauvais.

C'est le 2 juillet de chaque année que s'y rendent mères et jeunes enfants revêtus de leurs plus beaux habits de fête. Ils viennent de Janzé, d'Essé, de Coësmes, du Nantais même.

A l'intérieur et tout autour du sanctuaire, les bébés, soutenus par leurs mamans, y essaient leurs premiers pas et se font ensuite évangéliser...

A la porte, sur le bord de la route, des marchandes

offrent aux yeux des tout petits les cerises, les amandes, les sucreries... Là, point de camelots bruyants, point de tentes, où, ailleurs, s'attablent les pardonneurs...

L'oratoire doit à son ancienneté d'avoir survécu. Il le doit aussi à la tradition qui fleurit toujours sur cette vaillante et douce terre janzéenne où, à chaque pas, se dressent des vestiges des temps anciens...

Le bourg du Teil, qualifié jadis de « ville », ne conserve toutefois que de rares souvenirs de son antique splendeur.

Au fronton de la porte d'une ferme, j'ai lu cette inscription :

« De la part d'Anthoine Gaul, procureur fiscal du « Teil, 1606. »

Et dans l'église moderne, un tableau imprimé chez Gilles Le Barbier, imprimeur ordinaire du diocèse, d'où j'extrai ces lignes :

« Confrérie de N.-D. des Agonisants et des défunts « en l'église paroissiale de la ville du Teil, évêché « de Rennes. 5 août 1707.

« Journées auxquelles on gagne les indulgences « ci-dessus :

« La fête saint Michel *in monte tumbá* et saint « Mainbeuf... »

Le Theil, 2 juillet 1909.

La Baratière

Parc, bois, taillis, haies, ravines, prairies, champs labourés de la Baratière, jardins à la française, douves, poissons rouges dans l'eau dormante... J'ai voulu vous revoir après quarante années.

Là, j'ai fait mes premiers pas, balbutié mes premières phrases, essayé mes premiers jeux, goûté le bonheur de la solitude, contemplé, pour la première fois, les beautés et la splendeur de la nature bretonne.

Par cette Saint-Michel, la Baratière a un charme

que je ne lui connaissais pas encore. L'été encore vif, plus chaud que jamais, le ciel encore pur, l'air plus frais, tout cela forme une atmosphère empreinte d'une langueur et d'une nonchalance suprêmes.

Les belles allées aux hêtres bien droits, aux fûts d'argent, aux petites feuilles dentelées, aux faines mûrissantes vont se perdre dans les sous-bois mystérieux...

Les vieilles allées où tricotaient nos mères, assises à la file, ont toujours leurs arbres tortueux : hêtres dépouillés à l'écorce lisse, chênes aux branches nerveuses, à l'écorce rugueuse. On dirait des groupes de vivants, qui, par leurs branches blessées, par leurs troncs noueux, laisseraient s'échapper la plainte des ancêtres.

Les taillis touffus dressent leurs épaisses broussailles impénétrables. Les douves tapissées de mousses rases ont la même profondeur que leur donnaient nos yeux d'enfant. Les haies sans herbe, ont la même volonté de n'aller pas droit. Mais les eaux dormantes des canaux n'ont plus leurs poissons rouges, le jardin à la française n'a plus ses fleurs.

« La maison du diable » est toujours là-bas, troublante, inquiétante, à cause de ce qu'on nous racontait d'elle, les tours se dressent toujours solitaires, les terriers et les garennes débouchent toujours au coin des mêmes chemins. Les vieux murs, au fond des ravines, sont toujours croulants.

Et, vers l'entrée, la vieille croix se penche toujours humble et consolante, vers la misère humaine qui passe.

La Baratière, dimanche 27 septembre 1931.

Dimanche d'été à Landavran

Au seuil de l'église, dans le cimetière, voisinant avec les morts, quelques femmes en coiffe blanche et robe noire s'entretiennent des faits de la semaine.

On entend le bourdonnement des abeilles sur les tombes en fleurs.

Les chênes centenaires, les châtaigniers tordus frissonnent.

Les cloches mêlent leurs harmonies, les oiseaux s'appellent et accordent leurs trilles aigus ou graves.

Comme le tic tac d'une vieille horloge, le palet des joueurs tombe à intervalles égaux sur le plancher de l'auberge.

Les croix de bois, aux carrefours, se dressent avec, sculptées par le charron du bourg, les attributs naïfs de la Passion.

Les petites filles du cathéchisme, bien sagement, leur gros livre de messe à la main, s'en retournent par les sentiers des prairies.

Un jeune gars passent, agitant le grelot de sa bicyclette...

Ici, comme à Plogoff, comme à Plougastel, ce sont toujours les mêmes noms qu'on retrouve au champ du repos, ou sur la plaque de marbre des pèris au front.

Mais, au lieu des Kervella, des Penamen, ce sont des Baslé et des Bruneau...

Sur le granit, j'ai lu :

« Ici repose Jean Le Guen... »

Et cela marque bien que la « terre du corbeau » : Lann da Vran, est aussi, aux marches de Bretagne, la terre des Blancs.

Ces noms et cette coïncidence sont bien plus encore un symbole de l'unité du pays breton et de la pérennité de la Race...

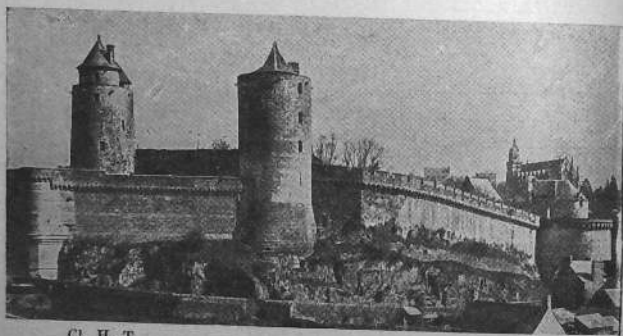
Landavran, près Vitré, le 26 août 1934.

Vision de Fougères

De la vieille rue ducale, royale, impériale, nationale, aux sévères et hautes maisons de granit, qui vit passer le cortège des ducs, des rois, des empereurs et des bourgeois, les défilés hurlants ou calmes des foules, qui entendit les sonneries joyeuses ou

tristes des chapelles et des églises, les cris des politiciens sous les halles mêlés à ceux des marchands, on gagne — par une étroite ruelle que domine le beffroy maintenant muet — la rue où jadis peinèrent tisserands et pintiers, qui dégringole ses maisons basses vers le Nançon et le château.

Mais, hélas, les porches accroupis ne sont plus, ne sont plus les vieux hôtels. De leur emplacement désert, par-dessus les ruines, se déroule, devant le regard ébloui, le magnifique panorama d'une forteresse aux plans inégaux.



Cl. H. T.

*Château de Fougères : tours Mélusine et des Gobelins
A droite, l'église Saint-Léonard*

On n'eut pu la soupçonner telle si américains et anglais n'étaient venu poser le sceau terrifiant de leurs bombes sur le Fougères travailleur et actif de la chaussure.

Ainsi, voilà près de neuf cent ans, la redoute fougéroise dut-elle subir l'assaut victorieux des troupes du roi Henri II d'Angleterre.

★★

Faisant le tour de son enceinte, c'est un émerveillement de tous les instants, des surprises nouvelles,

des alignements successifs et heurtés. C'est la flèche de Saint-Sulpice s'inclinant vers la tour Raoul. Et, devant la porte Notre-Dame, le Nançon, en un sourd grondement, s'échappe des fondations de la tour de Plesguen pour s'en aller, furieux, puis zigzaguant, par les chemins étroits et les jardins fleuris, vers la campagne proche.

★★

On saisit ici, mieux que du belvédère, la poésie qui se dégage de Fougères comme de Vitré, avec une ambiance, un air différents, qui donnent à l'une et à l'autre cités, leur charme indéfinissable.



Cl. H. T.

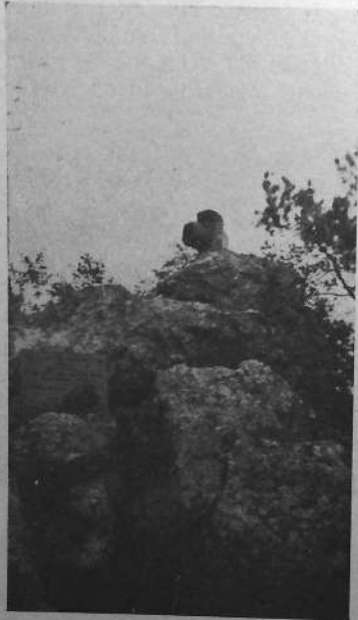
*Château de Fougères :
Tours Guibé, Mélusine et des Gobelins*

Puis l'on regagne Saint-Léonard, là-haut, par les vallées, les escaliers de granit aux larges assises, la montée rude, bordée d'un côté de murs et de maisons aux rares fenêtres, de l'autre par le roc abrupt, assise où s'enfoncent les fondations de la vieille ville.

Fougères, le 22 mars 1946.

La Vallée du Nançon

Le Nançon, mince filet, serpente dans la vallée. L'eau scintille et miroite sous les rayons ardents d'un soleil de midi, en janvier. Le brouillard se lève. La neige fond. Le coq chante. Brillante, comme de l'argent liquide, la cascade bouillonne...

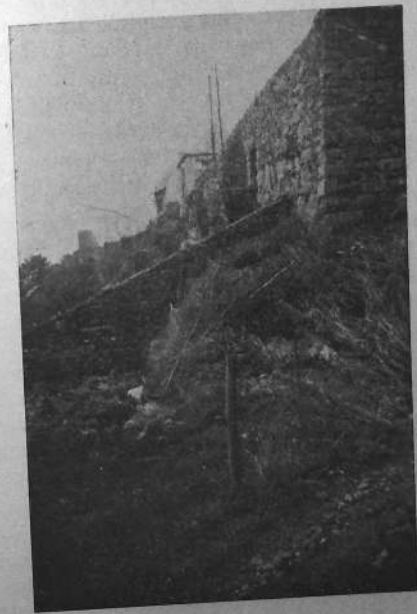


Ph. et Cl. Ch.

*La croix du champ de bataille
de Saint-Aubin-du-Cormier*

La masse allongée et lourde du château s'enfonce dans le marais. La flèche de Saint-Sulpice, en un geste bénisseur, s'incline.

De vieilles maisons à pignons et pans de bois s'égarant au milieu des bâtisses neuves. La ligne des remparts souligne de sa muraille grise le quartier de Rillé.



Ph. et Cl. Ch.

*Saint-Aubin-du-Cormier :
Vieilles murailles. A gauche, le donjon*

La terrasse Saint-Léonard, inondée de clarté et de chaleur, surplombe cet ensemble féérique et, grave, sonne l'heure au beffroi de Fougères ressuscité...

10 janvier 1931.

Sous bois

... Ici, ce ne sont plus les riants décors d'une campagne verte et fleurie, coupée de vergers embaumés, teintée de rose et de blanc par le blé noir, par l'orge doré mélangé de rouges coquelicots et de pâles bleuets. C'est un pays de landes et de bois, de bruyères et de mugnets que, seul, le soir, je vais cueillir au travers des fourrés profonds.

Mais, quittons l'ajonc de la lande et pénétrons sous les taillis : de grands pins, dans un pittoresque désordre, élèvent vers le ciel, obstinément immobile, leurs troncs élancés dont les branches se rejoignent tout en haut, formant une voûte d'un vert sombre.

De-ci, de-là, quelques bouquets d'arbustes sauvages s'entremêlent et cachent aux yeux l'immense tapis de mousse qui va à l'infini, léchant le pied des grands arbres.

Les oiseaux font entendre leurs derniers gazouillements qui vont, se répétant de loin en loin. Le coucou entonne son chant monotone — avertissement pour le voyageur attardé ou le promeneur rêvant au fond des bois — parfois il cesse subitement pour recommencer un peu plus tard.

Tout à l'horizon, des arbres naissants, à la sève active, aux feuilles d'émeraude, forment un gai rideau qu'assombrit toutefois la demie obscurité du lieu.

Une brise douce agite les frêles tiges des roseaux innombrables et caresse le visage. Par instants, la force du vent augmente : je l'entends approcher des profondeurs du lointain, courbant tout sur son passage. On dirait le bruit sourd et continu de l'Océan.

La nuit envahit la forêt. Un calme parfait règne en souverain au milieu de toutes ces choses inanimées, incitant au rêve.

.....
Courte rêverie, que vient brutalement interrompre le clairon au camp. Il faut reprendre hâtivement le chemin des baraques dont on aperçoit les toitures

grises par delà l'étang d'Ouée qui reflète la haute cime des pins bordant la rive...

Camp de la Lande d'Ouée, juillet 1900.

Entre Gallos : Deux enterrements

Nout' cureu eum' ben l'eurgent...
Y aveu hier deux enterments.

Au peurmieu, c'ti à Madame Landà, i'sourieu, i' avait l'air content. I r'jeteu sa toqu' en arrieur' avec son peuce : la meusse n'tai chanteu qu'à tour de reu.

Au deuxième, ça n'fut pas long. I'n'mit pas pu d'eune heure à alleu qu'ri l'mort, i dire sa meusse et a l'm'neu au ceum'tieure.

25 février 1930.

Retour de marché

Dans le train, ce soir de marché, montent deux jeunes femmes épaisses et lourdes : figures rougeaudes, vêtues à la mode de la ville.

« Bonjour la Marie, dit l'une. Ça va-ty come tu vieux, anheu ? Te v'là don su l'retour, ta aussi. T'eutai au marche de Fougeures ? J'tai point vuse à matin. L'as-tu rencontre la fille à la mère Cantaou. I'paraît qu'elle a prins l'chapiau, ielle aussi ?

— Oui dam', ma søu ell'a ouï dire cela l'aout dimanche à La Sculle. Ma, j'n'ai acheteu un biau chapiau à Fougeures anheu.

— I' dait t'caouteu ben cheu c'ti là, pari ? Oû iou l'a tu acheteu, ton chapiau. C'est'y ces Doreu ?

— Nounna dam', cez Biaugend', putaou. I disant qu'c'est des chapiaux en Taoupeu. C'tici i m'caoutant soixante-dix-huit francs. C'est ben asseu cheu, pari ta... »

À la halte de la « Beurbitieure », les deux jeunes filles rougeaudes et fortes, aux grands pieds, aux larges mains de robustes travailleuses des champs,

aux touffes de coton rose sortant des oreilles, sont descendues avec leurs chapeaux en taupé...

Coiffes de Dompierre et de Luitré, figures dignes de nos mères, où êtes-vous... Que tout et tous sont loin de vous maintenant...

Fougères, 8 février 1930.



Cl. H. T.

Château de Vitré
Façades nord et sud (XIX^e s.)



Dessin et Cl. Ch.

Broderie bigouden

DES TISSERANDS

La vieille maison

Les siècles l'ont revêtue de leur patine, du xv^e au nôtre. Ils l'ont marquée de leur caractère propre : la pierre, le bois, l'ardoise ont varié de taille, de façon et de teinte. Les lambris, les sculptures, les poutres et les solives des plafonds appartiennent au gothique ou à la renaissance. Les murs sont en petit appareil et tout à côté en pierres taillées. Le granit rouge s'est allié au schiste bleu, au grès de la Goupillière. Les façades sont droites sous leur revêtement de maçonnerie ou cintrées sous l'ardoise de Champagne ; les toits gris argent et bleu de Sienne, en losanges ou demi-lunes, et les plombs ouvragés se dressent au sommet des pignons. Les contre-cœurs des cheminées sont de fonte ou de terre cuite, les parquets à glissières et les petits carreaux des fenêtres, venus de Marpiré, teintés de vert. Les greniers sont pavés de briques armoriées : le lys et l'hermine s'entremêlent avec des lions lampassés.

Le lierre tapisse des pans de murailles, la vigne sauvage grimpe le long des contre-vents de bois. La Vierge dans sa niche du XVI^e est toute pensive avec l'Enfant-Dieu sur le bras.

Au jardin, des fleurs multicolores, des giroflées, des « passe-roses » surgissent du vieux bassin de granit. Des figuiers aux larges feuilles suspendent leurs fruits verts aux branches lisses. Les merles sifflent dans les buissons.

Solitude d'hier, d'avant-hier et de demain. Solitude de toujours. Solitude qui forme les hommes d'action.

Un évêque a posé ses armoiries au fond d'une cheminée de la grand'chambre du premier étage. Un seigneur a timbré de ses armes l'âtre de la salle aux lourdes poutres et aux boiseries à serviettes repliées. Le croissant prouve que des ancêtres combattirent en Terre Sainte.



Ph. et Cl. Ch.

Solitude émouvante d'aujourd'hui, silence et travail, la vieille maison renferme tout cela, avec des pages de l'histoire locale...

Après les évêques et les soldats, ce furent les magistrats et les marchands. Bourgeoisie du négoce des toiles et des « chausse » qui, à son patronyme, joignait le nom d'une terre récemment achetée et se mariait dans la petite aristocratie.

Tous peinèrent rudement et s'enrichirent. Les pièces de canevas et de Noyale s'amoncelaient avec les bas de fil blanchis à la Canée. Les tapisseries et les peintures des Flandres ornaient les grandes pièces nues.

★★

Puis un jour vinrent les politiques et les roturiers. Et la vieille maison devint triste parce que ses habitants ne comprenaient plus la leçon des ans.

★★

Mais elle se souvint, un jour, la vieille maison, que Vitré avait été durant des siècles, une « perpétuelle manufacture de toiles » et elle redevint la demeure d'un tisserand. Et les lourds métiers à bras battirent de nouveau, et trépidèrent des années durant. Les métiers mécaniques se mêlèrent aux métiers à bras, les Staubli aux Jacquart. Les tisseurs et leurs dévies bavardèrent là où devisaient les grandes dames du xvii^e siècle.

Les produits des tissages s'en allèrent vers les pays lointains, vers l'Asie et les Amériques. Ils y retrouvèrent les descendants de ceux à qui Vitré vendait les canevas et les noyales. Un jour peut-être, fouillant dans ses papiers de famille, un négociant hindou retrouvera la facture qu'un Vitréen de l'époque Louis XIV envoyait à son aieul.

★★

On croit entendre le roulement des lourds chariots pénétrant dans la cour pavée, amenant les fils de lin de Paimpont, les toiles fétis, les canevas des campagnes vitréennes et les bas de fil que les Espagnes se disputent.

On croit voir, lisant son bréviaire, préparant ses homélies, Mgr Yves de Rosmadec, silencieux, marchant à pas feutrés ou bien Hardy de la Largère, dernier député breton, relisant la harangue qu'il pro-

noncera pour réclamer de la Constituante le respect des droits imprescriptibles de la Bretagne.

★
★★

Souvenirs précieux d'hier et d'avant-hier, solitude émouvante d'aujourd'hui, silence et travail, la vieille maison renferme tout cela avec des pages de l'histoire locale écrites au jour le jour par ses habitants d'hier et d'aujourd'hui.

Vitré, le 16 août 1945.

Le père Joson

Toujours souriant, de petits yeux en vrille derrière des lunettes à gros verres, le dos légèrement arrondi, la tête entre les épaules, le père Joson est l'un des plus vieux tisserands de l'usine...

Il a vu le temps des métiers à bras et de la navette « volante », il sait tisser à la main, il connaît l'armure, le jacquart, les deux et les quatre lames, les boîtes montantes et les boîtes révolvers.

Le premier au travail, il y est encore que les jeunes depuis longtemps sont partis...

Il rit toujours, le petit vieux.

Il rit en travaillant, il rit en causant, il rit en nous regardant :

C'est un homme heureux.

★
★★

L'autre jour, un « Monsieur » du « Grand Bureau » vint lui remettre, à son métier, un rouleau de papier blanc lié d'une faveur rose... et une petite boîte...

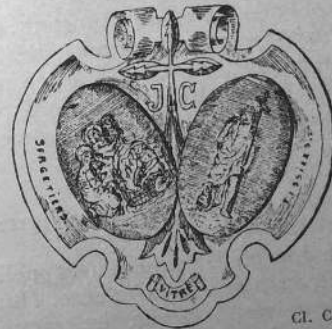
Le rouleau de papier blanc ? C'était un diplôme : cinquante années de bons et loyaux services.

Ouvrir la petite boîte ne fut pas chose facile, les doigts, qui pourtant savent, comme nuls autres, nouer les milliers de fils de la chaîne, tremblaient un peu : une belle médaille d'or s'en échappa...

Le petit vieux l'a regardée, l'a tournée, l'a soupesée puis, doucement, avec des gestes prudents et doux de grand-père, il l'a couchée dans le papier de soie, au fond de la petite boîte, il a enroulé le diplôme et noué autour la faveur rose.

Le père Joson a souri. Ses yeux, en vrille derrière des lunettes à gros verres, se sont embués de larmes.

Penché sur son métier, il surveille la navette qui va et vient, son esprit errant on ne sait où...



cl. ch.

Armoiries des Tisseurs
et des Sergetiers
de Vitré

Le père Jean

Soixante-cinq ans sonnés. C'est un vieux de la vieille qui s'en va clopin clopant, tirant la jambe et tournant l'œil.

Ses cheveux sont blancs, mais le teint demeure frais et rose. La moustache se brunit des grains de tabac échappés à ses doigts hésitants.

— Oui, Monsieur, me dit-il, de sa voix cassée. Voilà quarante-huit ans que je travaille chez les messieurs Bouétel. J'ai eu la médaille... Ce n'est pas d'aujourd'hui, comme vous voyez. Ah ! j'en ai vu des choses depuis ce temps, allez !

« J'ai fait la campagne de soixante-dix : j'ai le ruban et une pension.

« Je ne suis pas malheureux, vous savez. Avec ma rente militaire, la retraite des vieillards et ce que me donne la maison Bouëtel, je peux vivre tranquille. Mais, j'aime mieux travailler... tant que je pourrai... Pourtant je n'y vois plus guère (et sa main essuie, en le disant, une larme qui perle), je m'ennuierais à ne rien faire... »

Et le père Jean remonte, clopin clopant vers le tissage où son métier, un vieux métier mécanique, un « Verviers » l'attend, en murmurant :

« Si je voulais, je me reposerais, j'irais chez ma fille — elle est bonne, ma fille. — Avec ma pension de soixante-dix, la retraite des vieillards et la rente du patron, je vivrais tranquille sur mes vieux jours. »

Le gars Jaosai

Il se nomme Joseph Durand. On l'appelle Jaosai.

Maigre, petit, la figure souffreteuse, l'air hésitant, les moustaches noires, à la gauloise, saupoudrées de tabac à priser, il tisse.

Ce n'est pas un merveilleux ouvrier, pas très actif, pas très soigneux : mais il est consciencieux : il fait ce qu'il peut...

Il ne boit pas, il est toujours là, à sa place, assis sur la planche dure et oscillante du métier qui lui sert de banc, les fesses aplaties par douze heures chaque jour d'un pénible travail, le tablier de cuir sur le ventre et les cuisses.

Son métier est le plus proche des voluteuses. Les voluteuses ? Quelles langues et comme le gars Jaosai a parfois souffert à cause d'elles.

Il est célibataire et voudrait se marier.

Au bas de son métier, il y a, penchée sur son rouet, une dévideuse qui lui plairait bien. Elle a un œil un peu faux, elle est mal peignée, ses cheveux en désordre tombent sur ses épaules.

Mais il n'ose pas... Souvent, mordillant la mous-

tache et la lèvre, il se demande si elle voudrait de lui ?...

... Le gars Jaosai restera vieux gars. Toute sa vie il tissera des cotillons de penille pour les femmes des autres en pensant à celle à qui il n'osa jamais faire de déclaration...

Les deux Robert

C'étaient deux bons tisserands, des tisserands comme il n'y en avait pas de Vitré à Guingamp, de Fougères à Ploërmel : Joseph et François Robert, tous les deux frères, tous les deux de Saint-Hervé près d'Uzel.

Des toiliers comme on n'en trouvait plus, des ivrognes comme il y en avait encore.

François buvait des « mics », beaucoup d'alcool dans très peu de café. Il était vif, agile, soigneux et ses toiles étaient bien parmi les mieux faites de Vitré. Quand il était saoul, il était méchant, querelleur : il finit ses jours au Petit Saint-Méen.

Joseph buvait du cidre, beaucoup de cidre, de l'eau-de-vie, de tout, excepté de l'eau de source.

François, saoul, marchait très droit ; Joseph, saoul, marchait de travers.

La « noce » commençait le dimanche après-midi et cela durait le lundi, le mardi, le mercredi, le jeudi jusqu'au vendredi midi.

Chaque jour, Joseph venait trouver le patron : « Patron, je viens chercher mon compte, je m'en vais ».

Mais le patron faisait la sourde oreille.

Alors le vendredi midi, Joseph revenait à l'atelier et travaillait comme un damné, comme un fou jusqu'au samedi soir, et parfois toute la semaine suivante, sans arrêt.

Quand la bordée se prolongeait, on voyait arriver sa femme, une forte et robuste bretonne portant la coiffe de Quintin. Elle s'installait au métier et faisait voler la navette, pendant que son mari continuait à boire... Mais elle emportait la paie et flanquait une

« roulée » magistrale à son petit mari Joseph Robert. Il mourut jeune d'avoir trop bu.

Un de Plougrescant

Long, osseux, les traits accentués, taillé à coups de serpe, tel m'apparaît, bien arqué sur ses jambes, Le Gonidec.

Comme son nom l'indique, il est breton bretonnant, trégorrois de Plougrescant. C'est naturellement un marin de commerce.



Cl. H. T.

Mer et rochers à Plougrescant

Le Monde n'a plus de secret pour lui, il l'a parcouru en tous sens, en long, en large, comme affirme son « pays » Hervé. Il a trimardé, traîné, sué, soufflé, bien bu et bien mangé, beaucoup vu, beaucoup retenu.

Il a l'œil observateur de l'homme de quart, l'oreille musicienne du Celte, l'esprit mathématique et calculateur de son Trégor.

Comment est-il venu ici ?

Vieil inscrit maritime, il fut versé, la guerre venue, dans l'Infanterie de ligne. Cela ne lui souriait pas du tout à lui qui, depuis sa dixième année, navigua par toutes les mers, d'être ainsi mélangé aux terriens.

Au rapport de sa Compagnie, on demandait, pour une usine, des tisserands, des fileurs, des cardeurs.

Le Gonidec se fit inscrire, affirmant que jadis, oh ! cela est très vieux, il avait lancé la navette par là-bas, du côté de Lannion.

On eut demandé, au rapport, des mécaniciens, des chauffeurs, des tourneurs, des cordonniers, qu'il eut tout aussi bien, donné son nom.

Comment un marin de commerce, un breton bretonnant qui, depuis toujours, traîne sa carcasse par tous les océans ; que l'on vit, parlant en pure langue brette dans toutes les tavernes des ports cosmopolites, chargeant et déchargeant : balles de laines, étoupes et lins, bois et charbons, cuirs et peaux, fers et ferrailles, comment un tel homme ignorerait-il une profession, si spéciale fut-elle ?

Quand Le Gonidec se présenta, gauche, embarrassé sous sa capote de territorial, l'air décidé pourtant, le livret individuel grossi de nombreux embarquements, de campagnes aussi glorieuses que lucratives, le Directeur, de suite, jugea cet homme précieux.

« Vous irez au loup, mon ami... »

Et Le Gonidec qui, au cours de sa carrière aventureuse, avait affronté les plus graves dangers, les phoques, les baleines, les requins, les tigres, les serpents et les femmes, Le Gonidec n'eut pas peur. Il s'en fut au loup...

A dire vrai, il n'avait jamais vu d'autres loups que ceux, vieux, gâteux, vicieux, qui hantent les ménageries foraines...

Il ne pouvait concevoir que, dans quelque usine de guerre, existait un loup d'acier, de fer, de bois et de fonte...

— Connaissez-vous le fonctionnement de cette machine ? lui demanda, légèrement narquois, un contre-maitre.

« Démontez la machine, pièce à pièce, entièrement, répondit le marin. Je tournerai le dos pendant l'opération. »

Les pièces éparpillées sur le sol, Le Gonidec remonta le « loup », sans hésiter, sans se tromper, merveilleusement.

Tous demeurèrent pleins d'admiration respectueuse

pour ce grand gaillard, breton bretonnant, qui, fumant sa courte pipe, les regardait de son air railleur de Trégorrois...

La vieille fileuse

C'est une bonne vieille d'au moins quatre-vingt-cinq ans... Il me semble la voir encore descendant, à pas lents, la colline de Beignon, tout en surveillant sa chèvre blanche qui, au bord du chemin, broute tranquillement les ajoncs verts...

Sa figure ratatinée, toute ridée, noircie par le labeur et les années, que deux yeux vifs illuminent, son nez aquilin, sa bouche aux lèvres minces, son menton pointu, lui donnent — avec sa grande coiffe de toile bis dont le vent agite les deux ailes — l'air de l'une des fées de la forêt de Brocéliande, demeure sacrée...

Aux pieds, de grossiers sabots de hêtre d'où s'échappent des brins de paille ; un jupon de « milaine » rayée quatre et quatre, un vieux châle, jadis à fleurs, jeté sur les épaules, complètent son misérable accoutrement.

Tout en cheminant, elle file sa quenouille et de ses doigts minces, le chanvre s'échappe en un long fil... cependant que de ses lèvres menues, sortent des sons inintelligibles...

Interdit, je m'arrête et m'approche, afin de l'examiner dans son travail.

« Cela vous intéresse, jeune homme, me dit-elle vous n'êtes pas de ce pays à ce que je vois ?... »

Sur ma réponse, elle se mit à me conter les misères des « tessiers ».

« Il fut un temps, me dit-elle, où je gagnais largement quinze sous chaque jour. Alors, c'était le bon temps. Au-dessus du métier de mon homme les pièces de fil s'entassaient nombreuses, le beau fil de lin, le brin, séparé de la grosse téture et du réparon avec quoi on fait les couvertures de « Berne ». Souvent, on devait refuser de l'ouvrage, mon défunt ne pouvait suffire à la tâche...

« Lorsque, par les champs, je voyais du beau lin

à fleurs bleues, les fleurs de la Sainte-Vierge, je me disais que ce serait du travail pour mon fuseau et mon rouet, qu'il faudrait encore, jours et nuits, filer la quenouille, dévider les pièces sur des « quenelles » et faire des « volues » pour la navette... Ah oui, c'était le bon temps. Nous avions une petite maison, un court-til avec une bonne vache et puis le logis du haut de la lande était à nous et tous les ans à la Saint-Michel, cela faisait cent écus qui nous revenaient pour la « ferme »... Oui, alors nous étions heureux, mais, hélas, ce temps est bien loin... »

Et secouant sa tête branlante, elle se mit à rêver, puis elle reprit :

« Avec les années, les mauvais jours sont venus. Des marchands, des gens de l'Auvergne, qui ne croient à rien, ni au bon Dieu ni au diable, sont arrivés chez nous, dans le pays. Ils vendaient de la toile blanche et fine, plus fine que la plus fine des toiles de Quintin ou de Vitré, et pour presque rien. Les gens du pays, depuis la femme du Maire jusqu'à la dernière des lavandières, en ont acheté beaucoup, des rollons et des rollons. Yen a qui ont fait des dettes parce qu'il fallait payer à la livraison et que les marchands faisaient signer des papiers... Alors, les fermiers se sont dit que ce n'était plus la peine de cultiver du chanvre ou du lin, que ça coûtait trop et que ça faisait beaucoup d'embarras...

« Pour nous, ça a été la fin de tout : plus d'ouvrage, plus d'argent, plus de pain... Et pourtant il faut manger... Il a fallu vendre le logis du haut de la lande, notre biquerie... L'hiver dernier, il faisait grand froid. Mon bonhomme a brisé son métier et avec le bois nous nous sommes chauffés une partie de l'année... »

« Ah ! c'est triste la vie du pauvre monde... »

« Comme vous le voyez, je file le chanvre que de bonnes gens ont la charité de me confier, carheureusement pour nous autres, il y a encore des personnes charitables par ici... Mais cela ne pourra durer longtemps. Depuis que mon homme, un rude tessier en son jeune temps, depuis que mon pauvre homme est mort, mort de chagrin, Monsieur, je ne peux ga-

gner assez pour vivre. Et puis, je sens que mon pauvre corps est épuisé, mes doigts n'ont plus l'agilité d'autrefois, mes yeux n'y voient plus... Ah, je devine bien que c'est fini, allez...

« Heureusement qu'il y a un bon Dieu, dans le paradis, pour les pauvres gens... »

Ayant dit, la vieille fileuse me quitta et doucement, à travers la lande, continua sa route de misère...

Saint-Malo-de-Beignon, 31 août 1900.



Fille de tisserand

Elle venait du pays de Plémet, proche Loudéac.

Son père était tisserand, tous ses ancêtres l'avaient été, son frère le serait : ainsi le voulait, depuis des siècles, la tradition familiale.

Elle avait dix-huit ans, des yeux bleus d'armoricaine, le visage gracieux et mutin, avec je ne sais quoi de mélancolique et de grave qui caractérise sa race.

Comme beaucoup de bretonnes, Louise Audren avait subi l'attraction de la grande cité. Quittant son pays, elle avait abandonné, sans regret apparent, la maison ensoleillée de ses parents.

Dans la capitale, elle travaillait sans trêve ni repos, peinant le jour, parfois la nuit, sans amie, sans relations.

★★

Je l'avais rencontrée alors qu'elle retournait à Paris, après huit courtes journées passées au milieu de sa famille.

Confiante (entre gens de même métier, la confiance existe tout de suite) elle me conta ses joies et ses soucis, son amour de la vie calme, de la tranquillité, ses projets d'avenir.

Et je prenais plaisir à causer à cette jeune fille qui me rappelait le pays et la profession. J'éprouvais pour elle une sympathie mêlée de quelque appréhension à l'entendre parler d'une vie dont rien, jusqu'à présent, n'était venu troubler la sérénité.

★★

Qu'est-elle devenue ou plutôt que deviendra-t-elle dans cette foule d'indifférents, de jouisseurs, d'égoïstes, sans conseil, sans appui.

Peut-être, comme beaucoup de ses compagnes, se laissera-t-elle séduire par les promesses de quelque fils de famille, de quelque étudiant, qui l'abandonnera pour courir après d'autres satisfactions ?

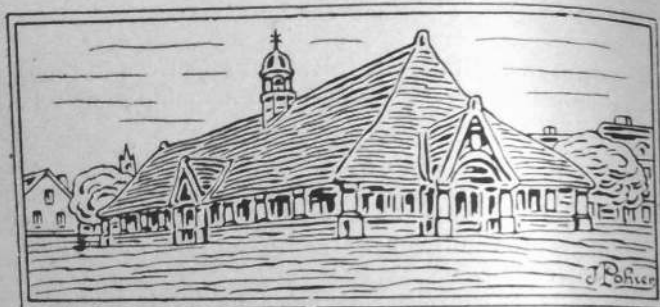
Peut-être aussi l'appel du sol natal, le souvenir des vieux parents, du père courbé sur son métier de « toilier », du frère lançant maladroitement la navette, de la mère, qui la pleure déjà comme un enfant perdu à jamais, seront-ils les plus forts ?

★★

Parfois, le soir, levant les yeux sur le manteau de ma vieille cheminée de grès, j'aperçois une bombarde de bois noir cerclée de métal blanc. Elle fut faite là-bas à Plémet par un camarade de régiment alors qu'on dansait encore au biniou, sur l'aire.

Et la bombarde de Plémet me rappelle la fille du tisserand partie pour la grande ville et qu'on n'a pas revue.

Entre Plémet et St-Méen-le-Grand le 8 juin 1946.



Dessin de Jac. Pohler.

Cl. Ch.

HALLES DE CHEZ NOUS

Vieilles halles de chez nous, vous ne serez bientôt plus qu'un souvenir vague.

Halles de Vitré, avec votre étage et vos boutiques, qu'une nuit de ma jeunesse transforma en un brasier terrifiant, qui éclairiez alors les fines dentelles de Notre-Dame, votre voisine.

Halles de Vitré, tantôt temple de Cérès, temple de la Réforme, tantôt temple de la Justice, temple de la Comédie.

Halles de Martigné, qui dévaliez le long de la route et qu'en plein jour, il fallait éclairer.

Halles de Ploërmel, aux pierres de granit taillé, aux piliers de bois bien alignés.

Halles de Kastelnevez, qui abritiez aux nuits du pardon de la Vierge des Portes, les fins danseurs de la Montagne Noire.

Halles d'Auray, de douce mémoire, qui palpitiez comme les coiffes des Alréennes, aux yeux noirs.

Halles de Saint-Méen, accroupies sur la grand'place, si basses, si sombres, si longues, qu'au grand jour de la Saint-Jean d'été, vous étiez comme un cachot.

Halles de Lohéac, halles de Bain, en grosses pierres, rustiques et solides.

Halles de Janzé, du Janzé de Saint-Pierre, qui fûtes jadis église et qui retentissiez des cris des fileuses sur les dalles de pierre rouge.

Halles que j'entrevois au travers des années :

Halles de Pont-Croix, aux poutres nerveuses, aux petits carreaux des fenêtres, par où l'on aperçoit les marchandes de poulets, de farines, de graines, de poissons, avec les éventaires rustiques de bonbons et de gâteaux peinturlurés de rouge et de vert sur les tables de schiste bleu qui ne sont que des pierres tombales renversées...



Cl. H. T.

Halle de Plouescat

Halles de Guipry, curieuses entre toutes, qui, une fois l'an, rassemblez, au bord de la Vilaine, sous votre toit d'ardoises verdies, les sacs de châtaignes de Guer et de Saint-Malo, et les autres jours, servez de refuge aux coqs en furie...

Halles du Petit-Saint-Aubin, qui alignez, en rangs, bien sagement, les mottes de beurres dans les paniers ronds d'osier...

Halles de Combourg, élégantes, aristocratiques, qui cachiez peut-être les rêves et les amours de René...

Halles de Quimperlé, au sommet de la colline, qui dominez l'église et gardez précieusement, les jours de pluie, les belles Cornouaillaises aux collerettes ailées...

Halles bretonnes, de pierre ou de bois, qui durant les siècles de prospérité, abritiez les marchands et les chalands, les artisans et les tisserands, avec leurs ballots de toiles et de fils, leurs ruches d'abeilles et de miels, les cidres et le « chamillard », les barils de hareng fumé et de sardines, les morues séchées et les bigorneaux, les pommes de terre et les choux.



G. H. T.

LA HALLE DU FAUSET

Dessin de A. Robida

*Halles bretonnes de pierre ou de bois
qui durant les siècles de prospérité,
abritiez les marchands et les chalands...*

Halles bretonnes dont les toits trépidèrent et s'ébranlèrent sous les huchements des vendeurs d'oignons d'Yffiniac et de Langueux, de Plené et de Lamballe... : « Au Gnior... Au Gnior... vingt sous la botte », crient les gas de la côte... « Au Gnior, au gnior... quinze sous la botte », répondent les vendeurs de Matignon et de Dinan...

« A la fraîche, à la fraîche... », crie de sa voix la plus perçante, la mère Colédo... « Aux coques, aux

coques... », huche le père Trouvé... « Aux bouchons de hayens, aux bons bouchons », hurle le sorcier de Concoret... qui, de son « armelle » tranchante coupe les branches rebelles et fait la « tête » de son balai rond.

Halles bretonnes encadrées des coiffes blanches de la foule paysanne, où retentissent les appels de marchands. « Choazet... choazet... », glapit la marchande de Quimper, au profil de tzigane...

« Marhad mat... marhad mat... », affirme le calicot, son demi-mètre sous le bras...

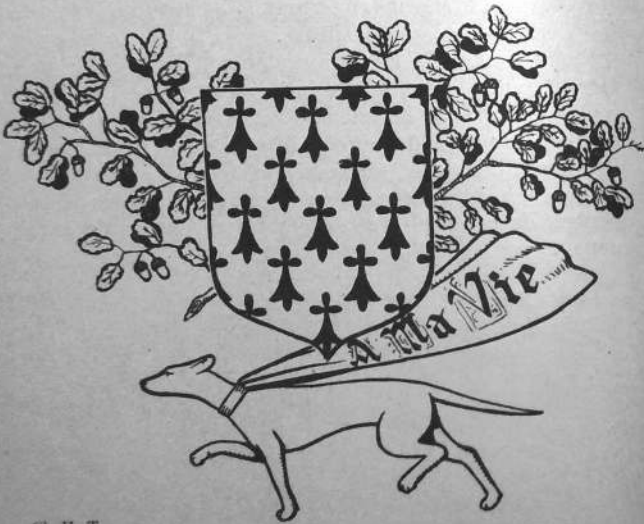
Et partout, à la lueur incertaine d'un jour de novembre, sous les halles de bois ou de pierre, se pressent autour des « baladeuses » les femmes en châte, coiffées de polka, de catioles, du capot ou de la sparl. On dispute, on crie, on vend, on achète ferme.

Combien en avez-vous vu, sous vos robustes charpentes, de ces foules et de ces foires, halles de chez nous ?

*Pont-Croix, le 19 février 1931.
Bain, le 23 février 1931.*

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
Couverture de Raoul Broders.	6
O landes, ô forêts !... cliché Hamon-Trémur (H. T.)	10
La rentrée des gerbes à Lescoff (photo et cliché J. Choleau (Ch.)	11
Le Cidre (cl. H. T.)	12
Rentrée de la gerbe à Lescoff (ph. et cl. Ch.)	12
Fléaux s'abattant en cadence (le battage à Lagatjar) (ph. et cl. Ch.)	14
Vieille bretonne, bois gravé d'H. Broutelle	15
Baie des Trépassés (ph. et cl. Ch.)	16
Coucher de soleil sur la Pointe du Raz (cl. H. T.)	17
La ferme de Milin Karn à Lescoff (ph. et cl. Ch.)	19
Maison du pêcheur à Lescoff (ph. et cl. Ch.)	20
Vieilles maison à Pont-Croix (ph. et cl. Ch.)	22
La rue Chère à Pont-Croix (cl. H. T.)	24
Porte de l'ancien cimetière à Pont-Croix (ph. et cl. Ch.)	25
Oratoire de N.-D. de Roscodon à Pont-Croix (ph. et cl. Ch.)	26
Pêcheurs au repos à Lescoff (ph. et cl. Ch.)	27
Ruelle de village à Lescoff (ph. et cl. Ch.)	28
Le barde aveugle d'Elliant (cl. H. T.)	30
La petite maison de Kergleger (ph. et cl. Ch.)	31
La fontaine Sainte-Thérèse (ph. et cl. Ch.)	32
La pointe du Van et la plage (ph. et cl. Ch.)	33
La pointe du Van et la baie des Trépassés (Ph. et cl. Ch.)	35
Champs de Laoual (ph. et cl. Ch.)	36
Ensemble de la pointe du Raz (cl. H. T.)	38
La baie d'Audierne (cl. H. T.)	39
Le port d'Audierne (ph. et cl. Ch.)	40
Audierne : le quai du Commerce (ph. et cl. Ch.)	41
Eglises du Finistère : les portes monumentales (cl. H. T.)	44
Le port de Douarnenez (ph. et cl. Ch.)	46
La baie de Douarnenez (ph. et cl. Ch.)	48
Douarnenez : les Plomarc'h (ph. et cl. Ch.)	50
Jeune fille de Douarnenez (cl. H. T.)	52
Bateaux à voile (cl. H. T.)	53
Douarnenez. Ensemble (cl. H. T.)	54
La rue Kéréon à Quimper (cl. H. T.)	56
Broderie de gillet de Coray (dessin et cl. Ch.)	57
Les tours de Saint-Corentin à Quimper (ph. et cl. Ch.)	58
Maison de la rue Gué-Odet à Quimper (cl. H. T.)	60
Bombarde et biniou par les rues de Quimper (cl. H. T.)	61
Elliantaise (cl. H. T.)	63
Vieille maison, rue Elie-Fréron (ph. et cl. Ch.)	64
Vieilles maisons rue Sainte-Catherine (ph. et cl. Ch.)	65
Breton en bragou braz (cl. H. T.)	66
Les deux sonneurs aveugles (cl. Ch.)	67
Les bords de l'Odet aux environs de Quimper (cl. H. T.)	68
	70
	71



Cl. H. T.

Abside et façade méridionale de la cathédrale de Quimper (ph. et cl. Ch.)	72
Saint-Corentin et les ruines du Musée archéologique de Quimper (ph. et cl. Ch.)	73
Danses en Cornouailles (cl. H. T.)	74
Mariage à Kerfeunteun (cl. H. T.)	75
Ti Mam Doue en Kerfeunteun (ph. et cl. Ch.)	76
Chapelle Ti Mam Doue en Kerfeunteun (ph. et cl. Ch.)	77
Eglise de Kerfeunteun (ph. et cl. Ch.)	78
Détails de l'Eglise de Kerfeunteun (ph. et cl. Ch.)	79
Tombeau de Fr. Le Guyader à Kerfeunteun (ph. et cl. Ch.)	80
Les bords du Steir à Quimper (dessin de Robida, cl. H. T.)	81
Etang de Rosporden (cl. H. T.)	82
Pont et porte de la ville close à Concarneau (cl. H. T.)	83
La Ville Close à Concarneau (cl. H. T.)	84
La rentrée au port après la pêche à Concarneau (cl. H. T.)	84
Aux champs brûlés de l'été (ph. et cl. Ch.)	85
Calvaire de la chapelle de N.-D. de la Joie (ph. et cl. Ch.)	86
Loctudy, Penmarc'h, Saint-Guérolé. Ensemble (cl. H. T.)	88
Bigoudenn (cl. H. T.)	89
Sonneur de biniou (dessin de G. H., cl. H. T.)	90
Pleyben. Ensemble (cl. H. T.)	91
Châteaulin et l'Aulne (ph. J. Le Doaré à Châteaulin, cl. Ch.)	93
Lannedern (ph. et cl. Ch.)	94
Saint-Riwoal (ph. et cl. Ch.)	96
Mariages et danses en Finistère. Ensemble (cl. H. T.)	97
Châteaulin. Ensemble (cl. H. T.)	99
Notre-Dame des Portes à Châteauneuf-du-Faou (cl. H. T.)	101
Le Roc'h Trevezel (cl. H. T.)	103
Braspars. Ensemble (cl. H. T.)	105
Abside de l'ancienne chapelle Sainte-Barbe à Braspars (ph. et cl. Ch.)	106
Galvaire de Braspars (ph. et cl. Ch.)	107
Détails de l'église de Braspars (ph. et cl. Ch.)	108
Eglise Saint-Tujan à Braspars (ph. et cl. Ch.)	109
Fillettes sous le porche de l'Eglise (cl. H. T.)	110
Kroaz Jacob à Braspars (ph. et cl. Ch.)	112
Saint-Efflam à Plestin (cl. H. T.)	113
Le chemin du lavoir à Braspars (ph. et cl. Ch.)	114
Vieille maison à Carhaix (cl. H. T.)	117
Finistère : Foires et Marchés. Ensemble (cl. H. T.)	118
Quatre bigoudenn (cl. H. T.)	120
Eglise de Roscanvel (cl. Ch.)	121
Landerneau : Le Vieux Pont sur l'Elorn. Côté Est (Dessin de Robida, cl. Ch.)	126
Landerneau : Le Vieux Pont sur l'Elorn. Côté Ouest (cl. H. T.)	128
Vieilles maisons à Landerneau (cl. H. T.)	129
Chapelle de Sainte-Anne de la Palud (cl. H. T.)	134
Statue de Sainte-Anne de la Palud (ph. Le Cornec à Douarnenez, cl. Ch.)	135
Chapelle Notre-Dame du Menez Hom (cl. H. T.)	136
Le Léon. Ensemble (cl. H. T.)	138
Menhir (dessin de Raoul David, cl. Ch.)	140
Les marais de Redon (ph. et cl. Ch.)	141
—	142
Campagne de Massérac (ph. et cl. Ch.)	143
La « Poupette » de Janzé (cl. Ch.)	144

Ker-Is, la cité maudite (cl. H. T.)	146
La Vilaine (ph. et cl. Ch.)	147
Groupe de jeunes filles de Beslé (cl. Ch.)	148
Les bords de la Vilaine à Beslé (ph. et cl. Ch.)	149
Château de Trécesson (ph. Laurent Neel, cl. H. T.)	150
Ruines du château de Comper (Dessin de A. Knauer, cl. Ch.)	152
Le Val sans Retour (cl. H. T.)	153
Le Val sans Retour (cl. Ch.)	155
Costume d'homme de Guér (cl. Ch.)	164
La Roche aux Fées à Essé (cl. H. T.)	166
Panorama de Vitré (dessin de Raoul David, cl. Ch.)	166
Le château de Vitré et la tour de Notre-Dame (dessin et cl. Ch.)	169
Le Châtelet et la tour Saint-Laurent (dessin et cl. Ch.)	170
L'église de Notre-Dame du Roc à Montautour (cl. Faverais)	171
Gargouilles de l'Hôtel Hardy et Château (dessin de Raoul David et cl. Ch.)	172
Façade méridionale du Château de Vitré (cl. H. T.)	176
Vieilles maisons rue Poterie à Vitré (cl. H. T.)	177
Galliot (ph. et cl. Ch.)	179
La rue Beaudrairie à Vitré (d'après l'eau forte de Raoul David, cl. Ch.)	181
Vieux logis de Montreuil-sous-Pérouse (dessin du V ^e Frottier de la Messelière, cl. Ch.)	183
Eglise de Pocé-les-Bois (ph. de Frain, cl. Ch.)	186
Vitré la nuit (cl. Ch.)	188
Vieux saints : Saint Cornély (cl. H. T.)	193
Vieilles bretonnes (cl. Ch.)	194
Vieilles maisons (ph. Venturino, cl. Ch.)	196
L'étang de Beuvron (ph. Venturino, cl. Ch.)	199
Les pommiers (ph. et cl. Ch.)	199
Château de Fougères : tours Mélusine, des Gobelins (cl. H. T.)	204
—	205
—	206
La croix du champ de bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (ph. et cl. Ch.)	207
Saint-Aubin-du-Cormier : vieilles murailles (ph. et cl. Ch.)	210
Château de Vitré. Façade Nord et Sud au XIX ^e s. (cl. H. T.)	211
Broderie de coiffe bigoudenn (dessin et cl. Ch.)	212
La vieille maison (ph. et cl. Ch.)	215
Armoiries des tisseurs et sergetiers de Vitré (cl. Ch.)	218
Mer et rochers à Plougrescant (cl. H. T.)	222
Fileuse (cl. H. T.)	224
Halle bretonne (dessin de Jac Pohier, cl. Ch.)	225
Halle de Plouescat (cl. H. T.)	226
Halle du Faouet (dessin de Robida, cl. H. T.)	228
Armes de Bretagne (cl. H. T.)	228
Ex-libris Jean Choleau (dos couverture).	

I

SONNET LIMINAIRE, par Jac POMIER Pages
7

II

MOISSONS BRETONNES 8

III

DE LA BAIE DES TRÉPASSÉS
A LA BAIE DE DOUARNENEZ

Une Ilienne	15
Trois Bigoudenn	34
Le chanteur aveugle	34
Jeanne Le Goff, de Rosgwen	36
Baie d'Audierne	39
Espagnole, Italienne ?	40
Sur le port	42
Salle d'auberge à Pont-Croix	42
Entre Pouldavid et Poullan	43
Petit et grand	45
Le train de Babel	45
Miz kerdu	47
Douarnenez, un soir d'Avril	49
Le départ du matelot	51
Par deux, en longues files	51
Douarnenez : soir de juin sur la baie	53

IV

EN CORNOUAILLES

A Quimper, sur le pont de l'Odet	57
Une artisane	58
Méridionaux à table d'hôte	59
Notre-Dame du Gué-Odet	59
Les sonneurs de biniou	59
Au petit café, sur le quai	62
Le « Jazz »	65
Les mendiants et les bardes	67
Premier jour d'octobre	71
Le long de la Jet	72
Tradition et progrès	74
Etang de Rosporden	81
Entre Rosporden et Concarneau	83
Les bateaux après la pêche	84
Iliz Itron Varia ar Joa	85
Sur le chemin en fleurs	89

V

EN ARGOAT

Marianna de « Ti bihan koat flourik »	90
Douze ans après	98
Entre Kastellin et Kastellnevez	101
A Châteauneuf-du-Faou	101
Le retour	102
Entre Plounéour et Brasparts	104
Tiik pedi Santez Barba	106
Un cri séculaire	110
De Pleyben à Brasparts	111
Un homme heureux	111
De Carhaix à Carnoët	116
Spezel	117

VI

DE L'AULNE A L'ELORN

De Térénès à Roscanvel	120
A Châteaulin, au marché	122
Sur les quais, un soir d'hiver	122
Matin à Châteaulin	123
Au-dessus du fleuve	123
Notre-Dame de la Montagne	124
Un matin en mars	125
A Landerneau, tout le long de l'Elorn	125
Matin à Landerneau	127
A l'hôtel, sur les quais	127
Au bord de l'Elorn	129
Kath	130
Vieilles maisons, vieux pays	131
Les deux Landerneau	131
Au port de Landerneau	132
De ma fenêtre	133
Un soir d'orage, après la pluie	133
Octobre, te voici	134
Adieu aux Cornouailles	134

VII

PAYS DE LÉON

Entre Plouvorn et Plouenan	139
----------------------------------	-----

VIII

DES MARAIS DE REDON AUX SOURCES
DE LA VILAINE

Campagne bretonne	140
Marais de Redon	141

En manœuvre : pays de Janzé	142
Au pays des châtaignes	145
La cité engloutie	146
Brain-sur-Vilaine	148
L'enterrement sur la route	149
Coëtquidan	151
Les chercheuses de pain	152
Saint-Malo-de-Beignon	153
Guer	154
Au plateau d'Auvours	157
Soir	160
Au gui l'an neuf	160

IX

DES CONFINS MAINIAUX
AUX RIVES DU NANÇON

Rochers et landes de Maillé	166
Pays de Vitré : vers Vitré	173
Vitré	175
Le Val de Vilaine	177
Galiot	179
Paysage d'août	183
En novembre	185
Les châtaignes	187
Soir de mars	187
Nuit à Vitré	189
Coucher de soleil sur Sainte-Croix	190
Paysage de février	190
Vision d'automne	191
La campagne de Vitré	192
Vieux saints, vieilles bretonnes	192
Notre-Dame de la Peinière	195
Beuvron	193
A l'Angevaine	197
Notre-Dame de Beauvais	199
La Baratière	201
Dimanche d'été à Landavran	202
Vision de Fougères	203

La vallée du Nançon	206
Sous bois	208
Entre gallos : Deux enterrements	209
Retour du marché	209

X

DES TISSERANDS

La vieille maison	211
Le Père Joson	214
Le Père Jean	215
Le gars Jaosai	216
Les deux Robert	217
Un de Plougrescant	218
La vieille fileuse	220
Fille de tisserand	222

XI

Halles de chez nous	224
---------------------------	-----



ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE BRETONNE,
A RENNES,
LE 10 SEPTEMBRE 1946

